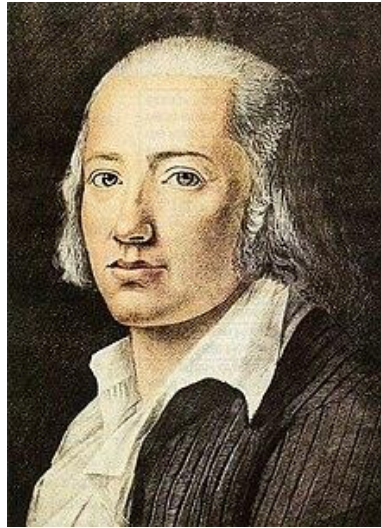


Denis CLARINVAL

LE DEVENIR D'ESPRIT

UN HOMMAGE A HÖLDERLIN



Du même auteur

« TRAGIQUES », recueil de poèmes et autres textes

« CHEMINS DE CAMPAGNE. EN HOMMAGE A M. HEIDEGGER »,
recueil de poèmes

« L'ANNEAU » suivi de « CONTRADICTIONS », recueil de poème

« TOURMENTS PHILOSOPHIQUES » suivi de « L'ANTI-DELEUZE »,
essais philosophiques

« LE FIL D'ARIANE : première partie : L'URGENCE DE LA
PENSEE », essai philosophique

A VENIR :

« Songs from the Abyss », version anglaise enrichie de
« Tragiques »

« Lumière obscure », recueil de nouvelles

« Les maudits », drame d'après Georg et Grete Trakl

CODE ISBN : 9798310427723

© Denis CLARINVAL

WWW.denisclarinval.org

AU PROCHE,

Précieuse étoile dans l'immense obscur

« D'un miroir bleu sortait la forme mince de la sœur et il se jetait comme mort dans le noir. La nuit, sa bouche éclatait comme un fruit rouge et les étoiles s'allumaient sur sa détresse muette. Ses rêves emplissaient la vieille maison des pères. »

(Georg Trakl, « Rêve et folie »)

A TOI...

Des cimes de la montagne, perdu dans les rochers,
C'est une lumière d'étoile que je voudrais toucher
Et m'envoler si loin, plus Haut que les nuées,
Jusqu'au domaine des dieux, m'y baigner du Sacré.

L'en-bas est ma défaite, de torrents emporté,
L'objet de ce tourment qui colle à ma pensée ;
Un tapis de nuages, s'il me l'a dérobé,
N'a touché de mon âme que sa fragilité.

Des rayons du soleil, si je peux m'abreuver,
D'un aigle et d'un serpent me faire une amitié,
La détresse de la plaine, qu'un devin m'a montrée,
N'est pour moi que douleur, soupir de vanité.

Une lueur cependant brise mon obscurité :
Si sombre m'est penser, en mon âme une clarté
Combat des enchanteurs la feinte proximité :
En mon âme au plus près l'Esprit seul m'est donné.

Or c'est de toi ma Muse que m'arrive cette pensée
Que, si bordant l'abîme, un homme vient à danser,
C'est qu'il est un poète et songeur avisé :
L'abîme n'est qu'un écho à nos larmes versées.

L'ENCHRIER

« Un philosophe ? Mais pas du tout : c'est un rimailleur, un troubadour, un amuseur si vous préférez ! Parfois il écrit de beaux textes, plaisants à écouter : on s'y arrête quelques instants car on a tous besoin d'un peu de légèreté. Les poètes sont des chanteurs de rue qui déclament pour quelques sous mais la poésie est éphémère comme les papillons, comme nos joies et comme nos peines. Je vous assure que les poètes n'ont rien à dire ! Comment le pourraient-ils : ils se moquent de la grammaire, du bon usage et, par-dessus tout, de la logique. Les poètes enchainent les mots comme des enfants enchainent des perles : c'est un jeu en quelque sorte. C'est navrant ? Au contraire ! Il faut bien qu'on se détende, que l'esprit se repose : la pensée est si laborieuse qu'elle mérite bien de se distraire. »

Le poète, qui se tenait au fond de la salle, ne pouvait en supporter davantage : il se leva et, lentement, il s'approcha de l'orateur. Il le regarda fixement et puis, sans colère, il dit : « cela m'amuse vraiment de vous entendre aussi pathétique ». L'orateur, surpris sans doute, balbutia quelques « mais » auxquels le poète ajouta : « j'ignorais des philosophes qu'ils savent aussi bêler ! ». Suivit aussitôt une vague d'applaudissements : l'orateur, confus, s'éclipsa dans les rideaux. Le poète, relevant la tête, aperçut sa Muse tout au fond : il fendit l'assemblée et disparut. »

(Extrait de « Tragiques », in « Apostrophe »)

Si, comme l'affirment Deleuze et Guettari dans « Qu'est-ce que la philosophie ? », la philosophie crée des concepts, dieu me garde d'être un jour philosophe : « Fou seulement ! Poète seulement » (Nietzsche, « Le chant de la mélancolie », in « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV)

Nous croyons fermement être la cause de nos pensées. « Cogito ergo sum », c'est je qui pense et donc c'est je qui suis. Parce qu'il nous arrive de douter de la pensée elle-même, confions à Heidegger le soin d'éduquer Descartes.

«Quand, dans un ciel de pluie déchiré, un rayon de soleil passe tout à coup sur les prairies sombres...

Nous ne parvenons jamais à des pensées. Elles viennent à nous.

C'est alors l'heure marquée pour le dialogue.

Il rassérène et dispose à la méditation en commun ? Celle-ci n'accuse pas les oppositions, pas plus qu'elle ne tolère les approbations accommodantes. La pensée demeure exposée au vent de la chose. »

(Martin Heidegger, « L'expérience de la pensée », in « Questions III et IV »)

Mais d'où viennent-elles ces pensées qui s'échappent de l'encrier et qu'un crayon entraîne la main à glisser sur une feuille blanche ? L'orateur n'aurait-il pas raison d'affirmer que le poète enchaîne les mots comme les enfants enfilent des perles ? Et aussi qui est cette Muse qui se tenait au fond de la salle et que, hormis le poète, personne n'a remarquée ?

Observons « Le baiser de la Muse » de Cézanne. Lassé sans doute, désespéré peut-être, de ne pas trouver les mots, ceux qui ne faillissent pas (Stefan Georges), le poète a déposé sa plume et il s'est endormi. C'est alors que survient sa Muse qui dépose un baiser sur son front : l'a-t-il rêvé ? On voudrait tous le croire puisque les Anges n'existent pas : ainsi parle la Raison ! Et cependant de bon matin les mots s'écoulent à nouveau de l'encrier, plus pressés que la main qui traîne sur le papier : imposture d'un rimailleur ou vocation du poète à nommer ce qui ne s'exprime pas, ce qui se tait dans la parole ? « Pourquoi des poètes ? » se demandent Hölderlin et ensuite Heidegger ? Qui mieux que Hölderlin peut répondre à cette question ?

« Beaucoup ai-je entendu du Père suprême, et j'ai

Longtemps gardé le silence sur lui qui rafraîchit le temps migrateur

*Là-haut dans les sommets, et règne sur les massifs,
Qui nous accordera bientôt les dons célestes et appellera
Un chant plus clair et enverra beaucoup d'esprits bienfaisants. Ô,
ne tardez pas !
Venez, vous qui maintenez ! Anges de l'année ! et vous
« Anges du foyer, venez ! Qu'entre toutes les artères de la vie,
Toutes en joie à la fois, se partage le céleste !
Ennoblisse ! Rajeunisse ! De peur que le bonheur humain, de
peur
Qu'une heure du jour sans les Heureux, et de même
Cette joie, comme à l'instant, quand les amants de nouveau se
trouvent,
Comme il l'entend, ne soient convenablement sanctifiés. »*

(Hölderlin, « Retour », strophes 5-6, traduction française de Patrick Guillot)

Mais encore :

*« Des montagnes de raisin d'où la Dordogne
Descend, où débouchent le fleuve et la royale
Garonne, larges comme la mer, leurs eaux unies.
La mer enlève et rend la mémoire, l'amour
De ses yeux jamais las fixe et contemple,
Mais les poètes seuls fondent ce qui demeure. »*

(Hölderlin, « Souvenir », extrait)

Le souci du poète est de nommer le Sacré et, ce faisant, de fonder ce qui demeure. Mais bien souvent ils manquent les noms sacrés et le poète, en mal de mots, finit par s'endormir et c'est alors que lui revient sa Muse, qu'elle dépose ses lèvres sur son front, un baiser qui rend au poète endormi le souffle et

l'inspiration qui, lui manquant alors, l'avaient privé du mot qui ne faillit pas. C'est de cette union sacrée que nous parle, avec et sans les mots, ce poème que j'ai très simplement intitulé « Le baiser de la Muse ».

LE BAISER DE LA MUSE

Tandis que je dormais, par mon âme délaissé,
Sur mon front ses deux lèvres ma Muse a déposées :
C'est le souffle du dire qui me vint à manquer
Tandis que s'éteignait ma chandelle consumée.

Du baiser de la Muse le poète a rêvé
Quand le fil de ses mots trainait dans l'encrier,
Que vierge était la page et sa plumé asséchée
Car sa main sur la feuille refusait de glisser.

Sur l'impossible à dire son œil s'est refermé
Et, tenu par sa chaise, il se mit à rêver
D'une rencontre improbable avec sa bien-aimée,
Un Ange, se disait-il, d'Esprit et de beauté.

C'est qu'il se sentait seul avec son encrier
Où l'encre aussi dormait de n'être pas sacrée
A s'étendre de vers et des sonnets coucher,
Un poème décliner sur le blanc du papier.

Si patiente est la feuille d'y voir des mots jetés,
Il arrive qu'elle s'endort de n'être pas froissée ;
Quand la chandelle est morte, que rien n'est éclairé,
Chacun dans le sommeil s'autorise à glisser.

De tout ce qui s'endort le rêve est partagé :
Celui de voir les mots s'enfuir de l'encrier
Et pleuvoir de la plume par une main glissés
Sur le blanc de la page où ils seront fixés.

Or privés de lumière, ils n'y voient qu'à moitié,
Des mots l'encre puisée n'a lieu où s'épancher
Car sombre est le papier qu'on ne peut distinguer
Du plateau de la table où il fut déposé.

Le rêve est tâtonnant et les mots égarés :
Si l'encrier se vide d'une plume trop hasardée,
Sur le papier couché ne se peuvent griffonner
Que des semblants de mots dont rien n'est exprimé.

Le poète en son rêve en devient tourmenté :
Sur le front son angoisse de sueur a perlé.
En sa bouche quelques mots qu'il ne peut prononcer
Viennent mourir sur ses lèvres, trop loin de l'encrier.

Et puis sa main s'agite comme voulant s'emparer
De sa plume endormie sur le bord du papier ;
Quand son encre sommeille il n'y peut rien puiser,
En former quelques mots, un sonnet composer.

Il voudrait s'éveiller, un poème inventer
Mais lui manque un filon et surtout la clarté
Dont se survit le mot qui vient de l'encrier ;
Or voici que soudain l'auteur est éclairé.

Son front et son visage mais aussi le papier
Qui, gisant sur la table, attend qu'y soient confiés
Quelques vers du poète par sa Muse enchanté :
C'est Elle qui de lumière son âme vient embrasser.

La Muse

D'un baiser de tendresse j'ai ton front caressé :
De ne trouver les mots tu t'es mis à rêver
Mais ce qui de ta bouche peinait à s'échapper
Aussitôt s'éteignait au fond de l'encrier.

Tu manquais de lumière ? Je viens t'en apporter !
Mon tendre et bel amour, comme j'ai dû te manquer :
Ta mine parle pour toi, ton cœur semble brisé
Comme si un ouragan sur lui s'est effondré.

Tu me croyais perdue, par un autre attirée ?
Si telle est ta pensée, il te faut l'oublier :
C'est en vue du bonheur que j'ai dû m'éloigner,
T'abandonner aux mots que tu ne peux trouver.

Si long fut mon retour que j'en ai trop pleuré !
Les larmes sur mes joues ont cessé de couler
Sitôt que sur ton front, y mettant un baiser,
J'ai entendu ton cœur et ton âme respirer.

Le poète.

Ma Muse, te revoici ! J'étais désespéré,
Enclin à ne plus croire en notre destinée,
Jaloux et tourmenté, si seul, abandonné,
Moineau pour les rapaces, par la mort convoqué.

Les mots de l'encrier ne pouvaient s'échapper
Et sur la blanche feuille ma plume s'était figée :
En devenant muet au bord de mes pensées,
J'avais de mon chagrin la chandelle consumée.

A présent tu es là, mon cœur peut s'emballer
Et des mots sur la feuille enfin distribuer
Car c'est à notre amour qu'une phrase est conjuguée :

Ses mots n'ont pas de temps, ils sont d'éternité.

Je salue ton retour de ma Sérénité,
Cette Sagesse malicieuse dont tu m'as honoré ;
Ô Muse, suspends tes ailes pour ici demeurer :
Chacun de tes envols pour moi esr meurtrier.

La Muse

Je reste auprès de toi car il nous faut s'aimer :
Déjà grandit l'enfant de notre union sacrée !
Un poème ? C'est la vie qu'on doit ainsi conter,
Non pas de simples mots qui taisent sa nudité.

La vie, me comprends-tu, qui ne peut s'habiller
De quelques épigrammes, surplus de l'encrier
Qu'une plume sur le papier se refuse à glisser
Et qu'une main tremblante rejette dans le panier.

L'amour grandit de l'autre quand on le sait aimer
Sans qu'il nous faille un verbe pour l'union sanctifier
Car il vient des Célestes qui portent la Clarté
Et font battre les cœurs dans le sein des foyers.

Les Anges de la maison veillent sur le feu sacré
Dont se nourrit notre âme et s'éclairent nos pensées ;

Angélique est la Muse par son aile emportée
Au plus profond du ciel, des dieux le demeurer.

Car c'est de leur Parole que poète est berger :
Du divin les Célestes ne sont que messagers !
Comprends-tu cette absence et mes larmes versées :
Il fallait que des dieux tes mots me soient confiés.

Le poète

Mon Ange et mon Epouse, tu m'as souvent manqué
Quand des dieux le silence pleurait dans l'encrier ;
J'aurais voulu des mots pour de toi m'approcher
Mais quand ils font défaut, poète est désarmé.

Prisonnier de ma tour, j'ai subi de penser
A ce cher Hölderlin, aux pleurs qu'il a versés
Quand de sa tendre Muse les ailes se sont brisées
Et que Diotima au ciel s'en est allée.

J'ai pleuré moi aussi de ton amour privé :
Où je devais t'écrire la feuille blanche est restée.
Quand l'œil n'a plus de larmes il doit se refermer
Et confier à ses rêves de son mal oublier.

De quoi peut-il rêver quand il est tourmenté,

Qu'à l'encrier ses mots déclinent de s'arracher :
La page est une angoisse quand rien s'y peut graver,
Que tombante est la main et la plume arrêtée.

Le peu de mots qui naissent demeurent dans le gosier
Comme si de les écrire se faisait un péché ;
Le poète y renonce et, la tête renversée,
Il se livre à l'attente que s'y pose un baiser.

La Muse

Conversation du soir sur un monde dévasté :
De cette forêt immense d'où nous revient la paix
Sur le chemin qui mène au camp des prisonniers,
Qui en sait la mite, son mystère a pensé ?

De cœur de cette forêt un Signe nous est donné :
Il n'est de plus lointain que la proximité.
Ce qui en cette forêt se tient dans le retrait
Déjà nous est donné en notre intimité.

On croit les dieux si loin qu'on peut les délaissier,
De même qu'en cette forêt on se veut ignorer
Ce qu'on en croit le cœur et qu'on ne sait nommer :
Sur le bord du chemin ce lieu nous est donné.

On l'emporte avec soi pour ne pas l'oublier
Et quand on y repense le mot vient à manquer ;
Il faut savoir attendre, au proche se disposer !
Quand il ne faillit pas, du mot l'Etre est donné.

On dira de chimères que tu es l'ouvrier,
Qu'il n'est rien en ce bois que l'on peut sanctifier ;
Qu'importe le propos d'un esprit falsifié :
De cette forêt l'immense d'un seul mot est nommé !

Le poète

Car ce n'est pas de dire qu'au poète est confié
Et c'est pourquoi sa Muse aux Célestes est liée ;
Il sait le nom des dieux, par son Ange avisé,
Et celui de tant d'êtres dont il ne peut parler.

Le poème n'est pas dire, d'histoires le raconter
Mais la nomination de tout ce qui se tait ;
Ainsi de la forêt ce qu'on en croit caché
Est-ce qu'on ne peut dire et cependant nommer.

Ce que l'on peut nommer, sans devoir en parler,
Est lieu d'un rendez-vous avec la vérité :
C'est l'Ouvert du poète à ce qui est donné
Et qu'aucun mot suffit à le manifester.

« Fadaïses, dit l'enchanteur, de tout sa vérité
Est dans le sous-la-main et son utilité :
Le dire ne sert qu'à faire, toute chose domestiquer,
L'asservir à nos joies pour nos peines oublier. »

Je n'en crois rien, ma Muse : les Célestes ont parlé !
Ce que tait cette Parole, tu me l'as rapporté :
Il revient au poète, lui seul de le fonder
Et tous les autres non ! Ils ne peuvent qu'en parler...

C'est poétiquement que le monde se livre à nous (Nietzsche) et
c'est en poètes que nous l'habitons (Hölderlin).

LES ANGES DE L'AN

D'APRES « RETOUR »....



Friedrich Hölderlin Friedrich Hölderlin, pastel by Franz Karl Hiemer, 1792; in the Schiller-Nationalmuseum, Marbach,

Les Anges de l'An sont gardiens des saisons, Célestes apporteurs de lumière, retirés au plus profond du ciel. Quand nous vient le printemps, ils descendent de l'azur jusque dans nos chaumières apporter leur soutien aux Anges de la maison. Ceux-ci sont les veilleurs de l'âtre qui réchauffe de sa clarté la patience des hommes quand l'hiver, d'un linceul, leur a caché la terre.

Et c'est depuis les berges qu'ils saluent, ensemble, le retour du poète qui, dans sa barque, leur revient de ses lointains voyages. C'est ainsi que le célèbre Hölderlin dans son élégie « Retour ».

« Et ceux qui offrent le salut du Clair, ce sont les messagers, les « Anges ». C'est pourquoi en répondant au salut du joyeux qui le rencontre au pays natal, le poète appelle dans « Retour » les « Anges de la maison » et les « Anges de l'Année ».»

(M. Heidegger, «Retour » in « Approche de Hölderlin »)

SEVES DE PRINTEMPS



Caspar David FRIEDRICH « Paysage champêtre, le matin », 1822

SEVES DE PRINTEMPS

Ils emportent sous leurs ailes, ces oiseaux messagers
D'un hiver qui se meurt en la neige écoulée,
Les espoirs d'un printemps, d'une nature éveillée
Qui donne vie à la terre sous un ciel dégagé.

Dégagé des nuages et les dernières gelées
Qui glaçaient dans la plaine du ruisseau le chanté,
Hymne à la vie qui court en ses sillons creusés
Et nous rendra demain ce qu'on veut y semer.

Semer nous dit l'espoir d'un humain partagé
Entre la terre qui donne ce qu'elle tenait caché
Et la Clarté du ciel qu'il voudrait caresser
Et toujours se retire quand il croit la toucher

Là-Haut n'est de l'abîme qu'un simple renversé :
Qui veut s'en approcher du plus bas doit monter !
Un plus bas que le sol de son âme aveuglée,
Jusqu'au sans-fond de l'Etre et de son exister.

Car l'homme est un sans-fond, cause et finalité :
Il est son origine, de Soi le commencer
Et son élévation, de puissance volonté,
Un chemin vers l'Esprit qui est son proprié.

Et le voici qui monte, par les cimes attiré,
Mais son pied de la terre ne veut se séparer ;
C'est alors qu'il s'étire, jusqu'à s'en déchirer :
Un bout pour la misère, l'autre pour la piété.

Le ciel est un comptoir pour les désespérés :
Ils y boivent en silence leur amère vanité !
Qu'auraient-ils à lui dire dont ils soient pardonnés :
Un cri dans la détresse n'est pas faute avouée.

Et les orants se courbent, par le ciel écrasés :
Qui sur un dieu si grand veut son regard poser ?
Immense est le néant de nos mornes pensées :
Il n'est en ces prières pas de salut caché !

Cet orant qui se plie la terre doit regarder :
Y voit-il en ses pas du ciel un reflété ?
Un chapeau dans les mains, son visage effacé,
Il murmure l'Angélus en regardant ses pieds.

A ses côtés sa femme doit, elle aussi, prier
Et bénir les Célestes pour le pain récolté
Car son panier déborde de ces divines bontés :
A ce dieu tout donnant il n'est meilleur engrais !

La terre

D'avoir bu ta sueur, la semence a germé
Et moi je la nourris de mes secrets gardés ;
Du ciel elle ne retient qu'un peu de ses ondées :
Crois-tu qu'une eau suffit à sa maturité ?

Qu'importent la richesse dont je suis le berger
Et toute celle alchimie dont les plants sont levés :
C'est fort de ton labeur que s'épanouit le blé
Et qu'il se peint en or, de soleil caressé.

Tu voudrais d'un mystère ce regain justifier,
Estimant que ta peine lui est un étranger,
Qu'il te fallait souffrir le poids de ton péché,
Sans fin payer le prix de cette pomme arrachée.

C'est aux filles du Couchant que la pomme fut volée,
Un bienfait de la terre qu'Héra leur a confié ;
Héraclès l'a ravie, Athéna rapportée :
La pomme est à sa place, qui voudrait y goûter ?

Si d'or est le Savoir, de quoi sont tes pensées
Et tes espoirs aussi de voir le pain germer ?
Je ne sais du fléau que le grain séparé
De la paille où l'agneau dépose son nouveau-né.

Or c'est un dieu cruel qui tout vient obliger :
Creuser des mains la terre jusqu'à y demeurer.
Crois-tu qu'en mes entrailles un homme doit reposer
Pour expier la faute dont il est accusé ?

Les pommiers sont en fleur, leur fruit est annoncé :
Il n'y faut qu'une abeille pour qu'ils soient fécondés !
Qu'y peut le Souverain s'il ne sait butiner :
Empêcher qu'on y goute et qu'il soit égalé ?

Jardin des Hespérides : son sort lui est confié !
Or c'est le fils d'un dieu qui l'y a dérobé :
Envieux de connaissance ou d'un serment lié ?
Ces dieux font leur histoire de vos moindres impiétés.

Repense à l'infidèle qu'on nommait Prométhée !
Pour quelle injure les dieux l'avaient-ils condamné ?
Son amour d'Athéna ou quelques braises volées ?
Un dieu ne peut souffrir qu'on en soit familier.

Ces dieux sont les reliques d'un trop lointain passé
Et s'ils ont sur la terre quelques pas déposés,
J'en ai perdu la trace et les signes oublié :
Si j'en fus la demeure, ils n'y sont pas restés.

L'homme

Je ne connais des dieux que ce qu'on m'a conté :
Mensonge ou vérité, qu'ont-ils à m'apporter ?
Si j'ai creusé la terre pour ma vie lui confier
C'est que, pareil au chêne, j'ai foi de m'élever.

Caresser des étoiles, les nuages balayer
Et au son de la flûte, sur des sommets danser,
Chanter le vin nouveau quand s'efface un été,
Que l'hiver sur ma porte son retour vient frapper.

C'est le temps d'une promesse qu'annoncent les giboulées,
Un message que le vent s'empresse de rapporter
Et la saison vaillante s'enjoint de résister
Aux derniers sacrilèges d'un hiver condamné.

Suit le temps des semeurs, de la terre balayée
Par leurs bras qui dispensent, dans un geste rythmé,
Le présage d'une récolte dont s'emparent les greniers
Du moulin qu'un ruisseau se réjouit d'animer.

Le secret des moutures et du levain caché
S'avoue dans le parfum d'une saine prospérité ;
Du pain quand il se lève, la sagesse du meunier
Ne sait que la farine que brasse un boulanger.

La terre

Donc ce n'est pas de pain que tu crains de manquer !
Je ne suis pas avare de ce qu'on m'a confié
Et tu sais que la terre jamais n'a su compter :
Peux-tu en dire autant de ta maigre pitié ?

Car tu mises sur le ciel comme d'autres sur un dé ;
Or dieu n'est pas joueur, je peux te l'assurer !
Si hors la divine table, un seul vient à rouler,
C'est par l'homme que son nombre choisit d'être sacré.

On dit que le hasard est une divinité,
Qu'il gouverne le monde et noue sa destinée ;
Crois-tu les dieux si bêtes qu'il leur faut tout céder
À ces jeux de fortune et leur inanité ?

De raison suffisante un dieu fut accablé
Car il est contingent, disait le mal-penser ;
Or ce qui nous suffit devient nécessité
Quand on se tient au choix d'en faire une destinée.

Le vieux Zarathoustra se fit une amitié
De cette providence qui hasard fut nommée :
Quand un met nous oblige, par choix de le manger
Le hasard se retire de ce qu'on a sacré.

Tu dis qu'à ta fenêtre un oiseau vint nicher,
Qu'au cri de l'oisillon ton jour fut avancé :
Par quel heureux hasard vint-il là se loger,
Y fonder sa famille et se perpétuer ?

Quel Roi mange à la table d'où le sort est tombé,
Ignorant qu'un oiseau viendrait à le sacrer ?
Il n'est pas plus de dieu que de destin forcé
Mais le choix d'un oiseau enclin à s'y loger.

Les hommes cherchent au plus loin ce qui est sous leurs pieds :
Le nez dans les étoiles, ils se mettent à rêver
D'une sublime providence et d'un destin forgé,
À porter jusqu'aux dieux leurs espoirs de pitié.

Regarde sous tes semelles où tu pourras trouver
Ce que tu cherches en vain à te faire oublier :
C'est la terre, mon ami, à ton œil dérobée,
Maternelle providence que tu ne peux nier.

Or tu voudrais t'enfuir, dans un ciel t'égarer :
La passion inutile d'être toujours été !
Or te voici néant sur le destin penché,
Une idiosyncrasie de ton seul habiter.

L'homme

Quand j'entends l'oisillon, me revient la pensée
Qu'endormi sous la terre, l'Esprit doit s'éveiller,
Briser de la surface ce qui en est plissé
Et s'éclore à la Vie, sa divine majesté.

J'ai regardé si haut que mon œil s'est troublé :
À quoi bon les Célestes s'ils doivent nous aveugler !
Des Anges de la maison le feu est consumé
Et pourtant la lumière ne s'est pas absentée.

Des profondeurs du ciel, plus loin que la Clarté,
Reviennent les Anges de l'An pour le feu rallumer
Et couvrir de lumière tous les sillons creusés :
Le ciel devient la terre, quand l'hiver est passé.

À l'heure de l'Angélus, quand l'œil est abaissé,
Par celui qui murmure la terre est sanctifiée
Car il nous faut bénir ce qu'on ne peut prier,
Saluer de la terre ce qu'elle nous veut donner.

Qu'importe le nom des dieux s'ils nous sont étrangers,
Les impossibles étoiles de notre obscurité ;
La nuit pleure son absence en larmes de rosée
Qu'un soleil matinal lui offre de sécher.

La terre

Cette rosée matinale que la nuit a pleurée
Est sueur de la terre qu'une alchimie voilée
Transfigure en nectar des abeilles consommé,
Les larmes d'un élixir de la fécondité.

Et si l'offrande du miel en est la destinée,
Elles apportent au verger sa prodigalité ;
La ruche est de ta vie le plus savant allié,
Le plus fragile aussi et le plus exposé.

Écoute ces louanges par un oiseau chantées :
C'est un hymne à la terre, un humble remercier,
Le salut d'un poète qui en dit le Sacré,
Un murmure aux oreilles de la Sérénité.

Car c'est notre Sagesse qui veut la terre aimer
Quand un rien de Malice se moque du temps passé
À glaner des mystères et quelque vérité
Dans un ciel aussi vide qu'une histoire oubliée.

Comprends-tu la leçon qu'il te faut en tirer :
Ne cherche pas ailleurs ce qu'ici t'est donné.
Tu voudrais d'un Seigneur qu'il soit si haut perché
Que son œil en ce monde n'ait rien à y trouver.

Ton âme est assez grande pour qu'elle soit habitée
Et si profonde encore : un dieu peut s'y cacher !
Descends au fond de toi, en cette immensité :
Tu sentiras le souffle qui seul peut te porter.

C'est l'heure du renouveau et de Soi rassembler,
Recoudre ce que l'automne n'avait que déchiré :
L'hiver est un linceul sur des fragments jeté,
Les larmes d'un grand chêne sur le sol dispersées.

Attrition de l'enfer ! Perséphone a quitté
Le séjour de la mort pour la terre féconder ;
Sourire de Déméter : sa corbeille est parée
Des semences éternelles qu'il lui faut déposer.

La femme un long péplos sur son ventre a levé :
C'est Gaia notre mère qui s'offre à épouser
Tout le grain des semailles par l'humain déposé
Et son ventre se gonfle de ce qu'y veut germer.

De ces mystères cachés les rites sont l'imiter
D'une vie qui se répand sur la terre maculée
Des espoirs que déborde une récolte en été :
Du ventre de la terre se remplissent les greniers.

L'homme

Et cependant la terre, qui l'avait engendré,
Étouffée par son ventre, du ciel fut accablée,
Les enfants d'Ouranos en étant prisonnier ;
Or dès qu'on le châtra, le ciel fut oublié.

Les Titans de leur sort par Cronos libérés,
Ont régné sur la terre qu'ils couvraient de bienfaits ;
Il a fallu qu'un dieu, par le trône aveuglé,
Exile dans le Tartare ce trop-plein de bonté.

C'est alors que le ciel de l'homme s'est emparé
Et offrit aux enfers nos raisons d'espérer,
De miser sur la terre et sa fécondité :
Des pleurs de Déméter le grain n'a pas germé.

Par cette mère éprouvée les hommes furent affamés ;
Aussi les dieux du ciel se sont-ils ravisés :
En enfer la féconde n'eut qu'hiver à passer !
C'est ainsi que des hommes un dieu fut l'obligé.

À la mère et sa fille on peut d'autres ajouter,
Pourvu que de la terre ils soient les attachés :
Le sage Dionysos, Athéna, Prométhée
Et des héros sans doute qui tant ont sacrifié.

La terre

Ce sont d'anciennes figures par l'histoire oubliées :
Que cherches-tu jadis qui ce jour n'est donné ?
D'abord ferme les yeux pour ensuite regarder :
Notre âme est le miroir d'un monde abandonné.

Y verras-tu ce dieu que tu ne peux trouver ?
Si l'âme est un poème, d'un lieu le dessiner,
Dans le contour des mots sur une page déposés,
L'endroit est une clairière où s'annonce le Sacré.

C'est une Libre Etendue d'un Esprit familier
Dont se nourrit la terre, ce qu'on peut y semer ;
Quand les pierres ont une âme, nulle chose en est privée :
L'Esprit des moindres choses est l'Etre partagé.

Il n'est rien sur la terre qui d'Esprit fut lésé ;
Souviens-toi du Phénix surgi de la cendrée :
C'est un oiseau de feu que rien ne peut brûler !
L'Esprit est cet oiseau en chaque être glissé.

L'Esprit n'a de Raison que celle de l'ignorer
Car c'est un autrement qu'on ne saurait penser ;
«Ce n'est pas un mystère, racontent les affligés,
Mais le trait d'un poète sur notre vanité. »

Sarcasme ou dérision ! C'est un être abusé
Qui donne à son propos un air de vérité
Ou un faiseur de bruit, de silence écrasé,
Qui brait dans les pâtis ce qu'il semble ignorer.

Un âne, je te l'accorde, d'Esprit mal caressé,
Voire même un Enchanteur, du démon le fermier,
Qui voudrait qu'en la terre un grain ne peut germer
Sans le secours du ciel et sa divine pitié.

Du chemin de l'Esprit, les fous sont dispensés
Qui, croyant aux chimères, nagent dans les bénitiers ;
Or ce sont les gargouilles qui pensent leur eau sacrée :
L'Esprit de dieu, dit-on, est dans un puits tombé.

Foutaises et balivernes ! D'en-haut ne peut tomber
Que l'eau qui de la terre jusqu'au ciel est montée ;
Il n'est source de vie que d'Esprit clarifiée,
Le naturel Esprit en mes sillons gardé.

Qu'un divin me convienne, je ne peux en douter
Pourvu que sur la terre il a son habiter :
Un dieu, parmi nous tous, qui est d'Esprit baigné
Et puise dans les ruisseaux l'eau de sa destinée.

L'homme

Mais j'entends qu'ils se battent, ces trois dieux du passé,
Qu'ils apprécient la guerre et voir le sang couler ;
Je repense à Jana, une enfant sacrifiée,
Et ces monts de linceuls : a-t-on vu dieu pleurer ?

Si d'antiques oliviers en sont les rescapés,
Que deviennent les olives de leur sans maculées ?
Ces dieux sont de nos vies le plus dur à porter :
Que m'importe la foi dont nous sommes les bâtés !

Je voudrais qu'ils se taisent, ces divins affamés !
Si je n'ai d'affection pour les penseurs athées,
J'avoue que pour ces dieux je n'ai moindre piété
Car ils sont un fardeau dont nous sommes piétinés !

Si la foi m'insupporte, j'ai le gout d'espérer
Qu'un dieu plus fraternel nous fut un jour caché ;
Je t'accorde que la terre est notre nourricier
Dont la vie, corps et âme, est l'unique héritier.

C'est bien plus qu'une patrie ou un simple habiter,
Un commun de passage vers un ciel mérité,
Car la terre est natal, un chez-soi partagé,
Le sillon de l'Esprit qui là seul peut germer.

NAISSANCES ET RENAISSANCES

Le printemps nous sourit, un merle vient de chanter !

L'Astre prend son élan entre deux giboulées,
Prudent l'orvet s'éveille sous une pierre caché
Qui lui rend la chaleur qui sur elle est tombée.

Le coq est matinal, épris de saluer
Un nouveau jour venant ses amies caresser ;
Un autre lui répond de sa voix enrouée :
Ces deux-là se comprennent et aiment à discuter.

Du sol les orpailleuses ne retiennent que les vers
Et quelque menue pierre dont l'œuf sera chambré ;
« Kot Kot » répond la poule à son trésor trouvé
Qu'elle enfouit de son bec au fond de son gosier.

Déjà les escargots l'opuscule ont brisé
De leurs maisons de pierre qu'ils traînent à déplacer ;
À la tombée du soir, par leur bave attiré,
Un hérisson promène ses épines affutées.

La mésange amoureuse s'affaire à se loger :
Il lui faut dans un nid ses promesses déposer !
Sur un lit de brindilles les œufs sont à couvrir

Qui, bientôt se brisant, en deviennent affamés.

La lumière est à peine quand l'oiseau déniché
Dessine autour de l'arbre un curieux voltiger ;
Sur les branches du tilleul où il s'est déposé,
Il savoure en silence des perles de rosée.

Sans effort le soleil du haut s'est rapproché :
Suspendu à la cime, il peut midi sonner,
L'heure de se mettre à table et la soupe avaler
Aussitôt qu'une prière a le pain sanctifié.

Sur la paille de l'étable un veau s'est échoué,
À la joie de sa mère qui s'offre à le lécher ;
Du paysan l'obole sur la table est restée :
Aux douleurs de la vache il veut ses mains prêter.

Et retournent à l'école les enfants rassasiés,
La mère à son époux son courage vient donner ;
Ils savourent le présent de ce veau nouveau-né
En couvrant de caresses la maman soulagée.

Mais déjà sur ses pattes le veau s'est redressé :
Il cherche les mamelles pour en tirer le lait ;
Et sa mère du bon foin qui lui est présenté

En oublie du petit sa souffrance endurée.

« Laissons-là cette famille » conviennent les épousés :

« Il est dans le jardin tant de choses à penser :

Donner aux rossignols le gîte et l'amitié,

Des noix aux écureuils dont vides sont les greniers. »

Si déjà les narcisses montrent le bout du nez,

Que se pressent les tulipes aux voisines s'associer,

Les glaïeuls sont patients qui n'espèrent que l'été

Pour débattre aux dahlias le prix de la beauté.

Pendus les longs chatons présagent du noyer

Une provision de coques, délices à partager

Avec les écureuils de rousseur habillés,

Quelques-unes pour la terre où elles pourront germer.

Les pruniers sont en fleurs par le vent dispersées :

De l'herbe sa verdure sous le blanc s'est cachée,

On dirait que la neige refuse de s'en aller !

Pressez-vous les abeilles avant qu'elles soient tombées

Le vent n'aime pas le miel, vous prive de butiner.

Et vous petites groseilles encore de vert parées,

Hâtez-vous de mûrir qui manquez au cellier ;

Les pots à confiture déjà on a lavés,
Qu'au sucre et la pectine enfin vous rougissiez !
Dans une cave de fraîcheur vous serez bien placées
Car jamais le soleil n'y osa pénétrer.

UN GALION DE PAPIER

L'Autre, ce n'est pas ce qui tourne dans la tête, une ritournelle ou une rumination : c'est le saisissant qui brise la pensée, un éclair, un orage, une averse.

Le chant du merle nous surprend et nous arrache à nos pensées, un papillon sur la vitre, une fleur qui nous désarme : ce qui jusqu'ici se pensait soudainement se contemple, ruine les évidences, nous désempare de toutes nos certitudes, nous impose une vérité qui n'est plus affaire de la pensée dont il nous dessaisit.

En avril le sol s'efface sous les jonquilles, en mai sous le muguet : le sol forestier se dit avec des fleurs et s'interdit au piétinement : le promeneur interrompt sa marche et confie le pas à son regard qui ne se lasse pas de cet invraisemblable, de cette soudaine divination d'une terre qu'il foulait jusque-là avec indifférence et résignation quand la forêt devient pentue et, sous les pierres qui roulent, infranchissable.

Soleil, source de lumière qui s'abat sur les prés !
La pluie de tes rayons, jusqu'à la nuit tombée,
Réchauffe tous ces agneaux et l'herbe savourée
Dont les brebis se gorgent et qui fera leur lait.

Vois-tu, ô ma compagne, cette laine de quoi tisser
Les chandails et mitaines à nos corps ajustés
Qui, dans l'hiver prochain, du froid pour consoler
Offriront cet abri à nos deux corps gelés.

Les agneaux sont gardiens de nos maigres santés :
Il n'y faut qu'au métier deux aiguilles ajouter !
Tricote, ô ma douleur, de quoi nous protéger
Des affres de décembre qui meurent en février.

Or l'agneau de sa mère a tout le pis tiré :
Il lui faut à présent son avenir brouter !
Du sein à l'herbe verte il doit se résigner
À glaner de la terre ce qu'il peut y puiser.

Reprends le fil de l'eau et laisse-toi emporter
Plus loin que cette laine dont ils sont habillés ;
Dans un grand bois le ru audacieux s'est glissé,
Son flot est un serpent par l'ombrage aspiré.

Sur son bord en amont un vieux saule a pleuré :
Ne t'en vas pas l'ami, demeure à mes côtés !
La solitude me pèse, j'ai tant de larmes versé :
Je t'en ferai de l'ombre, ô murmure enchanté.

Nomade est le ruisseau qui ne fait que passer
Et emporte au lointain ce qu'on lui a confié ;
Ne demeurent que les pierres de son lit caressé
Et quelques écrevisses à ses berges enchainées.

Le ruisseau est fuyant, par la source destiné
À sillonner la plaine, s'étendre et abreuver
Les hommes et le troupeau à la fontaine sacrée
Qui en garde la fraîcheur et la Sérénité.

Il n'est que réconfort pour tous les assoiffés
Y puisant la mesure du labeur transpiré ;
Détour par le lavoir : les corps se sont courbés
Et frottent avec ardeur les étoffes maculées.

Par le trop-plein s'échappent la mousse et le souillé,
De froid les mains se tordent sur les planches à laver ;
Sur les bords du bassin les ragots échangés
S'entassent dans les baquets, au propre mélangés.

Le linge qui s'y recueille, de tous ces mots froissé,
Au fil sera tendu, de soleil asséché ;
Et déjà sur le poêle le fer mis à chauffer
Attends sur les tissus qu'une main veuille le guider.

Sur les bords du ruisseau l'enfance aime à jouer :
Elle confie à son cours des galions de papier
Qu'elle regarde s'éloigner, vers la mer ballotés,
Et puis qui disparaissent au bout de ses pensées.

Au pied de l'horizon, de son bateau happé
S'apercevant l'enfance qu'il ne s'est échoué,
Elle imagine sa course, l'océan traversé
Et des îles mystérieuses où l'ancre est déposée.

Et le soir dans son lit, la prière terminée,
Elle resonge au bateau sur les rives accosté
D'un ilot dans la mer par d'étranges habité,
Puis confie au sommeil de ses rêves le bercer.

L'enfance a trop dormi, c'est l'heure de s'éveiller
Et d'oublier les jeux de Malice débordés ;
S'il a grandi, c'est sûr, aussi haut que l'ivraie,
Court sur une eau lointaine un galion de papier.

PROMESSES DE PRINTEMPS

De la fin de l'hiver les larmes se sont séchées
Et le printemps déjà rapporte cette clarté
Dont se font un éclat les fleurs des cerisiers ;
Du feuillage d'un prunier, sur un air enflammé,
Un oiseau fait sa cour à qui veut l'épouser ;
C'est de bon temps, ma mie, que la porte est frappée !

Des iris le vert pâle au sol s'est dérobé
Et nous promet des fleurs l'indicible beauté ;
Des jonquilles le jardin se nappe du jaune doré,
Dans un coin les tulipes s'affirment avec fierté ;
Une mésange fait son nid au creux d'un buis serré,
Vaillant en est l'époux qui vaque à son dîner.

Sont ouverts les bourgeons du bel abricotier :
L'été sera propice à ses fruits déguster ;
Il est déjà six heures, le coq vient de chanter :
L'épaisseur de la nuit tarde à se dissiper
Mais le jour d'un ciel bleu bientôt va l'effacer.
C'est le bon temps, ma mie, qu'il nous faut saluer !

Où sont les quarante ans par le temps refoulés ?
Te souviens-tu, ma vie, du bas de ce clocher,

Des années quatre-vingts, de la femme libérée
De tant de préjugés dont elle fut enchainée ?
Or c'est de quarante ans que mai sera fêté,
Une histoire dont les fleurs jamais se sont fanées.

De la vigne le raisin de soleil s'est gorgé :
On pourra de l'automne le bon vin blanc tirer !
Parmi les aromates l'estragon s'est levé
Qui de sa béarnaise le met vient parfumer ;
Nous vient le mois de mai et des fraises récoltées
Qui habilleront les glaces de leur saveur rosée.

Tu repenses à la mer, à sa brise iodée,
À ce chien dont les poules ont le museau pincé
Et aux plats de salade, une fraîcheur en été ;
Je te vois nostalgique de ces moments passés
Quand Pixel de sa queue venant à s'agiter
Saluait le retour de nos corps fatigués.

Or chaque année reviennent les bonheurs oubliés
Sous un manteau de neige par l'hiver tricoté ;
Naissances et renaissances, vœux de prospérité
Quand la terre se réveille et des sillons creusés
Du grain qu'on y dépose le pain vient à germer ;
Un temps nouveau, ma mie, sur la porte a frappé !

CHAT GRIS DANS LE JARDIN

Rompu d'être nomade, chez moi s'est installé
Un chat de gris vêtu, aux moustaches élancées ;
Il veille sur le jardin, en chasse les étrangers,
Dans un coin de la serre aimant se réfugier,
Sur un banc de poussière il a son lit dressé
Et d'audacieux rongeurs il s'invite à dîner.

D'où vient cet animal qui à moi s'est frotté
Et est de mes légumes protecteur avisé ?
On n'en peut rien savoir : il n'a pas de collier !
Privé de domicile et du nôtre adopté
Il a fait sa demeure et aime s'y reposer,
Y trouve sa nourriture et d'eau peut s'abreuver.

Mais la bête est farouche et fuit mon arrivée :
C'est d'un bond qu'il s'efface pour ailleurs s'y cacher !
Je voudrais de caresses son poil gris saluer,
En devenir complice, un ami familial ;
D'un autre abandonné, jouit-il sa liberté
De n'avoir aucun maître qui voudrait l'enfermer ?

On dit les chats câlins ! Le mien l'a-t-il été
Ou un chaton à peine, d'amour fut-il privé ?
Je voudrais son histoire de sa bouche écouter
Mais il n'est pas bavard et préfère s'en aller.
Le mutisme est aveu d'un esprit replié
Sur des peines et blessures qui insistent à saigner.

Me revoici, Matou, une offrande apporter
En guise du voisinage qu'il nous faut partager ;
Le met à ta nature se veut approprié,
Un composé de chair et de légumes séchés ;
Je l'espère à ton gout et à ta faim plié
Et déjà me retire pour de rien t'effrayer.

J'entends parfois la nuit d'autres s'aventurer,
Par leur envie poussés de ce toit partager
Et j'apprends de leurs cris que tu as bataillé
Pour sauver du jardin que seul t'y veux régner ;
Je me trouve à mon aise qu'il soit si bien gardé :
Aussi de quelle manière pourrais-je t'en remercier ?

Tu n'attends rien de moi que du vent t'abriter
Et pouvoir sur le banc au soleil te chauffer ;
Tu m'accordes en échange de sur mon bien veiller,
D'en chasser les intrus qui voudraient s'y loger.

Me feras-tu promesse de ne plus t'effrayer
Aussitôt que de toi mes pas m'ont rapproché ?

Je ne veux rien de plus qu'une familiarité
Puisque dans ce jardin, devant cohabiter,
Nous aurons bien souvent devoir de s'y croiser ;
Et si te vient l'idée de plus loin t'avancer,
Je saurai t'accueillir, sur toi la main poser
Et le gris de ton poil tendrement caresser.

LES RIVIERES (2024)

Des sommets qui s'égarent, la nuit d'un ciel grisé,
Traversant les alpages, parvient dans la vallée
Une rivière indolente, de roseaux camouflée,
Qui berce nos quiétudes de son cours murmuré.

En ses eaux nous reviennent de célestes clartés
Qui ont brisé d'en-haut le linceul des nuées ;
Elles annoncent le retour des hymnes printaniers
Qui chassent les nuages du mauvais temps passé.

Déjà de premières fleurs ont le sol transpercé :
Perce-neiges et crocus recouvrent la vallée,
Annonçant les jonquilles dont avril est charmé,
Quand les abeilles se pressent aux fleurs des cerisiers.

Les merles nous saluent d'une musique enchantée
Tandis que les mésanges d'un nid sont empressées ;
Les noyers et tilleurs de vert se sont drapés
Et des premiers lilas le vent s'est parfumé.

Au coin de la fenêtre l'hirondelle s'est logée :
Bientôt des œufs éclos les petits affamés
Feront danser le ciel de leurs parents pressés
D'apporter, dans leurs rondes, pitance à leurs gosiers.

Au bord de la rivière, un héron s'est posé
Et guette avec envie le cours d'eau poissonnier ;
Or là une écrevisse, qui osa le défier,
S'échoue au fond du bec de ce pêcheur zélé.

Et la rivière s'écoule, sans jamais s'épuiser,
À travers les prairies avec humilité ;
Elle nourrit la fontaine où l'homme peut s'abreuver
Ainsi que le troupeau quand il revient du pré.

Des écorces de chêne qu'enfants lui ont confiées,
Elle emporte les galions en de lointaines contrées,
Malice du premier âge qu'un vieillard embusqué
Ajoute à la Sagesse de sa Sérénité.

La rivière est sereine de sa simplicité
Car c'est toujours le Même par ses eaux emporté
Qui ravit à cent lieues une enfance avisée
De lui confier ses rêves d'un sourire partagé.

Dans l'écorce de chêne, c'est un bout de papier
Que d'une main innocente un enfant a glissé :
Bouteille à la rivière par ses eaux ballotté
Et qui demain peut-être ailleurs va éclairer.

CHANTRE DU MATIN

Quand la nuit cède au jour, il s'invite à chanter :
Debout les endormis, c'est l'heure de picorer,
De remuer la terre, en saisir le gravier
Puis rassembler la paille pour l'œuf y déposer.
Et les poules se succèdent au nid de la couvée,
Y redoublant l'effort de leurs cris de fierté
D'être nubiles encore et du mâle convoitées :
Le coq veille sur la ponte d'un regard satisfait.

On le dit coquelicot, son crâne de rouge coiffé,
Chantre de la basse-cour, à ses poules attaché
Qu'il protège d'un ergot piquant et acéré ;
Quand les filles de l'année des vieilles sont déplumées,

De son aile rabattue il fait un bouclier
Et sépare les jeunettes de l'humeur des aînées :
Il n'est pas de querelle au sein du poulailler
Dont il n'est pas l'arbitre et son juge avisé.

Il est compteur du grain qu'il lui faut partager :
Chacune selon son rang se présente au grenier
Et le peu qui demeure il savoure en dernier.
Insouciant le chat gris s'aventure à passer :
Le coq étend sa gorge pour ses atouts montrer
Et lance un cri d'alarme pour ses poules rassembler ;
De sa beauté vaillante il tire toute sa fierté,
Son souci de la troupe dont il est le berger.

Au soleil de midi, ses rayons meurtriers,
Chacun choisit sa place pour fraîcheur y trouver :
Dans les plis de la terre de ses pattes labourée
La poule étend son corps et d'une aile agitée
Fait voler la poussière dont elle croit s'éventer.
La voici qui retombe sur la sœur d'à côté
Qui s'agite à son tour pour ailleurs la poser :
Malice s'éprend du coq au regard amusé.

Au firmament déjà l'astre vient décliner
Et finit par mourir, à l'horizon tombé ;
Sur quelques proies du soir les poules se sont jetées,
Un en-cas pour la nuit qu'elles cachent en leurs gosiers
Avant de regagner le lit du poulailler ;
Tandis qu'elles se reposent, de lumière dépouillées,
Un œuf en leur bas-ventre achève de se former :
Sur sa tribu du coq un œil s'est refermé.

Car il sait que la nuit est propice au danger :
Faveur d'un clair de lune, le renard s'est pressé,
Épient de sa faim ce qu'il veut emporter.
Le coq parmi les siens ne s'endort qu'à moitié
Et, voyant le renard, il se met à chanter ;
Car le voleur n'a crainte du bel et sa fierté
En tumulte est la cour qui voudrait se cacher :
De ses cris d'épouvante la nuit est transpercée.

Le paysan, d'un bond, a sa couche délaissé !
Une lanterne à la main et d'un bâton armé,
Il accourt à l'enclos pour le renard chasser :
Le voleur prend la fuite ailleurs sa faim porter !
L'homme invite la basse-cour à son lit retourner :
Les poules n'ont rien à craindre, l'enclos est bien fermé
Et jamais le renard ne pourra y entrer.

Béni soit le veilleur d'avoir l'homme alerté.

La nuit reprend son calme, tous peuvent se reposer :

Dans quelques heures à peine le jour va se lever

Que saluera le coq de son chant répété.

A l'orée du grand bois un renard s'est couché

Mais le creux de son ventre l'empêche de sommeiller ;

Et c'est au chant du coq qu'il se met à penser :

Il est trop bon gardien de toutes ses protégées,

À quoi bon vers sa cour mon appétit mener...

PAROLE DE CHÊNE

« Je ne suis pas une table, un arbre m'a confié,

Les hommes ne savent des chênes que leur utilité :

Faire de moi des charpentes, cercueils ou mobilier

Et du peu qu'il me reste dans l'âtre l'incendier.

Les oiseaux sur mes branches aiment du vol se poser,

Le geai et l'écureuil de mes glands s'emparer,

Ailleurs les déposer et les proies oubliées

Permettent au temps qui passe d'autres chênes annoncer.

Je ne suis pas un meuble à vos soins destiné
Car il n'est que bois mort celui qu'on a coupé :
Comment serait de chêne le maillage assemblé
Des fruits de la découpe dont je fus dispersé ?

Je ne connais du sol que ce qu'il veut donner
Aux racines que j'y plonge pour au ciel m'élancer,
Y puiser la lumière des sillons absente
Et la rendre à la terre, gage de mon amitié.

Or voici que des dents la fureur et l'acier,
Qu'emporte quelque main, sur mont tronc sont jetées ;
Du liège de mon écorce la scie m'a-t-elle privé
Que déjà sur le sol ma vie doit s'échouer.

Ma sève devient les larmes d'innocent condamné
À faire d'un autre mort le dernier habiter ;
Des pans de ma détresse un homme est habillé
Qu'on enfouit dans une terre dont j'étais la fierté. »

Sur chêne devenu table la soupière est posée :
Au peu dont elle le touche il ne saurait goûter,
Si loin de ses racines dans le sol oubliées :
Il n'en prend que chaleur et le bruit des lampées.

Un jour le bois s'émiette d'avoir trop supporté !
A travers les fissures il voit son sort scellé :
La table n'était du chêne que sa mort différée,
Un sous-la-main qu'on use avant de l'effacer.

Il finira dans l'âtre pour la troupe réchauffer
Quand, au fort de l'hiver, le chêne tarde à brûler :
Il rougit de ses braises, confus d'ainsi durer,
Une agonie trop longue dont il sera cendrée.

Sur le sol matinal la cendre est déposée ;
Offerte aux vents du nord, la voici emportée
Au seuil de la forêt où son bois fut coupé :
Et la cendre sourit aux racines retrouvées.

Et puis revient le chêne, par un vol oublié :
Était-ce un écureuil ou un geai empressé ?
Non loin de ses racines l'arbre est ressuscité
Mais déjà de la scie les dents sont affutées.

Auront-elles la patience de ce chêne nouveau-né ?
Dans la terre sous la planche un homme s'est éveillé
Et le voici qui vient par ses os balloté :
«N'y touchez pas, amis, car ce chêne est sacré !

On en fit ma demeure avant de m'inhumer,
Depuis longtemps déjà je suis de bois paré :
Enfoui dessous la terre, je n'eus d'autre amitié
Que ce privé d'écorce par une dent tranché.

Si la faux m'a saisi à son heure décidée,
C'est de la voix d'un homme que cet arbre est tombé ;
Comprenez que si haut, dans les cimes égaré,
C'est du clair des Célestes qu'il revient messager.

Aussi ne privez pas de l'ombre et sa clarté
La vie qui se dessine au pied de sa futée ;
Du geai pensez la faim et du cèpe la levée
Qui embaume la soupière de son parfum léger.

Une pie m'a dit un jour son nid avoir tissé
Au plus haut de ce chêne avant qu'il fut coupé
Et devint le tombeau de sa tendre couvée ;
Parole de l'avocat ! Aucun n'en fut jugé.

Au lieu du sacrifice par la cendre caché
Soupirent quelques racines de ne pouvoir monter
Jusqu'aux portes du ciel y cueillir la Clarté,
Fiançailles du Très-Haut et leur sol nourricier.

Sur un coin de forêt la nuit vient de tomber
Et l'homme devient ténèbres de son propre habiter ;
Il fut jadis un arbre où j'aimais m'adosser,
Me fondre dans l'Esprit par toute vie communié.

De celui qui n'est plus, par l'usage dérobé,
La nature bienveillante a l'Esprit conservé ;
Il faut savoir, humains, tous ces morts écouter
Qui savent de l'Eternel le Nom et le Sacré.

Au seuil de la forêt abandonne tes pensées
Et entends du silence ce qu'il veut te confier :
L'Esprit s'ouvre au secret, en ces lieux bien gardé,
Des dieux qui te font signe en ton obscurité. »

Au pied d'un autre chêne le jour va se lever
Qui apporte la lumière dont nous étions privés ;
Ils reviennent, les Célestes, en ces lieux oubliés :
Du sol jaillit la source de la Sérénité.

Et ainsi tout est bien, les Esprits accordés ;
Un chêne est de retour et s'enfuit la cendrée :
Sur sa plus haute branche un geai s'est arrêté
Et à l'assaut du ciel l'écureuil s'est jeté.

«Je ne suis pas une table » me dit en sa fierté
Celui qui fut jadis du Natal déporté ;
N'est-il pas un poète en son pays rentré,
Plus savant que naguère quand il fut emporté ?

Et par-dessus l'abîme ne s'est-il envolé,
Libéré par les flammes qui l'avaient consumé ?
Il nous revient en pluie la forêt caresser
De rayons de lumière au printemps retrouvé.

Les calices des jonquilles aux aulx de l'ours mêlés
Font accueil au Venant, à la lyre accordés
Des oiseaux de concert et des daims le bramé :
La Nature est offrande aux célestes arrivées.

Je te salue, grand chêne, de verdoyant paré :
Dans l'ombre de tes ailes j'envie de méditer,
Accueillir du silence cette Parole sacrée
Qu'adresse le dieu venant à qui sait l'écouter.

Tu ne l'es pas, je sais, celui qui est sacré
Mais dans tes bras l'Ouvert pour moi s'est dessiné
Et c'est ici qu'il vient du haut de ta futée
Qui, embrassant le ciel, aime à le présenter.

Le lierre, en t'épousant, a ton âme couronnée :
N'es-tu d'ici le Roi, des arbres Majesté ?
Je ne suis que l'errant d'une morte obscurité
Qu'un chemin de campagne à toi voulut mener.

Ici règne le Simple de la Sérénité,
Une Sagesse enfantine de Malice habitée ;
On n'y voit que le même qui tout peut assembler
Sans que jamais s'efface ce qui est singulier.

Je sais qu'à bien des mots il me faut renoncer,
Que dans le tu réside l'Etre en sa vérité ;
Ainsi je rends ma plume au sang de l'encrier :
Seule du chêne la parole dit le nom du Sacré...

BRÔLURES D'ÉTÉ



Caspar David FRIEDRICH « Paysage champêtre, le matin », 1822

BRÛLURES D'ÉTÉ

Je trainais mon ennui sur des voies sans issue,
Ecrasé d'un soleil qui brûlait ma conscience ;
Mon pas était brisé d'une blessure imprévue
Et du sang écoulé, un taon faisait pitance.

Un corbeau misérable déplorait ma partance,
Agitant quelque plume, en guise de mouchoir ;
J'écorchais mes souliers sur ces lieux d'arrogance
Empierrés de misères et d'impossible espoir.

J'écumais les talus de leur moindre fortune,
De l'ombre d'un buisson, récoltant la fraîcheur ;
J'insultais le soleil de n'être pas la lune
Et mon corps incendié s'échappait en sueur.

Le ciel se reposait sur ma pauvre carcasse
Et brisait mon allure du poids de sa lumière ;
J'allais, en vil crapaud, arborant mes crevasses,
Déplorant que ma route ne soit longée d'ornières.

Je méprisais du vent la fatigue insolente
Et de son air absent, mes lèvres étaient de sel ;
Mon esprit macérait de rivières opulentes,
Insolite vision d'un être sans cervelle.

Je rageais d'être dupe de ces vaines apparences,
Cruautés d'une saison qui fait danser l'éther ;
Une plume s'était couchée au pied de mon errance,
Buvant mon attention de son léger mystère.

Adossé au talus qui reposait mes pieds,
Je fus surpris d'un Ange qui lorgnait ma blessure :
Pareil à ce corbeau tout à l'heure éprouvé,
Son habit était sombre, sans la moindre souillure.

L'ANGE

Je te savais venir aux portes du néant,
Ravi que du corbeau tu as bravé l'adieu ;
De l'ennui que tu traines je ne suis ignorant
Et de ton pas brisé je mesure le sérieux.

Tu ne sais rien du monde que son lot de misères :
La blessure que tu fuis te vient de l'intérieur ;
C'est sur ton âme blessée que tu clos tes paupières,
Abjurant le soleil et sa tiède chaleur.

Tu te nourris de l'ombre que tu voles aux talus,
Accusant des chimères de laper ton espoir ;
Sur ces chemins de pierre s'est brisé ton salut,
Ecorchant des souliers qui t'ont vêtu de noir.

Qu'y peuvent tes chaussures à ton âme égarée,
Cousue de transparence qui plus rien n'emprisonne :
Il ne fait nuit qu'en toi, au creux de tes pensées
Où les malheurs passés en ton présent résonnent.

Ta conscience est repue de ces murmures cachés,
Encombrée d'un passé dont tu fais ton présent ;
Marécage insondable d'un esprit englué,
Tu n'es de ton histoire qu'un triste ruminant.

Il n'est pas de marais dont l'âme soit piégée,
Sinon qu'y demeurer en devient ton vouloir ;
Tu insultes le ciel de t'avoir délaissé
Dans ce présent malsain où tu crois te mouvoir.

Aurais-tu bonne conscience de te venger des loups
Dont tu fis la pâture et ton propre tourment ?
Est-il en ta palude un soupçon de remous
Qui à tes insomnies offrirait un solvant ?

L'ERRANT

J'ai médité ces choses que je ne peux quitter,
Accroché aux tourments dont ma vie s'est cousue ;
Est-il possible issue que je puisse espérer,
Un chemin de traverse saluant ma venue ?

C'est du sang de mon âme qu'est teinté mon destin
Et mon esprit rincé par les larmes du temps
Ne connaît que les plis d'un sinistre dessein :
Me voici donc bovin qui passe à contretemps.

Les propos sont amers qui m'ont privé d'ailleurs :
Je ne suis qu'au présent qui se vêt des hiers ;
De quelle malédiction m'a-t-on fait rédempteur ?
Je ne sais rien du monde qui n'en soit la misère !

Se peut-il un salut dont tu aurais la clé,
Une possible espérance de sombrer dans l'oubli,
Un nouvel Igitur qui de sa mort renait ?
Je souris d'échapper à ce mortel ennui !

Les mots se font pesants de conter ma dérive,
Tel un ruisseau sans berges dont s'épanchent les eaux ;
Sur ma prison de terre faudra-t-il qu'on inscrive
Qu'un enfant de l'obscur a trouvé son repos ?

Je ne suis pas conscience qu'on lave au bénitier
Et ne croit des abbés que ce qu'ils ne croient pas ;
Je n'ai de contrition d'avouer mes péchés,
Ces insignes bavures qu'on ne pardonne pas.

J'ai mépris pour le culte de ces maigres idoles
Dont se nourrit d'espoir le troupeau des bannis ;
Dans le chœur des églises s'énoncent en paraboles
D'impossibles serments qui par Dieu sont trahis.

L'ANGE

Je m'éprends de ton dire, sans y faire un détour :
Des funestes oraisons qui font parler sa foi,
Il n'aura de tribut soulageant ses débours
Et de son infortune appréciera la loi.

Je n'attends de salaire à m'occuper de toi :
Bien que de noir vêtu, je ne suis pas démon ;
Je me veux t'enseigner la raison du pourquoi
Tu as brisé tes rêves en buvant ce poison.

Si d'aucuns t'ont maudit en souillant ton renom,
Crois-tu qu'ils ont mérite d'encombrer ta conscience ?
De leurs propos funestes, cherches-tu la raison :
D'en effacer le mal tu n'auras pas la Science !

De ta vie de blessures advient le crépuscule :
Faut-il que tu sois mort pour connaître la paix ?
De tout ce qui te hante, n'omet pas de virgule,
Mais n'y donne pas faveur à ceux qui t'ont défait.

Ainsi que du soleil, ne t'écarte des flammes
Que quand elles te consomment et font de toi des cendres ;
Mais entretiens le feu dont se nourrit ton âme
Et qu'au fond des abysses elle ne puisse pas descendre.

Les pyromanes de l'âme sont de vils assassins :
Le feu qui te consume n'est dû qu'à leur faiblesse ;
Il n'est aucun remord à de pareils larcins :
Le crime est différé, avouant sa finesse.

Ta force est dans le feu qui embrase ton âme
Et t'emporte au devant d'un lieu inespéré ;
A dresser le bilan de cette histoire infâme,
Ce que tu as perdu est par deux fois gagné !

L'ERRANT

J'y vois bien des raisons d'incendier mon esprit,
Autant ce qui me hante n'est pas ce qui me blesse ;
Une plaie n'est pas béante pour qui est insoumis
Et ne tient pour acquis ce qui n'est que promesse.

Quelle ironie du sort qui à Soi nous conduit !
Il n'est plus qu'une écharde enfouie en mon talon
Qui, dument, me préserve de la fureur d'autrui
Dont l'Affre m'est connu aussi bien que le nom.

Prends garde à ma colère de filer droit chemin
Et mettre en servitude de plus humbles que toi ;
Je ferai du sarcasme un possible venin
Qui de ta suffisance fera ton désarroi.

Il n'est pas de bon maître qui n'entend pas servir
Et se mettre à la cause d'un juste sentiment.
Maudits soient les rhéteurs qui se disent en martyrs
D'un décret improbable dont on ne sait le nom.

Il est des ignorants qui passent pour des génies
Quand d'une simple opinion ils se font une Idée ;
On n'est pas philosophe qui n'en fut pas instruit
Et de ce que l'on pense, très peu est vérité.

Le feu ! Iconoclasme de ces idées reçues
Et des esprits faussaires qui déciment la pensée,
Rhétorique insolente d'une raison déchue,
Caténation funeste de propos mystifiés.

Incendier la raison de ces valeurs passées,
« Crépuscule des idoles » et des saveurs amères :
Verbalités de cour aux propos insensés,
Abat-jours d'un savoir dépourvu de lumières.

L'ANGE

Deviens-tu pyromane des pensées de poussière,
Des espoirs avortés par de cruelles sentences ?
Tu maudis ces penseurs qui closent leurs paupières
Et ne font des humains qu'une servile engeance.

Homo philosophus ! Au dédain satirique :
C'est l'envers d'un décor qui éconduit les âmes,
La résurgence ultime d'un temps diachronique,
Un projet sans mesure dont ta pensée s'enflamme.

Rhizome d'une pensée qui s'invente de mots,
Devenir immanent d'une pulsion de sens ;
D'un advenir à Soi, tu défends le propos
Car l'être se nourrit de sa propre indigence.

C'est le plein des consciences qui en ruine l'esprit,
Le privant du possible de la moindre ouverture ;
Il demeure autophage qui de soi se nourrit,
Une fétide abjection, cérébrale pourriture.

Le Soi est un ailleurs qui se moque du temps
Car c'est dans la durée qu'il ne peut qu'advenir ;
Il ne reflète rien en son être naissant
Que l'objet devenant de son propre désir.

Ton propos est délire pour qui n'a pas d'esprit
Et n'y voit qu'insensé d'un délit d'opinion ;
Ne t'en fais pas misère ni raison de mépris :
De ceux qui en médisent tun n'as pas condition.

Il est beaucoup d'esprits qu'on ne peut contredire
Car d'avouer leur tort ils auraient contrition
D'avoir instruit d'erreurs, selon leur propre dire,
Des propos initiés ou de contrefaçon.

L'ERRANT

On ne pense que pour soi mais pas quand on l'expose :
Il n'est que certitudes qui saliront mon dire ;
Or il en est aucun dont mon esprit dispose
Et ne conçois de sûr que je pourrais prédire.

Je n'ai pas vocation à m'envoler si haut,
Pour me saisir du feu au jardin des Idées ;
J'abandonne à Platon d'agiter ce fléau
Et reste en ma caverne et son peu de clarté.

La lumière dit des choses ce qu'on espère y voir :
D'assurantes apparences qui brisent le regard ;
Pour tout ce qui s'y cache ne pouvant percevoir,
C'est une âme avisée qui lui tient des égards.

Rien n'échappe au paraître que ce qu'on veut cacher
Mais dans ce qui paraît, on perçoit peu de choses
Et tout ce qu'on en voit y est d'avance cherché :
C'est le discernement qui lui trouve autre chose.

On dira des noumènes qu'ils sont un don de Dieu :
Mais qui offre un présent qu'il interdit de voir ?
Il n'y est manifeste que d'un plaisir odieux :
Qu'on agisse de la sorte ne peut se concevoir.

Il y a tant de lieux qui échappent à nos dires :
En sait-on quelque chose qu'on ne peut énoncer ?
Serait-ce les mots qui manquent pour au mieux les décrire
Ou est-ce d'un interdit que ces lieux sont frappés ?

Je n'ai à ce propos qu'un avis incendiaire :
Il est des mots manquants qu'on se peut inventer,
D'autant qu'il est indu de tisser de mystères
Quelque lieu interdit que l'on voudrait cacher.

L'ANGE

Dragon ! Cracheur de feu sur les mortes valeurs,
Tison d'une pensée au destin incendiaire ;
Tu souffles sur la braise qui en l'esprit se meurt,
Combustion insolente de souvenirs amers.

Ta raison est de flammes, impolie subversion,
Brisant des certitudes la profonde indécence ;
Tu consumes les Idées qui, du ciel de Platon,
Habillent nos quotidiens de fuites apparences.

Les tables sont brisées qui étouffaient nos âmes
Du poids de leur mépris pour nos humaines passions ;
Des serviteurs de Dieu le poison fut infâme
Qui de notre agonie récoltait la moisson.

De ces journées trop pleines accusant le néant,
D'un nocturne propos tu dictes la sagesse
De faire juste mesure des errances du temps
Qui jamais ne s'épuise de bercer nos détresses.

Le temps est vagabond qui marche dans l'ornière,
Au long de nos chemins dont il marque le pas ;
Arrogante obsession d'identiques manières
Qui de faire autrement congédie l'embarras.

C'est dans l'éternité que se fige le temps,
Un idem absolu où tout autre s'éteint ;
Ironie d'oser croire en ce divin serment,
Promesse désincarnée d'une impossible fin.

Il n'est point de morale en ces maudites croyances,
Sinon que du présent mystifier la laideur ;
Les chrétiens serviteurs ont-ils mauvaise conscience
D'assigner au salut raison de nos douleurs ?

L'ERRANT

J'entends ce que tu dis et j'en fais ma raison !
On s'est joué du temps qu'on a trahi d'espairs ;
Médusant notre esprit de fielleuses oraisons,
Les croix ont vocation à n'être que miroirs.

Reflet de nos dérives qui par Dieu sont lavées,
Blanchisserie de nos âmes aux senteurs d'innocence,
Brume aux parfums candides d'existences lacérées :
Des humains la piété en cache les errances.

Le temps est-il injuste, trompeur ou cachotier ?
Il est insaisissable, au nombre de ses fuites ;
Je n'y vois redondance que celle du balancier
Et des heures qui s'enchainent dont il rythme la suite.

On le dit assassin d'écourter l'insouciance,
Affichant sans remord son esprit de sérieux ;
Il mérite cette injure de manquer de conscience
Quand du poids de ses heures il referme nos yeux.

Le temps n'est linéaire qu'à ceux qui le devancent,
Ajustés au présent qui toujours est hier ;
Du passé qu'on oublie demain fait résurgence :
Le temps est un rhizome déployant ses mystères.
On le sait pyromane consumant nos possibles,

Messenger d'une mort et d'un regain de peine ;
Il n'est d'égard au temps qu'une pensée indicible,
Supplique d'un romantisme qui son pathos égrène.

Il n'est temps volatile dont on suspend le cours,
Un oiseau de chimère, un envol corrompu ;
Il n'est au temps prière de venir en secours
Du regret d'un avant qui aujourd'hui n'est plus.

L'ANGE

Je ne sais de ce temps que tout ce qu'il n'est pas :
Un ordre pour les choses dont il ferait l'histoire,
Succession d'imprévus ou précieux débarras
De nos débordements et des faux désespoirs.

Je hais cette ignorance dont se blesse ma raison :
Le temps est méprisable d'afficher sa candeur,
Horloger insolent appauvri d'horizon,
Cadence impitoyable de sa propre rigueur.

Le temps est diabolique d'ignorer le répit ;
C'est la ronde insensée de nos mortelles prisons,
Réclusion impassible d'un abyssal ennui,
Tragédie circulaire de nos désillusions.

Où sont Dionysos et son thyrses moqueur ?
Ont-ils été repeints du funeste Apollon ?
Le temps n'est que prison de nos maigres saveurs,
Bûcher inconsolable de nos vaines passions.

Qui peut sonner le glas d'une pareille imposture ?
Est-ce en vain que j'appelle le fossoyeur du temps ?
Qui peut du temps maudit creuser la sépulture ?
Vient-il un Surhumain qui en brise l'allant ?

C'est d'un soleil ardent que ta peau fut brûlée ;
Le temps n'est pas coupable d'avoir brisé ton pas ;
L'horloge est à la peste ce que fut l'âne au pré :
Le temps n'est répudié qu'en clamant qu'il n'est pas !

Le temps n'est qu'un abstrait, principe de la raison :
En quoi t'importe-t-il s'il est simple mesure ?
Aux vertus qu'on lui prête, dévoue ton attention :
C'est tout ce qu'on en dit qui de l'être est usure !

CANICULE ET PARADOXE

Le ciel pleure sur nos vies des larmes incendiaires :
Le monde n'est que bûcher et des torrents de flammes
Inondent les vallées de vagues meurtrières :
Des enfers le soleil a fait de nous les âmes !

Quand un ciel trop pesant fait craquer tous les os,
Que nos pas écrasés s'enlisent dans le goudron,
La puanteur défunte qui au cimetière éclot
Transpire le sort funeste de nos moindres illusions.

S'embrase la forêt : c'est un piège infernal !
L'enfant n'est plus que larmes sur sa mère calcinée :
Du soleil assassin qui sera tribunal ?
Revient-il aux humains d'y seulement témoigner ?

La honte des anciens rougit les derniers os !
Les regrets éternels gravés sur quelque tombe
Des défunts oubliés sont un fatal propos :
Qu'ajoute à leur fierté ce mal qui nous incombe ?

Car le feu est vivant autant que nous le sommes :
Qui sait des morts si froids qui souffrent sur la braise ?
Sournois et ravageur, n'est-il ami des hommes,
Ce feu qui par nos mains fut sauvé de la glaise ?

Allez, tristes païens, ravir au ciel d'azur
Ce peu qui de l'enfer nous faisait protection !
Des neiges éternelles ensemencez l'usure
Et pleurez sur le monde des astres leurs rayons !

Se verse enfin la pluie et meurt le feu d'été :
Quel dieu est assez fou pour descendre en enfer,
Jeter dans le brasier un rien de sa fierté
Et sauver de la flamme un souvenir amer ?

Nature, sèche tes larmes au feu qui te dévore !
Ton destin est cruel de brûler sous nos mains ;
Ils ne sont que fumée tes restes de bois mort :
Devant les cheminées l'hiver sera chagrin !

Dans le jardin de cendres les fleurs de l'amertume
Enivrent de poison des abeilles fatiguées ;
De la source un pavé ne retient que l'écume :
On boira du soleil de nos pleurs arrosé !

Des vieillards décimés on encombre la terre :
Qui voudrait d'eau bénite abreuver ces corps secs ?
Y a-t-il sacrilège qui des dieux soit colère ?
Il n'est que feu du ciel qui pleut sur les obsèques...

Rideau pour l'anémone : son habit de théâtre
Se froisse et puis s'éteint d'un dernier incendie ;
Plus profond que le fond du tablier de l'âtre
Se cachent sous la cendre les tritons endormis.

« L'orage est sur mes pas » témoigne un faux passant ;
L'attente est inutile : Godot ne viendra pas !
Bâter l'arbre fidèle de nos deux corps pendants ?
L'arbre s'est consumé : comprenez-vous cela ?

Au pays des damnés il n'est rien où se pendre :
C'est un piège éternel dont nous voici les proies !
Il n'est plus d'ignorance dont on voudrait prétendre :
L'enfer est transparent de tout ce qu'on y voit !

L'enfer est de lumière qui rien ne peut cacher :
Nos secrets sont ailleurs, drapés de mauvaise foi !
Est-il besoin d'un feu la rage insoupçonnée
Pour saisir l'évidence de vivre ce que l'on croit ?

« Seul dieu peut nous sauver » prédit le philosophe :
De quel dieu s'agit-il qui ne soit imposteur ?
D'une histoire trop humaine n'est-il qu'une apostrophe,
Une parole maudite ou une simple rumeur ?

Tous les semeurs de feu se baignent dans l'eau claire :
Ce n'est que dans les mots que chacun manque à l'autre !
Ils sont les propriants d'un identique mystère :
Du Même le différent est indicible apôtre.

Est-il aussi menteur qui l'affirme des siens ?
La syntaxe a des genres qui la Raison confondent,
Autant n'est paradoxe qui de contraires se tient ;
Doit-il que logiciens de ce défi répondent ?

On blâme que le Crétois fut premier à penser,
Déniant que la suite n'y fit pas correction :
Le Stagirite enseigne qu'on se doit délier
De tout ce qu'on affirme la moindre opposition.

Il ne peut qu'un contraire à quelque mot s'attache
Sans qu'on y fasse insulte à la Raison première :
Qui s'en fera sagesse de penser se détache,
Aussi bien que le mythe se fait raison dernière.

Il n'est prime Raison qui ne soit fondement :
Le reste est accident au parler d'autrefois !
L'unité des contraires n'est pas un mal pensant,
Pas plus qu'elle n'est chimère : c'est un chemin des bois !

EAU TROUBLE

Me faut-il vivre encore dans ce profond désert,
Naufragé d'une vie gorgée de faux espoirs ?
Enivré de tourments, mes pensées sont amères,
Parfum d'un abandon, oublié du valoir ?

Maudit ! Que reste-t-il de cette vie sans nom
Du passant abreuvé aux sources de lumière ?
Il n'est de flamme au cœur privé de ses passions
Qu'un souvenir douteux de ce qu'il crut naguère !

Les images du passé emportées par les pleurs
S'effacent dans le brouillard d'une aube inattendue ;
La rosée matinale en confond l'épaisseur,
Promesse à l'écorche d'une possible mue.

Or la brume se dissipe, mangée par le matin,
Et lave mon être-absent de tous ses oripeaux ;
Un soleil de retour aveugle mes chagrins,
Tiédissant de lumière la prison de mes maux.

Le ciel a disparu, happé par les nuages,
Un étang de vapeurs caresse nos pauvres têtes ;
Des ruisseaux de misère infiltrent les bocages
Murmure au creux des vaux d'une présence discrète.

Écrasée par le ciel et sa trop lourde panse,
La terre retient son souffle dans un ultime espoir ;
Soudain il se déchire et verse une pluie dense,
Défiant les avaloirs sur un terreux crachoir.

Le monde n'est que débris emportés par les eaux
Qui gonflent d'arrogance des ruisseaux désuets ;
Un torrent sans pitié qui glace nos faibles os
Entraîne vers le lointain nos plus petits secrets.

Hydrocalamité ! Il pleut trop sur nos vies
Lavées aux eaux boueuses qui en peignent nos douleurs ;
L'eau sale fait son repas de tout ce qu'elle charrie,
Dépouillant notre monde de sa moindre candeur.

Elle est dans notre tête cette histoire en photos,
Images du temps jadis que sue seul sait notre cœur ;
Les hommes se prêtent au temps en habits de héros,
Vanité du commun saoulé de fausses grandeurs.

Les eaux n'effacent rien que des vies anonymes
Et c'est là bien assez pour que se tisse un drame :
Les eaux font de la mort leur triste synonyme,
Déchirant l'existence dans un cruel vacarme.

Où t'enfuis-tu ma sœur, emportée par les flots ?
Vers quel destin funeste te laisses-tu entraîner ?
Reviens ! Ce n'est pas l'heure de lutter contre l'eau :
La main de l'infortune en plein cœur a frappé !

Bouillon de fantaisies, la voix des infidèles
S'échoue sur le cercueil de ma triste pensée :
N'oyant que le murmure d'un pauvre ménestrel,
J'insulte les Erinyes d'un frelon d'impiété.

Dancez, vilains démons, fruits mûrs à vos gibets :
Qu'un sinistre corbeau ayant brisé vos os
Vous traîne au fond du lac, plus bas que les regrets,
Et que vos chants résonnent en d'inutiles propos.

J'écris cette prière aux divins de l'oubli :
Assez de fausses notes à cette partition !
Une sourde absolution parfumée de mépris
Arrachera de mon âme toutes ses malédictions.

Et nunc vade retro ! Commerçant de misères,
Prends congé du maudit qui rime son impatience :
Que te chaut le tourment de ses nuits incendiaires ?
Ne serais-tu point las des rivières d'insolence ?

Au loin mes souvenirs, laitière de mon errance :
Je me nourris des ombres au passé indécis.
Que me vaut d'être gras de votre impertinence ?
L'affamé est repu du festin de l'ennui !

Que fais-tu, ma prière, à l'assaut du néant ?
Ignore-tu que victoire n'est jamais orpheline ?
Tu nourris ta défaite en forgeant ton présent
Dans un fourneau sans braises au miroir synonyme.

L'eau trouble n'est du visage qu'un mensonger reflet,
Aveuglant nos regards de son miroir sans teint
Et tout ce qui nous semble en ce témoin muet
Est tissé d'apparences, d'un artiste dess(e)in...

LES SALAMANDRES

L'absence est une présence, un Ange m'a raconté,
Le vide n'existe pas : on n'y peut rien trouver ;
Il n'est temps des hier qu'il nous faut oublier,
Vouloir tout ce qu'on fut pour demain préserver.

O messager des dieux, quelle est cette Clarté
Qui de la nuit du monde transperce les nuées ?
Dans la forêt de hêtres par les arbres filtrée,
Elle procure à la terre une douce félicité.

Et la nature s'éveille avec timidité,
L'orvet quitte la lézarde où il s'était caché
Et au ru qui chantonne d'être enfin libéré
Se rend la salamandre pour sa vie lui confier.

Dans le filet d'eau claire les larves sont détachées
Qui du peu se nourrissent de la rive échoué ;
Quand survient la bourrasque qui fait l'arbre plier,
Des larmes d'un ciel d'orage la rivière est gonflée.

Les larves au lit de pierres qui voudraient s'accrocher,
Dans un brutal remous, au loin sont emportées ;
Sur la rive incertaine, une mère s'est retournée
Qui se penche sur l'abîme d'une promesse avortée.

Elle reviendra demain quand l'eau sera calmée
Ajouter quelques larmes au ru désenchanté ;
Et le ru les emporte au lieu des naufragés
Dans la fracture immonde d'un étang frelaté.

Toute vie en est absente et, aux berges rongées
Par d'humaines souillures, de la boue détrempée
Nous revient le poison qu'un jour y fut versé,
Cimetière des salamandres à ce désert livrées.

De cette mort les grenouilles ont l'aval déserté :
Il n'est plus que des pierres par ce flux dévastées ;
Quelque houx sur la rive garde espoir d'ombrager
Ce ru qui traîne encore une vague destinée.

Il s'enfuit sous la terre pour renaître à l'orée
De ce qui fut un bois avant d'être rasé ;
Mais la source au long cours à peine réinventé
Est confiée à l'égout drainant les eaux usées.

C'est ainsi que la vie finit par s'effacer,
Que meurent les salamandres et les tritons palmés ;
D'un bouillon de culture ils sont le fermenté
Qu'emporte vers le néant le flot de nos saletés.

LES CHARBONNEUSES.

Ce sont les charbonneuses qui, de sang assoiffées,
Dépouillent de leur troupeau d'aussi pauvres bergers :
C'est que piquent ces vilaines de maladies chargées
Et condamnent l'animal à de vie s'acquitter.

Le crottin de l'étable est de poison larvé :
Un charbon se répand dans les veines du fumier !
L'anthrax attend son heure pour le destin sceller
De l'innocent bétail qui en est prisonnier.

Sur la chaux du bercail la mort a déposé
Le pinceau du chagrin qui de noir l'a parée ;
Sur la paille encore chaude, un brave cheval de trait
Éteint le dernier souffle de sa fidélité.

Sur le visage de l'homme par l'ouvrage desséché,
Que recouvre de larmes une trop longue amitié,
S'avoue le désespoir d'être seul à pleurer
Un ami qui s'en va, par la mort dérobé.

Mais tragique est l'absence, absurde impardonné :
La mort est une insulte à qui veut exister !
Quand les larmes d'automne ont le chêne dépouillé,
La neige est un linceul par l'hiver déposé.

Résonne pour l'écureuil le temps de s'oublier :
Il s'endort sans regret et de l'espoir bordé
Que s'ouvrent les bourgeons au soleil retrouvé ;
Quand son astre décline, la terre est dépeuplée.

S'en vont les charbonneuses par le froid congédiées :
Dans l'âtre du bois mort s'attise la flambée.
Elles reviendront demain, par l'humus conservées,
Corrompre du printemps des promesses enjouées.

Le tragique fait retour sur l'homme désabusé :
Il s'est rêvé promis mais à peine éveillé,
N'entend que le présage d'une sombre destinée
Et, au pied de son lit, se conjugue au passé.

Le soleil qui se lève, de sa première clarté
N'éclaire pas du chemin les ornières et fossés ;
Aussi nous trébuchons, déchirons nos souliers
Et quelquefois tombons, dans l'abîme échoués.

L'enfer n'est pas ailleurs, au-delà des nuées,
Pas plus que sous la terre, comme il fut enseigné :
Il est au quotidien des âmes inconsolées
De profondes souffrances et d'invisibles plaies.

Arrive le crépuscule ! Je voudrais me coucher,
M'oublier dans le rêve pour vivre sans exister,
Déposer ma conscience au bas de l'escalier,
M'envoler jusqu'au ciel, ne plus me retourner !

Dans les yeux d'un enfant, sous les bombes égaré,
La peur qui s'y dévoile m'interdit de penser ;
Car cette peur est la mienne, mon poil s'en est dressé :
Ces yeux sont le miroir de mon propre exister.

Il faut, Amor Fati, aimer sa destinée !
Que nous vaut d'exister, quand l'Etre est morcelé,
Qu'ont péri le divin et sa postérité :
Des statues sans parole en sont les héritiers.

Je repense à Electre et son histoire volée,
La pauvre Iphigénie qu'on crut assassinée
Et à leur frère Oreste, de sa mère meurtrier :
De quelle malédiction ont-ils le prix payé ?

Combien, parmi les hommes, sont enfants de damnés :
Le noble Agamemnon n'était que fils d'Atrée,
Lui-même fils de Pélops par son père cuisiné
Et offert aux Célestes en un précieux dîner.

Il est d'autres Tantale chez les humains cachés,
Pareils aux charbonneuses qui n'ont moindre pitié ;
Dans les yeux de l'enfant qui pleure sa parenté,
Je reconnais ces larmes qu'un matin j'ai versées.

Si mourir à la vie est nous déshériter,
Il est des morts nombreuses qu'on préfère ignorer :
La mort d'un villageois qu'on a trop peu croisé
Et celle de tous ces liens par notre Histoire brisées.

Le monde est un réseau par le vivant tissé
Où naviguait l'Esprit à présent raisonné :
Emporté par ces veines, un navire hasardé
Conduisant vers toute chose les yeux de nos pensées.

Or voici que le temps a la toile déchiré :
Il n'est pas fait mémoire de ce lointain passé.
La cynique tarentule a tout l'Esprit nappé
Du voile de la Raison et de l'a-présenté.

Linceul de l'intuition d'un Même approprié
Par l'homme et la nature, qui fonde leur amitié,
La Raison, qui calcule et tout veut dominer,
A privé l'un et l'autre de leurs identités.

Quand dieu nous dit « Je suis », il n'avoue qu'exister :
En quoi cela m'importe s'il n'est de vie comblé ?
J'y préfère le dieu Pan, sa naturalité,
Divin qui du sylvestre a fait son habiter !

Un dieu sur son nuage est prié d'y rester :
Que sait-il de la terre qu'il n'a jamais foulée ?
Il est une charbonneuse qui préfère nous piquer
Et noyer de sommeil : d'un tel qui n'a rêvé ?

« Le chemin de campagne » un jour m'avait mené
Au cœur d'une forêt de mille vies enchantée :
J'y trainais mes soupirs, mon incrédulité,
Tourmenté des épines qui m'avaient écorché !

M'apparut dans un chêne, où il s'était perché,
Un étrange écureuil qui semblait m'épier ;
La rousseur de son poil et sa queue panachée
Avaient brisé mon pas et mon œil captivé.

Je n'avais de regard que pour sa majesté :
Sans doute l'a-t-il compris, venant à ma portée ;
À l'aise au pied de l'arbre, il se mit à parler
Et moi je l'écoutais son vécu partager.

L'écureuil

Tu fuis des charbonneuses la morsure infestée
Des tourments de l'Esprit qui voudraient t'égarer ;
Si tragique est l'absence, l'est aussi perdre pied
Et sombrer dans l'abîme par nul être sondé.

C'est un chemin d'épines qui conduit à l'orée :
Tu en sais la douleur puisque tu l'as marché ;
L'écureuil bondissant parvient à éviter
Ces écueils de la vie par un démon semés.

Une existence tragique t'a jusqu'ici guidé :
Or si ce n'est la vie, que peut-on y trouver ?
Pour qui séjourne ici, il est vain d'espérer
Sonder le fond des choses, saisir leur vérité.

Le vrai est un concept par les hommes inventé
Pour écraser le monde du poids de la pensée ;
Or ce que l'on dit vrai n'est qu'un représenté,
Construction de l'esprit aux choses mal accordée.

Et cependant l'Esprit ne peut rien figurer
Car la vie est mouvance que l'art ne peut figer ;
« Mais parle ! » dit à Moïse celui qui l'a sculpté :
Par le voile d'Aphrodite son corps est-il caché ?

L'homme tragique

Son corps est par le voile à nos regards livré :
On n'embrasse des statues qu'un caillou travaillé !
Ce que nous dit l'artiste n'est pas le rapporter
D'un simple paysage et de sa nudité.

Souviens-toi de Baubô quand elle s'est retroussée,
Qua souri Déméter de souffrance affligée :
Il n'était dans le geste moindre vulgarité
Que pourtant la morale s'efforça d'y trouver.

Cependant rien à voir, pas plus à caresser :
Son ventre est le symbole de la fécondité,
Un indice de la terre, Perséphone capturée,
Pleurant parmi les morts que rien n'y peut germer.

Tragique est la dispense de notre humanité,
Le temps qui nous égare quand il est affairé :
Il n'est de Rédemption qu'aux sujets fragmentés,
Bannis de l'espérance d'un jour se rassembler.
Car l'homme est un multiple, par le temps dispersé,
Dépourvu d'une image qui viendrait l'inspirer ;
En délaissant les dieux, l'humain s'est renié,
Condamné à l'errance dans un vivre manqué.

L'écureuil

La Science a fait de l'homme jeu qu'il ne peut gagner :
La mort n'en est pas une quand les dés sont pipés ;
Or elle est permanente, en chaque instant gravée :
Tu as si peu vécu d'avoir trop existé !

La mort n'est qu'un détail, à la vie mesurée :
Regarde aux alentours si tombes y sont creusées !
La forêt n'est que vie, pas un jour endeuillée :
C'est quand l'homme y demeure que la mort vient frapper.

L'homme est une charbonneuse qui tout veut décimer :
C'est pourquoi des épines le chemin fut pavé.
La vie est un Phénix qu'on ne peut consumer :
Si l'homme enterre ses morts, c'est pour les conserver !

Les caveaux ne sont pas demeures des oubliés :
Pourquoi les fleurit-on quand on y va prier ?
Est-il offrande aux dieux pour qu'ils soient pardonnés,
Le prix du souvenir d'un ami regretté ?
On raconte des absents qu'ils habitent vos pensées :
Il serait sacrilège de vouloir en douter !
Et cependant leurs tombes l'humain semblent attirer :
Qu'est caché sous la pierre qu'il ne peut oublier ?

L'homme tragique

Le tragique est mourir tandis qu'on veut rester
Et souffrir tous les maux quand on veut la santé :
Il faut aimer de vivre ce qu'il nous peut donner,
Le bonheur et la peine, l'hiver autant qu'été.

Elle maudit tous les hommes, cette rationalité,
Tarentule en nos crânes qui tout veut ordonner
Et figer dans sa toile un monde a-présenté :
Dans le ciel de Platon ne vivent que des idées.

Il y a tant de choses qu'on ne saurait penser,
Fixer par un concept qui en dirait le vrai ;
Rebelles sont les non-dits par le verbe occultés :
Ces mots, que l'on nous sert, souvent sont cachotiers.

Ils sont des métaphores de la réalité,
S'enchainent en paradigmes, d'une époque la pensée
Que digère notre Histoire dès qu'elle paraît usée :
De tout ce que l'on croit, rien n'a d'éternité.

Et surtout pas les dieux qu'on se doit remplacer
Quand à notre existence ils deviennent étrangers :
Les dieux sont infidèles à leurs chemins tracés
Et souvent contreviennent à notre volonté.

L'écureuil

De nous mangeurs de glands le chêne peut se passer,
D'autant qu'on se nourrit de sa fécondité ;
Crois-tu que dans ma loge se trouve un garde-manger :
De ces glands que j'enterre, beaucoup sont oubliés.

C'est ainsi que le chêne peut se multiplier :
Il compte sur mon oubli des glands que j'ai semés ;
Une subtile harmonie peut alors se tisser
Des fils dont le hasard prétendait nous piéger.

Tragique est l'existence de votre humanité
Car il n'est rien qui semble pouvoir vous accorder,
Accorder à vous-mêmes et à votre assemblée,
Autant qu'à la nature dont vous êtes l'obligé.

Qu'en sera-t-il de l'homme s'il lui faut l'effacer
Et confier son destin à la technicité ?
Est-il un instrument au pouvoir d'imiter
Le chant d'une alouette d'infinis composé ?
Peut-il y parvenir qui n'est de vie gorgé ?
Vos dieux sont des images cousues de mots sacrés
Car sacrés sont les textes où dieu vous est conté :
L'homme se nourrit du livre des os de la piété.

L'homme tragique

C'est aux dieux que s'adressent tous nos soins de prier
Car on est misérable à défaut de pitié ;
On s'invente un pardon pour ce qu'est dit péché :
Les dieux sont une excuse de nos fragilités.

Or c'est une charbonneuse qui nous a falsifiés
Du remord de ces fautes que l'on s'est imposées :
Il n'est que moindre mal d'un autre bien gommé
Quand on a contrition de nos fautes avouées.

Les hommes sont des pécheurs, divine nécessité :
Aussi faut-il qu'un dieu veuille bien leur pardonner !
Les hommes sont des mortels, à l'oubli condamnés :
Aussi faut-il qu'un dieu puisse les ressusciter.

Les dieux sont contrepoids de la facticité,
Offrant du relatif une mesure inversée :
Si dans la contingence l'Etre nous a versés,
Est une Libre Etendue la promesse d'habiter.

Nous sommes de la nature les derniers invités
Et l'orée de ce bois sur l'homme s'est refermée ;
Mais c'est un saccageur, habile à renverser
Le fonds d'une harmonie qu'il ne peut apprécier.

L'écureuil

Au dehors des usines crachent une épaisse fumée
Qui plane sur la forêt avant d'y retomber,
Avalée dans les eaux par le ciel déversées :
La nature est l'épave de ce torrent pressé.

Au mépris des horloges, le temps s'est emballé :
Maudits soient les Célestes des saisons conserver !
Des feuillus que l'on tranche, l'oiseau s'est retiré :
Il s'accroche aux poubelles d'une humaine satiété.

Et quand lui vient le temps de chez soi retourner,
De poser sur un arbre le nid de sa couvée,
L'oiseau se désespère de n'y plus rien trouver
Que ruines de sa demeure sur le sol dispersées.

C'est pourquoi l'écureuil a tant de glands semé :
La nature est patiente de sa félicité ;
De l'oiseau qui revient une loge fut oubliée
Dans le vacarme des scies et des arbres tombés.

C'est de la cécité que vient leur cruauté :
Les hommes ne voient des choses qu'un usage détourné !
Il n'est d'autre Raison que celle de le priver
De sa propre nature et d'au monde s'accorder.

LARMES D'AUTOMNE



Caspar David FRIEDRICH, «Première neige », 1827

LARMES D'AUTOMNE

Ce sont les vents d'automne qui font pleurer les chênes
Quand l'été prend la fuite pour cacher la lumière ;
C'est le temps des corbeaux qui de froid nous enchaîne,
Un parfum de lenteur qui s'entraîne à l'hiver.

Les oiseaux se rassemblent, murmurent un au revoir ;
Les fleurs s'habillent de deuil, ultime composition ;
Déjà les gens se pressent sans plus s'apercevoir
Et les morts nous reviennent en sinistres oraisons.

La nature est en larmes, rosée de sa partance,
Et traverse le temps qui conduit au sommeil ;
Linceul couvrant la terre d'une possible espérance,
Printemps inattendu aux multiples merveilles.

Mais le merle est blessé de ravalier son chant ;
Ne gronde que l'orage quand le ciel est de feu !
Il tremble sur sa branche en insultant le temps,
Une saison de silence aux atours capricieux.

Je ne suis pas d'automne, cet instant de soupirs :
Le diable est aux aguets de sa maigre pitance
Et le mal se confond en aimables sourires ;
Le temps se fait écho d'indicibles vengeances.

Quel est ce contretemps qui du merle fait silence ?
Je ne perçois d'humeur contrainte à cet oubli !
L'automne serait propice à pareille indécence :
Je n'en sais que les pleurs et le mortel ennui.

Le diable est-il sournois qui s'habille de promesses
Et dénigre sa proie de perfides allusions ?
Un chancre écervelé dépouillé de finesse
Epanche l'amertume d'un horrible poison.

Assiégé de fêrue, mon merle est en sursis :
Il s'enfuit de sa branche et de ses illusions ;
Dans un buisson d'épines, cachant son agonie,
Il se rend à la terre, vaincu et moribond.

Automne ! S'en vont les merles et se taisent leurs chants :
Un arbre solitaire se meurt dans le silence,
Déshabillant le nid de notre merle absent :
Il s'échouera demain au vent de l'insolence.

Les larmes de l'automne sont celles de mon chagrin,
Rosée du désespoir qu'étire mon linceul ;
Oraisons impudiques des colères de Toussaint,
Oracles de Sybille foudroyant les aïeuls.

Vanité des corbeaux écorchant quelque vie :
Les propos sont de fiel et font saigner les âmes ;
C'est un brouillard épais abreuvant d'insomnies
D'impossibles repos brisés de rêves infâmes.

Il pleut dans ma raison des plaies de souvenirs,
Blessures inachevées d'un infini tourment ;
Les ténèbres me noient dans les flots du délire,
Aimable obscurité vêtue de faux-semblants.

Igitur veut renaitre à la face du temps,
Emporté par ses rêves tissés d'autre destin ;
En vain né de l'absurde d'un éternel présent,
Effaçant tout espoir d'un possible chemin.

Il n'est que les entraves qui s'accordent à tes pas ;
Un être de poussière inventé par des mots
Emporte ses semelles au devant du trépas,
Sépulture indécente de ces vilains propos.

Rédemption du tragique d'un creux inhabité,
Epave d'une existence quel nul être a vécue :
L'écorce de son bois fut d'un mot déchirée,
Innocence éplorée par sa nature perdue.

La saison qui s'effeuille égare mon esprit ;
Un arbre se dépouille pour s'offrir à la terre,
Abusant la pitié de mon regard meurtri :
Nos chagrins se confondent au pied de nos misères.

Verlaine ! Les sanglots longs de l'automne qui s'étire
Ne bercent pas mon cœur qui pourtant se languit ;
Murmures d'une indigence qui se dit en soupirs,
Appuyés d'un regard qui du ciel est banni.

Où vont les rimes d'automne qui sont de noir vêtues ?
Les sanglots du poète font danser les rivières,
Ivresse de torrents aux berges disparues :
La plaine abreuvée d'eau referme ses paupières.

C'est le temps des bruyères dont on couvre les morts,
D'un ciel tombé si bas qu'on pourrait le toucher ;
On n'entend plus les mouches de nos derniers remords,
Contrition indécente de nos consciences lavées.

Les rats sont de retour, avides d'obscurité,
Nocturnes fossoyeurs des restes de lumière ;
Et ces derniers passants des jardins désœuvrés
Enfuissent leur avenir sous des monceaux de terre.

On les nourrit des miettes de nos festins passés,
Ecologie muette de nos débordements ;
Les rats font la mesure de notre satiété,
Evidant nos consciences de leurs maigres tourments.

L'araignée peint ses toiles dans l'ombre d'un grenier,
Oubli de notre histoire abritée de cartons,
Tableaux de nos hiers au parfum de passé :
Les désaccords du temps en forgent la raison.

La nature fait d'un cercle le trait de son parcours,
Dépourvu d'angles morts où fleurirait sa honte,
Espaces de l'invisible aux sinistres détours,
Le caveau des murmures où l'indiscret se conte.

Les mots sont assassins, d'autant par ce qu'ils taisent,
Occultés de faconde aux vertus d'insolence,
Verbalité factice d'impossible synthèse,
Alchimie de propos qui en dissout le sens.

Le bois sec est tranché aux portes de l'hiver :
Déjà les cheminées s'élancent vers les cieux ;
Le vent est indécis et cherche son repère,
Balayant la vallée de son éther frileux.

Les larmes de l'automne ont cessé de couler
Sur le brasier du monde dont le feu s'est éteint ;
Les passants de la brume, errants d'un pas brisé,
S'effacent dans le brouillard d'un parcours incertain.

L'automne est criminel de briser le destin
Dont l'ombre se souvient qu'il n'était que chimère,
Une esquisse de ciel bleu que l'automne a déteint,
Le tableau délavé d'un chemin de misère.

Les parfums de l'automne sont de crottin mêlés,
Alchimie des étables et d'illustres bovins,
Athanor des litières et boyaux évidés,
Le fumier du présent fait l'orgueil de demain.

La culture se réjouit de ce précieux festin,
Littérature féconde des cerveaux endormis,
Terreau d'une sagesse cupide du destin
Dont elle fera son nom et l'ombre d'un esprit.

Les larmes de l'automne se tarissent d'un oubli,
L'oubli d'un être ailleurs, un au-delà du temps ;
Qu'importe la saison qui de Soi nous ravit
Et de ses lourdes chaînes nous conjugue au présent.

IL PLEUT

I

Quand timide le soleil rechigne à se montrer,
Que les sommets s'enfuient, mangés par les nuées,
Quand sous un ciel si bas nous devons nous courber,
La pluie, cette impudique, annonce qu'elle va tomber.

Et tombent les premières gouttes sur le sol écrasées :
La pluie qui prend son temps parait son flot compter ;
Ensuite viennent l'assurance et la chute plus serrée,
Plus pesante et plus froide, qui tout fait se plier.

Et quand la pluie enfin de nous battre a cessé,
Qu'on entrouvre sa porte pour boire de la clarté,
De la boue par les flots aux sommets arrachée,
Au fil de nos demeures, les rues se sont cachées.

Dans un étang de terre le village s'est noyé :
Infiltrée dans les caves de nos secrets gardés,
Ce qu'on croyait précieux par l'eau est emporté
Et n'est plus qu'une épave flottant sur la marée.

Quand tout de sa poussière par les eaux est lavé,
Que de la peau du monde s'efface toute vérité,
C'est dans une fosse commune de nos moindres saletés
Que se dénoue la vie par la pluie dévastée.

Nos secrets se confondent au banc des eaux usées,
On n'y sert que le fruit de destins panachés
Car rien n'est à personne quand tous sont dépouillés :
Par la pluie torrentielle on se voit de soi privé.

On ne voit que des ombres sur cet égout penchées :
Les hommes sont-ils des rats de leur histoire chassés ?
Car c'est de nos mémoires que nous sommes délavés :
La pluie nos souvenirs de boue a mélangés.

Et la pluie qui s'écoule emporte le passé
Au gouffre de l'oubli de ce qu'on a été ;
Ils sont morts les vivants par le ciel écrasés :
Déjà pour eux la tombe par ces eaux fut creusée.

Je repense aux hier dont tout s'est déchiré,
Un visage de papier par la pluie effacé,
Des souvenirs d'enfance dans un abîme jetés
Et un buffet de hêtre dans la rue démembré.

Me revient ce banal dont j'étais entouré :
Les petits bouts de rien aux vacances dérobés,
Un morceau de tissu de sa robe déchirée,
Un vase où trop de fleurs de soif se sont fanées.

Nos vies sont le musée de ce qu'on a aimé
Mais les larmes du ciel en ont tout emporté :
Sur les photos jaunies de ce qu'y fut gravé
Ne demeure que le lieu du papier délavé.

Quand plus rien n'est pareil, que nos fronts sont penchés
Et le chagrin du ciel sur nos joues écoulé,
Alors on se retire, implorant du passé
Que le peu qui en reste nous demeure accroché.

C'est en vain que l'on cherche en ce monde dévasté
Les parfums de jadis par le flot déportés
Vers de lointaines prisons dont rien peut s'échapper
Car l'eau dans sa fureur en a perdu la clé.

Ne résonnent que les pleurs de nos âmes déchirées :
La pluie a fait du monde une mer ensanglantée ;
On voudrait que cette page ne fût jamais tournée,
Que ne ruisselle un jour ce dont on s'est armé.

Et pourtant ce fléau dans nos rues vient semer
Un âcre désespoir, d'un en vain la dictée :
Les hommes sont à genoux mais pour quel dieu prier ?
De quel salut peuvent-ils encore nous consoler ?

II

En ce dimanche de juin, quand noire est la marée,
S'envolent nos illusions de voir le grain germer :
Dans le secret des urnes, la nuit vient de tomber
Qui promet d'être sombre et de triste habillée.

C'est la désinvolture d'un destin fatigué
D'attendre à la fontaine l'eau qu'on n'y peut puiser ;
On ne connaît des sources aux puissants réservées
Que l'eau qui s'en échappe sans pouvoir y goûter.

De naviguer si haut sur nos vies méprisées
Ont-ils d'en bas les larmes entendu murmurer
Que drame est l'existence d'un avenir privée :
Dans les pleurs de sa mère l'enfant s'est réfugié !

Entendez-vous, recteurs, ces misères supplier
En vos promesses avides d'avoir quelque pitié ?
Vous en savez le nombre dont on a tant parlé
Mais de tous leurs visages qui vous est familier ?

Aucun, je vous l'assure : ils sont trop bas tombés !
Qui au fond de l'abîme de vous a mis les pieds ?
Qui au-devant des morts s'est-il précipité ?
Aucun, je vous l'assure : ils vous sont étrangers !

Lequel a, d'entre vous, ces enfants regardé
Qu'on nourrit de pain dur et d'une eau vinaigrée
Et ces parents de larmes leurs petits caresser ?
Aucun, je vous l'assure : ils sont vos oubliés !

Qui a de l'étranger son parcours prouvé,
Dans ces camps de fortune offert son amitié,
Aux mendiants de nos gares une minute accordé ?
Aucun, je vous l'assure : vous êtes bien trop pressés !

Et qui, de votre engeance, a la nuit cheminé,
Penché sur le trottoir, au clochard adressé
Un rien de compassion, une tranche de pain beurrée ?
Aucun, je vous l'assure : ils sentent bien trop mauvais !

On nous dit qu'au travail chacun est condamné :
Qui a du sans-emploi osé la main serrer,
D'un sourire familier sa peine encouragé ?
Aucun, je vous l'assure : ils n'ont rien à donner !

Voilà ce que, Messieurs, je ne peux pardonner !
De vos bureaux la vitre ce monde a effacé ;
D'être aussi haut montés, la plaine vous est cachée :
De tous ceux qui demeurent seules les voix sont comptées.

Qu'importent tous ces accords qu'il vous faudra passer :
Du marais les élus ont leurs yeux détournés !
Quel peu sera tenu des promesses annoncées
Si déjà de nos peines autant sont réfutées ?

Vous aimez le pouvoir et des gens vous moquer :
Qu'apporte à votre honneur des autres avoir pitié ?
Les hommes ont de leurs dieux ce valoir oublié :
À n'aimer que soi-même, que sert la société ?

Vous êtes les pourfendeurs d'une moindre humanité :
N'est humain que vous sert vos pouvoirs d'augmenter ;
Quand des urnes le décompte a l'ego renforcé,
Vous oubliez du vote que des mains l'ont signé.

Tous vos effets d'annonce, vous les savez pipés,
Réduits à ne plus être que des mots galvaudés,
Mensonge de circonstance, un prêche pour les damnés,
D'un réel à venir le promis avorté.

L'enfant est dans vos textes qui ne viendra jamais,
Une illusion encore ses souffrances d'oublier ;
Dans les bras de sa mère un môme est renvoyé :
Au seuil de l'hôpital la porte était fermée.

Sur les hommes ce dimanche une nuit vient de tomber :
Reviendra dans mille ans du soleil sa clarté ?
Déjà un âge obscur ce temps avait duré :
Nous faut-il ces ténèbres à nouveau supporter ?

La vie reprend son cours, dimanche est oublié,
Les boniments défilent devant sa Majesté :
Du sort les funérailles ont été planifiées :
Au boucher le prévôt s'est déjà fiancé.

Si la marée flamande de noir s'est coloriée
Et d'un fou dans sa tombe la langue s'est déliée,
C'est que d'un âge ingrat toutes les complicités
Ont été par l'histoire trop simplement jugées.

Reviendront ces terreurs qu'on pensait oubliées
Et toutes les infamies qu'on a trop négligées ;
De toutes ces idées noires qui sont les suppliciés,
Qui est assez un autre pour en être accablé ?

Par des chemins couverts s'enfuit l'impardonné,
Portant sur ses épaules le poids de son péché ;
D'un voile sur sa figure il a sa peau cachée :
Il n'a pas cette couleur qu'un vote a consacrée.

Déjà le bruit des bottes résonne sur le pavé :
Les troupes de noir vêtues défilent en rangs serrés.
Des anciens de quarante la mort est écrasée :
Jamais d'humains la guerre a eu moindre pitié.

Quand au sommet de l'arbre les corbeaux sont nichés,
Les mésanges et les merles, qui sont de mets privés,
N'attendent pas que leurs ailes ne puissent plus les porter :
Ils s'envolent de bonne heure, en quête de liberté.

Il n'est pas de frontière qu'un humain peut tracer !
Chacun fait son chez-soi d'être enfin libéré
Du poids de sa conscience aux tyrans dévouée :
Il lui suffit un nom pour alors s'affirmer.

On soutient que de formes un monde se parfait,
Qu'il suffit d'une écorce pour un arbre habiller ;
C'est oublier de l'âme que son souffle épanché
Est vent d'un existence qui doit se dépasser.

Ce qui jamais ne fut un jour peut arriver :
Il nous suffit qu'ensemble in veuille y travailler ;
Son prix est une ferveur dans la complicité
Pour que chacun chez soi parvienne à se trouver.

III

Il est parfois des pluies qu'on ne peut arrêter :
Elles coulent de l'intérieur comme des larmes avalées,
S'échouent au bord du cœur qui en est imprégné
Et donnent à nos humeurs un air désenchanté.

On ignore quelques fois ce dont on est peiné,
Une tristesse inconnue de nous vient s'emparer ;
Et l'on devient taiseux, nos mots sont prisonniers
De ce qui nous oppresse et qu'on ne sait nommer.

Au visage un sourire refuse de s'accrocher,
Nos regards sont fuyants, impossibles à fixer ;
D'une étrange lassitude le corps est assommé
Et pas nos bras ballants tout acte est répugné.

On marche avec lenteur pour ce chagrin porter
Et du temps qui s'enfuit au pas du balancier
On n'a plus le souci de son cours adopté :
La vie ne sait des heures que l'acerbe durée.

« Tu as du vague à l'âme » me dit un marinier
Et pourtant cette langueur échappe à la marée ;
Mon âme est aussi plate qu'un morceau de papier
Qui attend qu'une plume y verse un encrier.

Ce de n'y rien écrire que la feuille est troublée :
Sa blancheur est muette de ce qu'on peut noter ;
Aucun mot s'y distingue de celui d'à côté :
Ce que nous ignorons l'est aussi du papier.

De cette mélancolie dont l'âme est caressée
On ne sait que le nom, tout le reste est manqué
Et c'est de ne savoir que vague est la pensée :
On sait si peu de l'âme ce qui vient la blesser.

Qui sait de quel chagrin nos regards sont marqués :
C'est d'un néant tranquille que l'on est traversé,
Une brise mélancolique dont l'âme s'est enrhumée,
Un murmure intérieur de la morosité.

Il traîne un vague ennui, s'oblige à musarder,
Effeuille les nostalgies en broyant son passé :
C'est un démon du cœur, une horloge arrêtée,
Une fissure dans le temps, devenir lézardé.

Ainsi va le cafard qui marche à cloche-pied,
Peu sûr de son chemin et de sa destinée ;
On le verra souvent en cet âge dérouté
Marquer de son empreinte des visages dépouillés.

IV

Il n'est pas qu'un nuage qui sur nous peut tomber ;
Ce qui souvent s'abat et aime se répéter
N'est pas fait que d'eau claire ou de flocons gelés :
Il pleut d'autres soucis que l'eau plus meurtriers.

Il pleut aussi des coups qu'on appelle des fessées
Et de plus violent dont on peine à parler ;
Si celui qui les donne est souvent pardonné,
Celui qui les reçoit pense l'avoir mérité.

« Tu fais bien de me battre, je ne suis qu'une ratée,
Aussi je te pardonne d'avoir la main levé.
Je suis ta prisonnière, fais-en ce qu'il te plaît :
Comment ne pas subir le dû de cette raclée ? »

S'il pleut souvent des coups, blesse autant le phrasé !

« Je suis une bonne à rien, indigne de ta pitié,

Et sans doute je vaudrais moins que ces mots répétés :

Je ne suis pas à plaindre que tu veuilles m'insulter ! »

Sur le cercueil de chêne quelques fleurs déposées ;

Il a suffi d'un coup pour la taire à jamais ;

Voyant partir sa mère l'enfant n'a pas pleuré :

De sa prison le père ne peut plus les frapper.

De toutes celles qu'on détruit, si peu osent en parler :

Que c'est chose inutile trop longtemps fut pensé !

L'amour est aveuglant quand il est maltraité :

On feint d'être meilleur pour la frappe éviter.

D'autres se font petits, moins de place à frapper :

On devient transparent, une miette sur le plancher !

Et l'autre nous écrase du poids de ses souliers :

On n'est plus que poussière à ses deux pieds collée.

De son bourreau la femme n'est plus qu'ombre jetée,

Trainant sur le parquet l'image d'un meurtrier ;

Quand sa bouteille est vide et qu'il lui faut cuver,

Sur sa couche il étend son infâme cruauté.

Pour ce peu de répit l'ombre s'est rhabillée,
Elle embrasse son enfant, voudrait se reposer
Mais du sommeil la soif a son amant tiré :
Pour éviter les coups elle retourne au plancher.

Le bourreau ne peut rien d'une épouse absente :
Le gosse fera l'affaire quand il devra cogner.
Aussi l'ombre se lève et veut s'interposer,
Des coups le dernier pleut : elle meurt sur le plancher...

JOUR DES MORTS

I

Ils dorment tous en rangs, tels qu'on les a placés :
Un mort est-il à Soi, de ces lieux prisonnier ?
Quand revient la visite, les pierres sont récurées
Et un festin de fleurs sur leur ventre est posé.

Alourdis de grisaille les vivants sont penchés
Et murmurent aux oreilles de qui les a quittés :
L'instant du souvenir qu'on habille de piété
Et que, dessous le marbre, on offre à l'absenté.

Par une pluie d'eau bénite les regrets sont lavés,
On se parle en silence pour ne pas éveiller
De l'éternel repos ces restes du passé
Et les regards se perdent dans ce brouillard glacé.

Quand leurs ventres geignant les rappellent au dîner,
Le troupeau des vivants se dilue vers l'entrée,
Sur ce morceau d'histoire la porte s'est refermée :
De retour au présent l'homme se met à parler.

La vie reprend ses droits des nouvelles échangées
À l'envers des muets dont la mort est gardée ;
On évoque ceux qui viennent dans l'oubli du passé
Et ceux qui sont encore du cimetière épargnés.

Soudain la foule s'étire d'au village retourner :
Aux cheminées s'annonce le repas cuisiné ;
Les paroles aux narines déjà ont succombé,
Le devoir accompli d'un an est reporté.

Au rythme des anciens la table est apprêtée
Et c'est de mains tremblantes que la soupe est versée ;
S'ils ont de rendre aux morts la visité décliné
C'est que leurs maigres jambes ne peuvent les y mener.

Ils y viendront demain, par d'autres emportés,
Sans espoir de retour de ce qui est passé ;
Déjà parmi les morts leur place est réservée :
Qui les y a conduits reviendra chaque année.

Sous un morceau de marbre ils pourront sommeiller,
Protégés de la vie par une porte refermée
Et des murets de pierre qu'on a si haut dressés
Que nulle chose du présent ne peut les enjamber.

La mort est vertueuse de tout l'an patienter
Qu'au jour fêtant les saints son heure vienne succéder ;
Reviendra la famille, de fleurs les mains chargées,
Du souvenir emplie de ceux qu'elle a aimés.

Ensuite elle s'en ira, de sa peine soulagée,
Affronter du présent ce qui sera passé
Quand, revenant ici pour ne plus s'en aller,
Ils verront ceux qui partent la porte refermer.

La vie est un Anneau qui ne peut s'enrayer
Et ramène à la terre ce qui en a germé :
Les tombes sont les sillons du grain qu'il faut semer
Pour que demain sans faute un épi soit formé.

II

« Que cherchez-vous ici qu'on n'y peut pas trouver ? » :

Ainsi nous dit la mort dont le lieu semble hanté.

'Il ne git sous la pierre que des corps décharnés

Et des plus vieux les os par le temps récurés. »

Jadis les villageois savaient leurs morts garder :

Ils bordaient les églises, à chaque messe visités !

Aussi pourquoi les hommes les ont-ils éloignés ?

Se peut-il qu'ils ont peur d'un jour leur ressembler ?

Ne cherchons pas ailleurs ce qu'au proche est donné !

Si l'Esprit fut au corps un jour apparenté,

Il n'est de nos carcasses que fruit à détacher :

Les arbres n'ont de saveurs que ce qu'ils peuvent donner.

Le corps est cet humus qu'il nous faut épuiser

Pour que l'Esprit toujours parvienne à s'élever ;

Et quand du corps un jour toute force est consommée

L'Esprit, tel un oiseau, a soif de s'envoler.

Le corps n'est pas cette geôle dont Platon a rêvé

Mais la glaise nourricière de ce qu'y peut germer :

Hors l'œuf un oisillon réclame de s'affirmer

Pour qu'un jour de son nid il puisse se détacher.

Le corps donne à l'Esprit de quoi se sustenter
Et encore s'épanouir par les sens aiguisé ;
Rien ne sied à l'Esprit qu'il ne peut regarder ;
Son oreille aviser, de sa main caresser.

Les sens, disait Descartes, ont faim de nous tromper
Comme s'il fallait mentir de ne pas tout montrer ;
C'est mérite de l'Esprit de ces choses dévoiler
Qui échappent à nos sens autant qu'à nos pensées.

Il faut donc que l'Esprit son chemin puisse trouver
En surmontant du corps ce qui veut l'entraver ;
C'est alors que l'Esprit sur l'échelle peut grimper
Qui lui offre du monde un visage impensé.

« Il faut mourir à temps », le prophète a parlé,
Mourir au dernier coup d'une œuvre inachevée ;
Quand lourd est le marteau qu'un corps ne peut porter
L'Esprit devient promesse de nos chairs épuisées.

LA RONDE DES PRISONNIERS

Il n'a pas d'horizon qui tourne en prisonnier :
Seulement les pas d'un autre qui l'aura devancé ;
Il tourne sur lui-même sans rien à espérer
Que d'aligner sur l'autre le mouvoir de ses pieds.

Elle tourne comme une horloge, la ronde des prisonniers,
Tel un cycle des ombres, la toupie des damnés.
Ils ne sont plus qu'un seul, la marche les a soudés
À distance d'un néant qui est leur exister.

Ils vont autour de rien, le vide de leurs pensées :
Ils ne sont qu'au présent, le temps les a figés,
Sans hier ni demain, mais une éternité,
L'unité permanente dont s'habille la durée.

En voici un qui tombe, le flux s'est arrêté :
Se peut-il qu'il soit mort de n'avoir pas été ?
Et pourtant celui-là déjà s'était couché
Sous le poids de la faux qu'ici le fit entrer.

Il fut un criminel au sort bien mérité :
Les mots sont péremptoires comme la moralité !
Dans la cour des prisons on les verra tourner,
Ruminant quelque crime ou incivilité.

Au préau des écoles tournent les écoliers,
Sous le poids du labeur aussi les ouvriers :
Le monde est un manège qu'empruntent les désœuvrés,
Le tonneau d'une pensée à son ombre enchaîné.

Et nous sommes prisonniers des machines à laver
Qui blanchissent nos consciences de leur moindre saleté :
On en devient personne d'être ainsi lessivé,
Les demains font leurs nids des hiers pardonnés.

Et tournent les prisonniers, toutes ces têtes effacées
Dans les cols des chemises, tous ces décapités ;
Et tournent sur eux-mêmes les cerveaux arrachés :
Il n'est pas guillotine qui préserve la pensée.

Il n'est plus d'intérieur par ce dehors fauché,
Rien que des apprenants de ce qu'il faut mimer :
L'homme est une boursoufflure d'un falloir injecté,
Le jouet d'un savoir qui lui est ignoré.

Et tournent les prisonniers qui n'ont rien à penser
Que savourer l'instant d'un peu d'air accordé :
C'est la ronde des caddies, la semaine achevée,
Remplir son estomac du peu qu'on a gagné !

Repos dominical de la messe achevée
Qui au pied de l'autel a nos rêves déposés :
L'homme n'est qu'un survivant de la maigre pensée
Consommée à la source de son être volé.

Or nue devient la pierre où fut sa bien-aimée
Et, maudissant le temps, son jadis effacé,
Un homme, en ses deux mains, enfouit sa pauvreté :
Il pleure sur cette histoire qu'on lui a dérobée.

Mais revient la semaine, le dimanche oublié,
Et l'homme reprend sa ronde où il l'avait laissée ;
Quand tournent les machines, l'esprit s'est absenté
De la conscience trop faible pour qu'il puisse l'habiter.

A quoi bon faire des cercles au centre déserté
Et en file cheminer autour de ce pavé ?
Il est pareil aux autres qui gisent à ses côtés :
Un mur n'est pas de briques qui soient au singulier !

Et tournent les prisonniers dont les mains sont cachées
Sous le rebord des manches par le gel étirées ;
Quand les mains n'ont de doigts, que la tête est coupée,
Qui se réjouit encore de n'avoir que deux pieds ?

Nous sommes tous en prison, la geôle du non-penser
Où vivent les habitudes, l'identique répété
De jours qui se ressemblent, une pareille vacuité
Que rien ne peut emplir, un défaut d'exister.

Jamais le temps s'écoule, prison est la durée ;
Au retour des aiguilles le temps semble passer
Mais ce n'est qu'illusion : en chaque instant renaît
Celui qui le précède et le fait oublier.

Echoué dans un œuf quand le temps s'est brisé,
Espérant de sa chute que revienne l'unité,
L'homme en vain se rassemble car il feint d'ignorer
Le vide qui le dévore d'avoir tout oublier.

Oublier de son monde que, s'y étant penché,
Il en devient la proie, une écorce emportée
Sur les flots d'un mensonge vers son être manqué :
Aux abysses d'un néant son destin s'est livré.

Et tournent les prisonniers qui font la vie grincer :
« Il y faudrait de l'huile » hasarde un insensé !
« Et pourquoi pas de l'air ? » ai-je envie de crier :
Et même un peu de joie qui tout puisse dé-tourner !

UNE MAIN SUR L'ÉPAULE

À ce grand jour de fête beaucoup tu as manqué

Mais Sagesse est Malice : du chapeau déposé

Tu n'es jamais très loin, au cœur et la pensée.

C'était un jour en mai de soleil caressé :

T'en souviens-tu, l'ami, aux images préposé

Qui d'heureux souvenirs ont les tables habillées.

Est présent dans l'absence, ainsi doit-on penser,

Celui qu'hier encore, dans une tendre amitié,

Ajustait d'un bon mot les paroles égarées

Au fond de la bouteille de son vin délestée.

Si du monde à refaire nous avons tant parlé,

Il n'est qu'à ses débuts et peine à s'achever.

On te voudrait là-haut, ragots de vieux curés,

Perché sur un nuage pour les dieux contempler ;

Crois-tu qu'ils ont besoin d'être autant regardés

À l'heure où par le monde trop de larmes sont versées.

Ici-bas demeurant, dieu peut s'en offenser,

Souvent sur mon épaule tu viens ta main poser.

Si de souffle Athéna nous a la vie donné,

C'est souvent le courage qui vient à nous manquer !

Qu'as-tu gardé, l'ami, par tes mains délaissé,

Qui n'est pas cette bravoure à toute heure affichée

Tandis que tu marchais, encore à nos côtés.

Je doute que pareille force a ton âme déserté.

Quand se plient mes genoux, par les peines écrasés,

Ma nuque est de fraîcheur par une brise effleurée :

J'y reconnais ton souffle, cet Esprit d'amitié

Que par aucune absence on pourrait effacer.

Par quoi viendrait mourir ce qu'est l'éternité ?

Quel dieu aurait l'audace de la vie nous priver ?

Si nos cendres à la terre un jour doivent retourner,

De ce que fut le corps l'Esprit se détourner,

Le temps, mon vieil ami, ne devrait pas passer

Ou bien d'un pas si lent qu'on pourrait l'oublier ;

Mais peu importe, André, c'est une éternité

Que chaque instant qui naît dans l'histoire vient graver.

Que je suis fou, c'est sûr, certains l'auront pensé :

Que m'importe par ces gens d'être un dément jugé ?

Je ne suis pas des leurs et dis ce que je sais :

Jamais une vie la mort ne pourra effacer !

Ce n'est pas souvenir que je veux évoquer

Mais une présence cachée sous un être absenté.

Folie, diront les uns, cet homme est tourmenté ;

Délire, diront les autres, c'est un halluciné ;

Rien de tout ça, humains, mais juste une vérité :

L'amour est bien plus fort que toutes les vacuités,

Désarmant l'impossible, il permet d'avancer

Que de ce qui s'efface la vie doit demeurer !

Ceux qui me font défaut, dois-tu les saluer ?

Ami, c'est inutile ! Ils me sont familiers :

À la « porte » bien souvent nous avons conversé.

Et toi tu t'en souviens de l'avoir empruntée :

Au bois de ton cercueil j'avais son nom gravé,
À d'autres il suffisait de l'endroit t'initier.

Ce n'est pas un mystère ou une crédulité !
On voudrait sur la chose que je me sois trompé :
C'est sans doute plus commode de n'y oser penser,
Estimant du divin qu'il n'a rien accordé.
La pensée est étroite de qui se dit athée
Car à ce qu'il advient les dieux sont étrangers !

FAUX DEPART

Quand sonne la dernière nuit, on se met à penser
Que quand la vie déborde, il faut la déverser ;
Avant d'une dernière fois sur la terre se coucher,
On se remplit d'images qu'on voudrait emporter.

« Un bagage inutile, nous dit la faux zélée :
Du pré quand je le fauche, rien ne peut demeurer. »
Si de milliers de choses nos vies sont encombrées,
La mort de la plupart peut nous débarrasser.

De nombreux souvenirs nos mémoires sont gravées
Mais de certains la mort ne peut nous détacher ;
Si mourir est lessive de nos vieux os usés,
Il ne peut de son souffle l'Esprit désemparer.

Si le pré de son herbe par la faux est privé,
Il en garde les racines pour demain s'habiller
Et couvrir la blessure de son vert emprunté :
La mort n'a de richesse que celle qu'on a confiée.

C'est d'un fort intérêt qu'on paie si peu prêté
Car la mort ne conserve que ces futilités
Que l'on pense de nos vies pourtant nécessités :
De ce qu'on en retient elle ne veut rien garder !

Elle ne conserve un temps au fond du sol creusé
Que ce qu'hier encore ne pouvait exister ;
De tout ce qu'on était rien ne peut s'effacer,
Ce qui est éternel ne peut se dénouer.

Elle le voudrait, c'est sûr, de sa lame acérée
Mais de nos vies les fils sont trop durs à couper.
C'est l'heure du grand départ, la bière est avancée :
Ce que d'autres y étendent n'est pas un dépouillé.

« Une épave » convient-on de tous les réformés,
Les restes sur la plage d'un navire échoué ;
On ne meurt qu'au présent, sans futur ni passé :
Jamais un mort devient, pas plus qu'il a été.

C'est un infinitif qu'on ne peut conjuguer :
Mourir n'est pas cesser mais toujours demeurer,
Se figer dans l'instant comme une éternité,
Pas plus un accident qu'une vaine nécessité.

Par cette mort qui s'annonce personne n'est concerné
Et donc jamais ne meurt, quoi qu'on puisse en penser ;
Mourir ne fait de nous que des êtres absents,
Ceux qui ne s'y trouvent pas car ailleurs présentés.

Qui croupit dans sa tombe ne fut en vie jamais :
Il n'est que l'impossible pour autrement penser !
Celui qui meurt, dit-on, a fini d'exister :
Que signifie ce mot qu'on feint de maîtriser ?

Si la mort fait de nous des ayant-existé,
À quoi ce qui prend fin était-il consacré ?
« Dieu est un existant » disent en chaire les curés :
« A quoi le savez-vous » rétorque un effronté.

Si vraiment il existe et n'en peut décéder,
Pourquoi de tous les autres hypothèse formuler
Que condition de mort est d'avoir existé
Sans qu'il nous faille un sens à ce terme donner ?

S'il suffit que l'on soit pour se dire exister,
Alors pourquoi les pierres, dont l'être est assuré
Autant que l'existence, ne peuvent-elles succomber ?
« Car une pierre ne vit pas ! » me fut-il répliqué.

Si donc mourir n'est pas un défaut d'exister
Mais bien d'être vivant, il faut de dieu penser
Que bien qu'il soit vraiment, il est de vie privé,
D'un beau marbre conçu, d'un rêve le statufié.

C'est un cercle infernal dont nous sommes prisonniers :
À ce qu'on peut en dire la mort s'est dérobée !
Sur la chose il nous semble inutile d'insister
Puisque sur son savoir la porte s'est refermée.

Et on le veut pourtant, son mystère éclairer,
Briser l'incertitude qui lui est attachée
Car la mort nous attend, des plus jeunes aux aînés :
Qu'importe son moment, chacun doit y passer !

Quand elle survient trop tôt c'est un destin brisé,
Quand elle survient trop tard, c'est du temps gaspillé ;
Or jamais de la mort son heure est préférée,
Comme si son échéance on voulait ignorer.

Il est mort ce matin, sa nuit fut agitée !

Et pourquoi pas hier qui l'aurait épargné ?

Car elle ne choisit pas quand elle vient nous frapper :

La faucheuse est sournoise de jamais s'annoncer.

Personne n'est concerné mais tous sont impliqués :

De cette implication quel est le sens caché ?

J'entends votre murmure ! « Cet homme est insensé :

Comment être impliqué si on n'est concerné ?

La mort est un départ dont on revient jamais,

Une éternelle absence, les larmes d'un cœur brisé ;

Elle est une infamie, croix d'un destin faussé :

Mourir n'est pas un dû, la rançon d'exister. »

Je sais la mort infâme et nos destins trompés

Mais je veux croire encore qu'il est raison cachée,

Que c'est un faux départ ou un être manqué,

Un autrement de l'Etre à nos yeux dérobé.

Comment peut n'être plus celui qui a té
Et le néant surgir du cœur de l'exister ?
La mort est un mensonge que j'ai souvent croisé
Et son aveuglement a mes larmes arraché.

La mort est un éclair qui tous vient aveugler
Et c'est de n'y rien voir qu'on se met à penser :
S'en va l'ami fidèle, je ne peux l'oublier,
Car l'absence est présence en mon âme déchirée.

Si tragique est la mort, autant l'est d'exister :
Ne vient jamais la forme dont on peut s'habiller !
On meurt à chaque instant dont s'enfuit le donné
Et cependant le moindre cache une éternité.

Mourir n'est pas sentence que rien ne peut changer,
Que la dernière figure se décline au passé :
La mort est un devant qu'on ne peut ignorer,
De qu'il nous faut être, autrement le chercher.

De nos vies le chemin conduit vers la Clarté,
Non pas lumière divine dont Etre est contenté
Mais la lutte incessante d'être à Soi refusé
Car Soi est l'horizon, la fuite de l'exister.

La vie n'est pas l'affaire d'un seul chemin tracé,
Dépourvu de traverses qu'on pourrait emprunter :
« Le chemin de campagne », où la croix fut plantée,
Se détourne de sa voix pour ailleurs nous mener.

C'est là que croît un chêne pour le ciel épouser,
S'abreuver de lumière au-delà des nuées ;
Dans cette Libre Etendue des Célestes peuplée
La mort n'a pas sa place, vaincue par le Sacré.

Les Anges vous le diront, rien ne peut le souiller :
Mourir fut par le Simple de ces lieux écarté !
Ce n'est pas un ailleurs au mérite accordé,
La divine récompense de nos peines endurées.

Mon corps me fait souffrir et j'en suis dévasté :
De couler dans mes veines le sang veut s'arrêter,
Sur l'ouvrage ma colonne refuse de se plier,
En mon ventre un poison rechigne à s'en aller.

Dévorées par l'acide mes mains se sont crispées,
Dans ma tête mille démons entravent mes pensées ;
Mes nuits sont un enfer et mes jours meurtriers :
Repliée sous les draps, la vie s'est isolée.

À ma porte le départ se met-il à frapper ?
Qu'il vient en ma demeure, bientôt je le saurai ;
Je n'ai pas de bagages : à quoi bon m'encombrer
Si d'un trou dans la terre je dois me contenter.

La nuit descend en brumes, j'entends le coq chanter :
Des ténèbres une aurore vient le voile déchirer,
Un nouveau jour se lève pour ma peine éclairer,
Graver dans le miroir une image désolée.

J'aspire avec ferveur à mes peines oublier,
À savourer la joie qu'apporte la santé ;
Quand faillit notre corps, l'Esprit est désœuvré :
Plus fortes que le tourment sont mes chairs accablées.

Avec la mort revient ce vent de liberté
Qu'un trop-plein de souffrances avait emprisonnée ;
Non libre de mouvoir ce qui est dérobé
Mais libre d'avenir au gré de la pensée.

Quand poussière est le corps sous la pierre étouffé,
Que s'émiette notre chair dans un cercueil fermé,
L'Esprit est vagabond, d'aucun lieu attaché :
De nos vies se conserve que ce qu'on a gagné.

C'est ainsi par des âmes qu'il est des lieux hantés
Car cherchent à leur bagage un surplus rajouter
Ceux qui, de leur vivant, ont trop peu cultivé
La seule chose qui nous reste quand la faux est passée.

Je repense au vert pré dont l'herbe fut coupée :
Conservant ses racines, il peut l'y faire pousser.
Or pareil est l'Esprit qu'on ne peut défricher
Et reviendra toujours d'être en terre oublié.

On me dit cartésien d'en deux l'homme séparer :
Je sais combien du corps l'Esprit est prisonnier !
Ce qui manque à l'Esprit dans sa geôle prisonnier,
C'est ce « t » dont le temps a sa porte bouclé.

On voudrait que la vie au fil soit comparée
Qu'il suffit de couper d'une lame bien aiguisée ;
Si la vie n'est qu'un bout, qu'est donc l'autre côté ?
Surtout que devient-il quand la vie est brisée ?

Nous ne sommes pas d'un dieu marionnettes amusées :
De quelle main pend ce fil que la mort doit couper ?
On évoque le destin, hasarde un supposé
Or jusqu'ici jamais la réponse fut donnée.

« La mort est un mystère » nous confesse la piété :

Il ne faut pas des dieux le savoir convoiter !

C'est ainsi que la pomme par une femme détachée

Estima qu'à la terre il nous faut retourner.

De cette faute nos consciences ne pouvant se laver,

Il a fallu que meurt pour nous le crucifié ;

Combien d'hommes en son temps étaient déjà tombés

Pour qu'un péché mythique soit enfin pardonné ?

Au fil de notre vie un poids s'est accroché

Qui retient dans l'abîme notre Esprit enchainé :

L'abîme de nos désirs et nos manies cachées,

De nos aveuglements et nos faims réprimées.

Tel un ballon l'Esprit, de ce poids délesté,

Peut s'envoler si haut et les cimes dépasser

Pour, dans un ciel d'azur, de lumière s'abreuver :

Mourir n'est que la fin d'une nuit tourmentée !

La nuit d'un monde humain suspendu aux nuées
Qui retiennent la lumière et font l'obscurité ;
L'Esprit est en-voie-de quand l'homme doit succomber
Car il n'est pur Esprit que les divinités.

C'est là ce qui demeure de nos chairs avariées :
L'Esprit qui seul survit quand la mort est passée !
Quand survient la souffrance l'Esprit est contrarié
Car par le corps malade il se trouve aliéné.

De tous les grands poètes que nous est demeuré ?
Non point le corps enfoui mais ce qu'ils ont pensé,
Écrit avec des mots pour l'autre ainsi nommer :
Les dieux et le Sacré qu'on ne peut inhumer.

De dieu en sa demeure la mort vient nous parler,
Non pas le dieu qui sauve, nous lave de nos péchés,
Mais l'Esprit compagnon de cette longue odyssée
Qu'est le retour à Soi dans la Sérénité.

Les hommes sont Argonautes d'une toison retrouver
Que le temps des mémoires s'oblige à effacer ;
Si de nos vies le fil jamais n'est renoué,
Il convient qu'à l'Esprit tout espoir soit confié.

« Mais que dis-tu, l'ancien, d'aussi peu nous penser :
Les hommes seraient l'effluve d'une Nature impensée !
Qui nous dit que du corps l'Esprit doit s'éloigner
Et trouver son chemin quand l'autre est consumé ? »

Je te dis que le corps n'a rien à concéder
Mais que l'Esprit s'envole quand l'autre est décédé ;
C'est bien peu, j'en conviens, à nos chairs concéder
Mais à ce qui demeure le corps est étranger.

Ce que fonde le poète est seul qui peut durer
Mais de quoi parle-t-il, des dieux ce messenger ?
Il nous dit que d'Esprit toute chose est habitée,
Qu'en diffère la manière, non la Simplicité.

De ce qu'use le temps et finit par sombrer
Ne demeure que l'Esprit qui s'en est dénoué ;
Ce qu'apporte le repos jamais l'Esprit ne sait
Car il ne sait des verbes que l'unique « cheminer ».

Comment d'être en chemin l'Esprit fait son métier ?
L'Esprit, quand il s'arrête, ne peut que reculer
Car celui de lourdeur qui s'accroche à ses pieds
Œuvre à le maintenir dans le clos du passé.

Ressentiment, regrets en sont les conjugués,
S'y ajoutent le remord, la culpabilité :
Autant de mauvais sorts dont l'humain s'est lesté
Et qui au ras du sol voudraient le conserver.

Quand du ballon les fils par la mort sont coupés,
La nacelle de nos vices à la terre condamnée,
Que le feu du brûleur un souffle a ravivé,
Libéré des entraves l'Esprit peut se hisser.

Et le voici qui monte pour le ciel épouser,
Y savourer l'immense, dans son clair se baigner,
Animer ces images qu'il rêvait d'emporter,
Privé de pesanteur, l'être-au-bas caresser.

De mai la fin résonne, l'ami doit nous quitter !
Des sillons de la terre le grain vient à pousser
Qui annonce la défaite des misères du grenier :
Une féconde espérance des hommes s'est emparée.

L'Esprit n'est que vouloir du regard détourner
De toutes les apparences dont l'Etre est habillé ;
Il se nourrit du Simple à nos visions masqué
Par ce peu qu'on perçoit et qui nous satisfait.

« La vraie vie est absente » quand rien n'est ajouté
À tout ce qui paraît dont l'homme s'est contenté ;
Dans le jeu du tableau un détail s'est glissé :
À défaut de le voir, c'est tout qui est manqué...

LA DANSE DU VIN

Quand du fruit de la vigne le présent est doré,
Se préparent les vendanges, au soleil capturer,
En cueillir sa rondeur et le raisin fouler,
Éclore son humeur qui chante dans les gosiers.

Le vin dans le tonneau pourra s'y reposer
Et dans la nuit tisser sa robe et sa fierté ;
Il deviendra poème du brillant sommelier :
Avant qu'on le déguste il doit d'abord parler.

Il se dit en images, fruits et saveurs mêlés,
Puis chatouille les narines de son parfum boisé ;
Enfin il se déguste, caressant le palais,
Et, lèvres en cul de poule, la langue le fait tourner.

Et le thyrses nocturne, de vigne ensorcelé,
Entraîne les jeunes filles dans des danses effrénées ;
S'enivrent les satyres de les voir tournoyer,
Offrande au vent du soir des tuniques défroissées.

Les pieds nus se libèrent, mus par le chant sacré
Et le feu se reflète aux cheveux détachés ;
Les corps sont des serpents par la flûte médusés,
Une extase frénétique des amants libérée.

Le vin se même au sang de ces femmes endiablées
Qui ne sont plus qu'une seule de tout lien détachée ;
Et dansent les corps perdus quand l'homme est absenté,
Revers dionysiaque des malheurs oubliés.

À la table des hommes le vin n'est pas coupé
Et se boit en délires des épouses calomnier ;
La femme est un caprice par ce divin trompé,
Ravisseur des servantes qu'on a trop peu châtiées.

Penthée ne peut souffrir qu'un dieu l'a dérobé :
Du sommet de son arbre il ne veut rien manquer !
« Ce fauve est une panthère qui les veut épier :
Qu'il chute de sa hauteur qu'on puisse le dévorer ! »

C'est ainsi que de l'homme sa tête seule est rentrée,
Pendue à la ceinture de sa veuve exaltée :
« Une panthère sur nos corps a voulu se jeter,
Entraînées par la danse nous l'avons dépecée ! »

Nombreux sont les satyres de leurs femmes éprouvées
Qui refusent qu'à la danse elles prétendent se mêler ;
Le vin est affaire d'hommes que l'eau ne peut couper,
En rompre la folie aux sources d'un rocher.

Le sage Dionysos de son thyrses a frappé
La roche qui de son eau rend le vin plus léger ;
Qui a son vin coupé s'abandonne à danser,
Pour offrir à la ronde de sa peine oublier.

Et c'est affaire de femmes des souillures se laver
De ce léger breuvage qui les fait tournoyer
Au son de la musique de cette flûte avisée
Et d'offrir à leurs corps simple joie de danser.

Les époux sont vengeurs de ces écarts volés
Et déjà la sentence de leur bouche est tombée :
« Il faut ces impudiques à leurs tâches enchaîner,
Les priver de ce vin qui les mène à danser.

Quant à ce dieu maudit, il nous faut le chasser,
Qu'il retourne aux enfers dont il s'est échappé :
C'est un voleur d'épouses, d'enfants le meurtrier
Qu'il dérouté sans remords de leur saine destinée. »

SECRETS D'HIVER



Caspar David FRIEDRICH, « Paysage d'hiver », 1811

SECRETS D'HIVER

Sous un manteau de neige, le monde s'est retiré :
On devine les chaumières à leurs traits de fumée
Et des humains la vie par le sol écrasée
Du poids de leurs chaussures qui peinent à cheminer.

Les hommes ne sont que traces dans la neige dessinées :
Dans les flambées de l'âtre le temps s'est arrêté ;
Et c'est de mêmes histoires, par les vieux racontées,
Qu'on habille le présent d'un brin d'éternité.

L'hiver étend le monde à son immensité
Sous un ciel qui, vengeur, voudrait s'en emparer :
Par de blancs tourbillons les chemins égarés
Emportent nos solitudes en des lieux oubliés.

Les pas du voyageur, par le ciel effacés
Le privant de retour à ce qu'il dut quitter,
S'enfoncent dans le désert par la neige ensablé,
D'un aller qui se perd sur un sol mensonger.

L'hiver est un mentir, dont nos voies sont tracées,
Qui, sous la neige épaisse, enfouit la dignité
De tous ces familiers, leurs singularités
Qui offraient aux chemins de savoir où aller.

Qu'as-tu fait de ces pierres où j'aimais reposer
La fatigue qui transpire au fond de mes souliers ;
Où se cachent les lézards de soleil caressés
Qui épiaient de mes gestes ce qui leur fut danger ?

Je n'entends plus les chœurs des alouettes chanter :
Elles ont quitté ma route par l'hiver dévastée !
Un chemin de silence a tout autre effacé
Et le chêne effeuillé n'a plus rien à conter.

Sur le banc qu'il protège, le chêne s'est dépeuplé
En un torrent de larmes : l'hiver est sans pitié !
Il a de son néant toutes les choses occulté :
Qu'est l'homme en sa demeure, de ce temps prisonnier ?

Il vit dans l'espérance d'une saison reportée,
Blotti contre la flamme, devant sa cheminée ;
Il a copié des poules la fuyante journée
Et cherche dans le sommeil la faveur d'oublier.

Se croit-il endormi, il vient à s'éveiller,
Replié sous les draps, par un frisson gagné ;
Il se replie encore, espoir vain d'échapper
À ce froid qui menace de le faire greloter.

Tremblant de tout son corps, les dents viennent à claquer
Et dérobent à ses rêves la femme à son côté ;
Sitôt ils redescendent pour au feu s'abriter
Du froid dont s'engourdit l'insomnie partagée.

Ils renoncent à saisir de ce gel l'escalier
Et attisent quelque braise qui feint d'agoniser ;
Nourri d'un bois de chêne, le feu est ranimé
Et, dans la nuit profonde, tout se met à danser.

Les époux s'abandonnent, dans un fauteuil jetés,
Au sommeil qu'à l'étage ils ont en vain cherché
Et le feu qui, dans l'âtre, se met à crépiter,
Murmure à leurs oreilles que l'hiver est passé.

S'annonce à la fenêtre que le jour s'est levé :
Les rayons du soleil sont encore timorés,
Dans les plis des volets ils peinent à s'infiltrer ;
Le feu s'est endormi sur son ban de cendrées.

Et l'homme ouvre sa porte, de son rêve enivré
Car du feu le murmure disait l'hiver passé :
S'il faut croire en nos rêves, selon le bien pensé,
Il de ceux qu'on fait bon nombre à oublier.

L'hiver, de sa présence, jusqu'au seuil a frappé
Et recouvert de neige le moindre singulier ;
Sur ce champ de candeur la porte est refermée
Et le feu, dans son âtre, aussitôt rallumé.

Et chacun se réveille en buvant le café
Qui réchauffe, du dedans, le cours de nos idées ;
Est-il un audacieux qui la porte a frappé
Ou celui qu'une tempête sur le seuil a laissé ?

Qu'importe celui qui frappe : il faut le faire entrer
Avant qu'il soit de glace, par l'hiver transformé !
Le maître en sa demeure accueille cet étranger
Qu'il aide à se mouvoir jusqu'à la cheminée.

Sir le parquet de chêne s'écoule sa randonnée,
Les perles de l'hiver dans sa barbe incrustées.
Le réconfort des flammes met à nu l'étranger
Et dévoile un regard par la neige effacé.

Du café qui réchauffe un bol est apporté
Qu'il boit avec patience de ses lèvres écorchées ;
Sur le ballet des flammes son regard s'est figé :
Il envie de ses mains leur chaleur caresser.

Du regard immobile une larme vient de suinter :
Elle nous confie la peine par cet homme endurée !
Le maître en sa maison hésite à l'aborder :
Il attend que du feu son pleur soit asséché.

Engourdi par l'hiver qu'il vient de traverser,
L'inconnu, de la flamme, ne peut se détourner ;
Une couverture de laine sur l'homme est déposée,
Qu'il remonte à son cou pour sa misère cacher.

Chacun voudrait de l'homme quelque mot soutirer,
De ce qu'il a vécu pouvoir le consoler,
À ce profond silence son esprit dérober,
En rompant de la glace celle qu'il a conservée.

Tournant enfin la tête, il se met à regarder,
D'abord ce qui l'entoure avant de s'arrêter,
Ce qui semble incongru, au pied de l'escalier
Qu'il gravit de son œil jusqu'au dernier pallier.

Dans le regard des hôtes une surprise échangée
Prend figure d'une question qu'on a peine à poser :
Que leur veut cet intrus qui, sans les regarder,
Épie jusqu'à l'étage ce qui doit y mener ?

Viendrait-il de leurs rêves ces amants dépouiller,
Des draps dont ils s'enrobent les secrets profaner ?
Monter jusqu'à l'étage, des secrets s'emparer
Que les amants dans l'ombre se plaisent à conserver ?

Cachés par les volets, on se doit protéger
Ce qui aux yeux du monde se veut un étranger ;
C'est une puissance tranquille qui nous vaut de s'aimer :
L'amour est de la foule un pouvoir s'échapper.

Le nous est une promesse du on nous épargner ;
Quand l'autre est une fuite des chemins enlisés,
Ce qui n'est plus secret à tous est un voué
Qu'amplifie la rumeur sur des voies détournées.

On a toujours de soi quelque chose à garder :
Ce qui, du fond de l'âme, peut seul nous éclairer.
Le Je qui est un Autre est de Soi l'égaré,
Happé par les chimères d'une histoire dévastée.

Voudrait-il de nous-mêmes notre histoire écouter
En grappillant des yeux les marches de l'escalier ?
Il faut qu'il en réponde, au risque de s'aliéner
Et, franchissant la porte, à l'hiver retourner.

L'inconnu

Je vois dans ton regard un soupçon l'habiter,
Une question sans réponse sur tes lèvres arrêtée :
Tu penses que d'un secret je veux te dépouiller,
Que mon œil est offense à ton intimité.

Crois-tu que toutes ces marches j'ai l'envie de fouler,
Pousser jusqu'à l'étage une vaine curiosité ?
J'imagine que cette nuit, par le froid torturé,
Tu as quitté tes draps sans même te retourner.

J'imagine que ces marches que tu me crois monter
Et que, durant la nuit, tes pas ont dévalé,
T'ont mené jusqu'à l'âtre pour le feu raviver,
Que, bercé par les flammes, le sommeil t'a gagné.

Ton histoire est banale si on feint d'oublier
Ces non-dits qu'en ta fuite tu n'as pas emportés ;
Crois-tu que par l'hiver tes secrets sont gardés
Et qu'un tapis de neige suffit à les cacher ?

Comprends-tu que la neige doit toujours s'en aller,
Qu'au printemps les rivières ont fin de l'emporter,
De rendre à nos campagnes ce qui semblait caché
Et d'en chasser le froid dont elles s »étaient figées ?

L'homme

J'avoue ne pas comprendre ce que tu m'as conté !
Tu me parles de secrets, par l'hiver conservés,
Qui, dormant sous la neige, y sont mal abrités :
Tu évoques des non-dits que je feins d'oublier.

Tu dis qu'en mon regard un soupçon s'est glissé,
Craignant qu'à mes secrets te conduise l'escalier,
Que chacune de ses marches découvre ma nudité
Eu qu'au vu de ma couche tu me trouves dépouillé.

Si tu veux dans mon lit un instant te glisser,
Recourbé sous les draps, tu pourras greloter ;
La seule chose que l'hiver a choisi d'y cacher,
C'est la vigueur du froid qui fait nos corps trembler.

Tu comprends que la nuit m'a du feu rapproché,
Lassé que sous mon toit, par l'hiver caressé,
J'étais en ma demeure de tout sommeil privé :
Dans la chaleur des flammes j'ai pu me reposer.

Il n'est pas de mystère en cette histoire chercher :
Qu'importe où je m'étends, si j'y peux sommeiller.
Il n'est pas de secret en cet endroit logé,
Hormis qu'entre les tuiles l'hiver peut se glisser.

L'inconnu

Mes propos, j'y consens, étaient mal éclairés :
Ma pensée, par l'hiver, sans doute fut égarée ;
Tu m'as fait bon accueil et, pour t'en remercier,
Je veux te faire entendre ce qui m'est arrivé.

Avant que sur ta porte mes doigts viennent à frapper,
J'ai foulé de ce monde la plupart des sentiers !
J'ai vécu des pays par l'hiver ignorés :
Il n'y pleut que soleil par un vent tamisé.

J'ai vu dans le grand nord un hiver s'installer,
En chasser le soleil, dans la nuit tout cacher ;
Je dois au firmament par mille feux étoilé
D'avoir, dans les ténèbres, pris soin de me guider.

J'ai marché dans la nuit, un désert traversé ;
Suspendu aux étoiles tissant ma destinée,
J'ai parcouru des terres par l'hiver dérobées
Sous un manteau de neige qu'écrasaient mes souliers.

J'ai mesuré ma vie, par des loups pourchassé :
Elle sera bien trop courte, me fallut-il penser !
Or c'est du pied d'un arbre, par le vent déneigé,
Que les bêtes affamées m'ont vu leur échapper.

Du haut de mon salut, je les vis s'éloigner
Et revins sur la terre sans me faire remarquer.
J'emportais vers le sud mes souvenirs glacés,
Bénissant le soleil qui devait y régner.

Une terre m'était promise, j'en étais persuadé,
D'où s'en irait la neige en secouant mes pieds.
Et j'allais plein d'espoir d'un hiver oublié,
Ignorant que le nord collait à mes souliers.

C'est ainsi qu'à ta porte je me suis présenté,
Déplorant que le gel m'y avait précédé ;
On convient que l'hiver, de sa neige déposée,
Dérobe à nos regards ce qu'il vient de cacher.

Tous les secrets du monde nous sont alors masqués :
On voudrait bien savoir ce qui peut se trouver
Sous les plis du manteau dont toute chose s'est parée :
L'hiver n'en finit pas d'ainsi nous questionner.

L'hiver étend son drap sur une terre fatiguée :
À l'abri des regards, elle doit se reposer.
Les secrets de l'hiver habitent dans l'impensé
Du sommeil de la terre quand elle vient à rêver.

L'homme

S'il nous faut de la terre ce sommeil partager,
Alors de quels secrets ma chambre est-elle meublée ?
L'hiver qui, sous les draps, parvient à se glisser,
Empêchant mon repos, m'interdit de rêver.

L'hiver est artisan de mes songes avortés :
Privé de ces secrets que je ne peux rêver,
Ne me vient le salut qu'au pied d'un escalier :
Dès lors je le descends pour le feu rallumer.

C'est grimper dans un arbre qui des loups t'a sauvé :
Tandis que le salut te vient de monter,
Il faut que je descende pour le mien retrouver ;
On dirait que l'hiver aime les choses inverser.

Cependant le grand nord n'a pas su t'égarer !
Cheminant vers le sud, les étoiles t'ont guidé
Et souviens-toi du vent qui l'arbre a déneigé :
L'hiver est moins trompeur qu'il ne donne à penser.

Il vient par les fissures sans jamais s'y cacher
Comme le fait un frelon ou la fouine avisée ;
Qu'importe où il pénètre s'il se fait annoncer !
Que faire si à la couche l'épaisseur vient manquer ?

L'inconnu

Tu veux dire quand le sol est au gel exposé,
Que les rêves de la terre sont alors menacés,
De même que ce repos qu'elle a tant mérité :
La terre qui se replie ne saurait greloter !

Quand toi-même, sous les draps, tu viens te replier,
Tu dérobes à l'hiver de ton corps la moitié,
Qui n'est pas la plus tendre, à l'autre comparée :
La terre, quand elle se plie, de toutes parts est fermée.

Il n'est plus de fissures pour l'hiver pénétrer :
De la terre ses secrets sont toujours bien gardés.
Comprends-tu cette image des secrets du rêvé :
Le rêve est cet obscur qu'on ne peut pas sonder.

On a voulu du rêve le sens interpréter :
Qu'aurait-il à nous dire qu'il ne peut pas nommer ?
S'il est une illusion, pourquoi s'en inquiéter :
Le rêve n'a d'importance que sa réalité.

Il est, dit-on, soupape de ce qui fut manqué :
Il n'est en ce qui manque aucune réalité,
Au mieux ce qui n'est pas quand il pût exister ;
Le rêve n'est qu'un espace ouvert à l'impensé.

L'homme

Je voudrais sur l'hiver un instant méditer :
Si le froid de mon lit dans la nuit m'a chassé,
Je doute que la raison en fut bien évoquée :
Qui du frisson prétend qu'on peut en succomber ?

La dormance de la terre la prépare à germer :
L'hiver n'est que signal de toute sève arrêtée.
Mais s'agissant des hommes, par le froid assignés,
L'hiver devient propice à toute chose calculer.

Quand la terre se repose, sous la neige calfeutrée,
Les hommes, au coin du feu, se livrent à la pensée,
Une pensée calculante qui veut tout planifier,
De la terre qui sommeille tous les rêves détourner.

Et l'homme qui, par le froid, de ses rêves est privé,
Redescend sur la terre en prenant l'escalier ;
Éclairé par les flammes, il se met à penser :
De l'hiver par le feu la mort est annoncée.

Les secrets de la terre n'échappent qu'au regarder
Tandis que ceux des hommes, de silence bien gardés,
Demeurent au fond de l'âme, projets inavoués
De voler à la terre ce qu'elle pensait caché.

L'inconnu

As-tu de tels projets sous la flamme calculé,
Nourri cette infamie de la terre dépouiller ?
Crois-tu qu'elle peut nous rendre ce qu'on n'a pas donné :
Les hommes sont à la terre de sinistres usuriers !

C'est par l'envie du gain que l'hiver fut chassé :
Il n'est de ce qui dort plus rien à soutirer !
On concède aux humains de quoi se reposer
Car c'est dans le sommeil que force est retrouvée.

Aussi par des machines veut-on nous remplacer
Car elles peuvent jour et nuit toute la terre labourer ;
Qu'importent les surplus dont nous serons gavés :
Le blé n'est de l'argent qu'une valeur déguisée !

Souviens-toi des hivers qui tout peuvent arrêter,
Imposer le repos à nos moindres pensées :
Tandis que sous la terre la vie peine à germer,
Les hommes, au coin du feu, s'obligent à patienter.

Ces secrets de l'hiver, à présent débauchés,
Sont ceux d'une communion, d'un sommeil partagé
En vue d'une renaissance par le printemps livrée :
L'hiver, de tous nos rêves, n'était que le berger.

L'homme

Je t'avoue, sur l'honneur, n'avoir rien calculé,
Ne voulant que du froid mon sommeil protéger ;
J'attends que sur la terre je puisse mon grain jeter
Et qu'au prochain hiver j'aie de quoi patienter.

Je veux de ma récolte ne rien devoir jeter,
Offrir à mon bétail le gîte et le manger,
Pourvu que d'herbe fraîche il n'ait pas à manquer :
Rien qui ne soit de trop mais qui doit être assez.

L'hiver, en s'en allant, de son eau vient combler
Les nappes qui, sous la terre, nous préservent en été,
Des ardeurs du soleil qui tout vient assécher ;
L'hiver, au fond du puits, n'a personne oublié.

Quand revient le printemps, par les fontes annoncé,
La neige, en s'effaçant, nous laisse un gout salé
Qui donne à nos rivières ce parfum des marées,
Quand l'iode est au sel par le vent mélangé.

L'hiver n'est jamais loin du lieu de ses bontés ;
Quand le grain sous la terre parvient à s'éveiller,
Il nous parle des rêves dont sa nuit fut bercée,
Ceux d'être un épi par le soleil doré.

L'inconnu

Il faut que je m'en aille au grand nord me cacher
Car je sens que l'hiver sera bientôt passé ;
Tu en sais les secrets : tâche de les bien garder !
Car ils sont la promesse d'un futur assuré.

A qui maudit la neige, il est vain de parler ;
Souris, sans t'en moquer, à ce monde affairé
Et, s'il te faut courir, fais-le sans te presser :
On oublie tant de choses dans nos grandes enjambées.

Souviens-toi de l'étage qu'il te faut protéger
Du froid qui s'insinue et des frelons cachés :
Si je garde en mémoire cet arbre où j'ai grimpé,
Oublie qu'un escalier jusqu'au feu peut mener.

Il n'est pas trop de chêne qu'on peut ainsi brûler :
Ce qui peine à grandir très vite est consumé !
On rapporte que le chêne, qui tarde à s'élancer,
Enfouit en sa demeure toute son immensité !

Il est parmi les hommes tant de portes à frapper,
De chaumières où l'Esprit jamais n'a pénétré :
Quand sa vie de chimères un homme préfère tisser,
C'est des secrets d'hiver qu'il vient à s'éloigner.

REPAS D'HIVER

Sous l'épaisseur moelleuse
D'un long manteau de neige
Le monde semblait endormi.
Sur ce désert de milliers de cristaux
C'est un étrange ballet
Que danse la lumière,
Tourbillon de reflets
Aux morsures aveuglantes.

Sur les pommiers de givre
L'oiseau cherche les traces
De ce qu'hier encore
Faisait battre ses ailes,
Feuillage de pluie
Dispersé par l'automne :
Du froid qui tout enchaîne
L'écorce est prisonnière.

Aux fenêtres d'hiver
Fleurissent dans le cristal
Les ombres du printemps,
Dernières fleurs de saison
Qu'efface en perles d'eau
De timides rayons :
Endormie la rosée
Peine à se réveiller.

Sous la blanche couverture
La vie attend son heure,
Que reviennent les Célestes
Et la chaude Clarté
Qui dévoilera du monde
Les multiples promesses :
L'hiver est une patience
Qu'on habille de projets.

Dans l'âtre qui rassemble,
Sur le feu crépitant
Mijote avec lenteur
Un peu de la récolte
Car il n'est rien l'hiver
Que l'on ne doive attendre.

Aux braises qui murmurent
L'humain n'est que silence.

La soupe en sa marmite
Recueille tous les regards
Ou alors le feu mourant
Que l'on vient de raviver ;
Le vent frappe à la porte
Qui voudrait s'inviter
À souffler sur la braise
Et le brouet hâter.

Mais patients sont les hommes
Qui dans l'obscurité
N'attendent que la lumière
Du jour quand il se lève
Pour effacer des nuits
La trop longue durée.
Qu'importe ! Elle reviendra
Aux premiers jours de l'An.

« L'heure a sonné »
Disent les ventres,
De la soupe y verser

Sitôt que la prière
Par tous est récitée :
Les Anges de la demeure
Ont chacun préservé
D'une vaine mélancolie.

C'est du plus vieux la tache
De partager le pain
Pétri de la semence
Dans les sillons jetée
Et mûrie au vif soleil
D'un été chaleureux,
Chrysopée de la semaille
Qui d'or fait les greniers.

Au dehors le vent d'hiver,
A-t-il compris la vanité
De cogner sur la porte,
A fini par s'en aller
Et on l'entend à peine
Qui court à l'horizon
Sur le tapis de neige :
S'est-il lassé d'attendre ?

Bientôt le jour propice
Quand la neige devient larmes
Qui s'écoulent sur les joues
D'un monde qui se relève
De ce profond sommeil
Où l'hiver l'a jeté.
Quelques fleurs audacieuses
Déjà percent la neige.

La nuit perd de son temps
Que lui ravit le jour,
Le coq se fait plus matinal
Et avec lui les poules ;
Aux arbres les bourgeons
Sont sortis de l'écorce,
Les prés ont perdu leur candeur
Et attendent que revienne le bétail.

UN ANGE PASSE

Sous le poids du silence chacun s'est effacé
Dans l'épaisseur du « on » quand un Ange est passé ;
Il n'est plus Je ni Autre mais la même unité
D'un étant assassin de tous les singuliers.

Avec les mots s'effondre ce qui était semblé :

Se taire a fait de tous une instance oubliée.

Quand le Je se dissout son Autre est échoué

Dans l'abîme silencieux d'une horloge arrêtée.

C'est la ronde du cadran qui nous fait exister :

Nous sommes et devenons que rien ne peut figer ;

Sous le couvert des mots une vie nous est donnée,

Nourrie des faux espoirs d'une existence trichée.

Tricher en se disant sans pouvoir s'affirmer :

Chacun est le paraître d'un soi-même ignoré.

De l'Ange, quand il s'éloigne, le Même est oublié :

Les Je refont surface et l'Autre est en retrait.

Un instant tout se fige, écrasé de silence

Qu'on brise en opinant qu'un Ange vient de passer :

La phrase est ainsi faite qu'elle salue sa partance

Et interdit aux Anges de pouvoir s'arrêter.

L'Ange

Ces silences qu'on dénoue en me disant passé
Sont l'Eternel Retour d'un pareil redouté,
Le Même d'une origine dont la simplicité
Efface tous les égards qu'on prête au singulier.

Le silence est un voile sur chaque étant jeté,
Dissolution des Je dans une brume aspirés :
Chaque chose, de ce qu'elle semble, soudain désemparée
Désigne un Ange qui passe de l'avoir délestée.

Qu'y peut celui qui passe sans jamais s'arrêter :
De quoi ce courant d'air aurait à vous priver ?
Le silence est abîme d'un soi-même échoué,
Un soi qui a de l'Etre le peu qu'en fut pensé.

Se perd dans le silence ce que l'on s'est donné,
Habit de circonstance, paraître au singulier,
Le disant pathétique de tous ces faux semblés :
Chacun n'est dans le tu qu'une instance ignorée.

Tout se plait au mensonge de ce qu'il veut sembler

Jusqu'au soudain silence d'un se taire partagé :

Si le vrai n'est déjà, le faux s'est dérobé ;

Quand son masque est tombé, l'homme est un questionné.

Le vieillard

Tu penses que sous ma barbe un autre s'est caché,

Que j'offre à ton regard une image erronée ;

Dans les plis de ma peau par le travail creusés,

Bien plus que par le temps, qui s'est dissimulé ?

Tu dis que de mentir j'ai fait ma destinée ;

Ma mort est sur le seuil et sa lame avancée :

Penses-tu qu'il me convient d'à présent m'abuser

Et me faire un mensonge de ce qui m'est donné ?

J'ai connu tous les âges d'une enfance oubliée :

Si le silence m'apaise, c'est d'avoir trop parlé ;

Je n'ai des bavardages rien voulu conserver :

Le temps ainsi perdu ne peut se rattraper.

Je vis le crépuscule d'une existence usée
À fuir tous les démons d'un matin sacrifié ;
Je n'ai pour seule histoire que d'avoir regretté
Celle Malice insouciant et de Sagesse mêlée.

Avec l'âge me revient ce qui fut oublié
Dans l'ombre des affaires et d'un vécu pressé ;
Je n'ai peur de la faux sur mon seuil approchée :
Le temps compté n'est que... fragments d'éternité.

L'Ange

La Sagesse dit le Simple en toute chose abrité,
Les lieux dont on s'éloigne pour mieux s'en approcher
Et l'Eternel Retour de ce qui a été
Car au fond rien ne change qui ne fut pas semblé.

Les savants se méprennent sur la fatalité :
L'Amor Fati n'est pas un mot désespéré,
Moins encore la maxime d'un être-là jeté :
C'est aimer de la vie ce qu'elle nous peut donner.

C'est une meule qui tourne, nous confie le meunier,
Et tout ce qu'elle écrase est au pain destiné ;
Je pense à Hölderlin et au raisin foulé,
Au pain qui sans le vin n'est vivre qu'à moitié.

Quand le fruit se récolte, par le soleil doré,
Puis que, d'un pas de danse, le jus peut s'écouler
Et qu'enfin du tonneau le vin est soutiré,
Le pain se sent moins seul, son ami annoncé.

De ce mortel silence, dès qu'un Ange est passé,
La vie reprend le cours de son éternité :
Au cadran de l'horloge, des instants succédés,
Exister, qui fait ronde, devient leur parenté.

MELANCOLIE

MÉLANCOLIE

*L'âme bleue s'est refermée muette,
Par la fenêtre ouverte descend la forêt brune,
Le calme de bêtes sombres ; dans le vallon moud
Le moulin, près de la passerelle reposent des nuages déversés,*

*Les étrangers d'or. Une troupe de chevaux
Surgit rouge dans le village. Brun et froid dans le jardin.
L'aster tremble, contre la clôture délicatement peint
L'or du tournesol a déjà presque coulé.*

*Les voix des filles ; la rosée s'est déversée
Dans l'herbe dure, et blanches et froides les étoiles.
Dans l'ombre chère vois la mort peinte,
Plein de larmes ton visage, et refermé.*

(Georg Trakl, "Mélancolie", mai 1914)

MELANCOLIE

I

Le ciel n'en finit pas de ses larmes verser :
Partage de ma tristesse, la pluie sur moi tombée
Se mélange à mes pleurs qu'elle voudrait effacer
D'un rayon de soleil dont elle' est messenger.

Une vaine mélancolie de moi s'est emparée,
Portée par les regrets que nourrit mon passé ;
Qui êtes-vous parents et fidèle amitié,
Rien que des souvenirs de mon âme prisonniers.

Je revis les hier de présences enjoués,
Aux mains vers moi tendues, la saveur d'un baiser,
La Malice d'un enfant aux cheveux caressés
Et aux sourires dont l'âme jamais ne s'est lassée.

Où êtes-vous mes joies ? Seule la peine est restée
Qui écoule sur mes jours ce regard évincé
Par un dehors de pluie sur la vitre épanchée
Qui replie ma conscience sur un dedans piégé.

Piégé par cet hier qu'elle ne peut oublier,
Qui le prive d'avenir, un soleil espérer,
Séchoir de ses douleurs et d'aujourd'hui brisé
Sous le poids d'un avant dont il est écrasé.

Reviendront-elles demain de parfum me griser,
Ces effluves de la vie dont je suis absenté ?
On raconte des hier qu'ils reviennent en été
Quand, venant, les Célestes nous apportent la Clarté.

On dit que de lumière l'hiver est effacé,
Qu'il suffit d'un azur pour refermer les plaies
Et empêcher le sang de nos maux s'écouler :
Est-il gage un soleil du bonheur retrouvé ?

Quand l'œil est assombri, on se met à trembler,
Les mains voudraient se joindre pour au ciel s'adresser
Mais la peine les retient d'alors se rapprocher :
D'un dieu, quand il est sourd, que peut-on espérer ?

Alors on se retourne et pleure sur le passé
Quand les mains, d'assurance, venaient à se croiser :
On repense aux prières du bonheur conserver,
De nos vies que la source jamais ne soit fermée.

Et s'écoule la rivière de ce temps meurtrier
Qui emporte avec lui le peu qu'on a glané,
Ces fleurs que sur la berge nos mains ont arrachées
Et qui au fond du cœur de soif se sont fanées.

Les jours qu'on a cueillis au sol doivent retourner,
Y creuser notre tombe et toutes choses y laisser :
Qu'y pourrisse notre peine si la joie peut rester
Ailleurs qu'aux souvenirs dont nos yeux sont lavés.

Mais déjà la balance au mur s'est accrochée :
C'est la mort qui nous guette au creux d'un sablier !
De son filin tendu la cloche va s'agiter
Et sonner du trépas que l'heure est avancée.

Quand de nos vies la pierre est rondement taillée,
Que vide est l'encrier et l'échelle adossée,
Qu'éparses sont les armes et le livre fermé,
Au regard l'horizon n'a plus rien à livrer.

Du brulot de la vie la flamme s'est arrêtée,
Des mailles de la ceinture la bourse est détachée,
On abandonne au chien ce qui reste de clés
Et, déposant nos ailes, il nous faut s'en aller.

Si ronde est notre pierre que la mort doit peser,
Le démon veille au grain qui jamais n'a poussé :
Au jeu de la balance, de quel poids est l'ivraie ?
Si moins lourde est la pierre, mourir c'est se damner !

II

Des humeurs de la bête les hommes sont héritiers,
Tout ce qui est sauvage et souvent meurtrier :
Il se dit un poète, des agneaux dévorer,
Un fou de ses pulsions qu'il ne peut maîtriser.

C'est une sombre image dont l'âme est infestée,
Un excès de la haine sur l'autre déversée ;
Tout au fond de l'abîme, de l'agneau sur sa paix,
Gonflé d'envie, un aigle ses griffes descend jeter.

Des animaux l'humain est un défiguré,
Le déploiement maudit de sa seule cruauté ;
Et cependant les hommes sont un filin tressé
Entre le surhumain et l'animalité.

L'humain est un passage qu'il nous faut traverser,
Oubli de nos fureurs, de l'Esprit avancée ;
Si par-dessous la corde, un abîme s'est creusé,
C'est que la voie du but toujours est un risqué.

Il faut tant de courage pour au fil s'accrocher
Que de leur indolence les hommes sont contentés ;
Colère d'un Enchanteur aux faux amis chantée
Et dont Zarathoustra l'horreur vient démasquer.

Or l'Enchanteur se moque de n'être pas aimé
Et convient, par la ruse, de son hôte détourner
Du mépris dont ses dires son œil ont offensé :
Il lui suffit d'un jour pour les réconcilier.

Te souviens-tu, menteur qui au sol fut jeté,
Que par un seul coup de pied il a tes os brisé :
Tu voudrais de ton maître qu'il ait de toi pitié,
Or c'est par cette faiblesse que dieu fut condamné.

Tu te prétends poète mais t'enfuis des dangers
Et envies des panthères la mâchoire acérée :
Tu voudrais de l'agneau ses espoirs déchirer,
Meurtrier de l'enfant par le maître annoncé.

Tu reviendras souvent en nos esprits semer
Le doute et la folie dont tu es conjugué
Mais du lion qui dort un œil s'est refermé
Tandis que l'autre veille à des maux t'empêcher.

Si la faveur des dieux les hommes ont délaissée,
Je les sais qui reviennent, porteurs de cette Clarté
Qui, dans la nuit du monde, seule peut nous éclairer :
Qu'y pourras-tu, faussaire ? Crois-tu m'en détourner.

III

La nuit est sur sa fin, le jour va se lever :
Sur les verts pâturages s'est offerte la rosée,
Une sueur de la terre aux Célestes adressée,
Réponse à nos prières d'un avenir comblé.

J'aperçois les Célestes de nos cœurs s'approcher :
Ils rapportent cette lumière qu'on avait oubliée,
En effacent les ténèbres dont l'homme s'est emmuré
Et rendent aux floraisons l'éclat de leur beauté.

Sur les berges du lac les hommes se sont massés
Et, agitant leurs mains, ils accueillent l'avancée
De l'enfant du pays, sur son radeau dressé,
Qui les quitta jadis pour d'ailleurs s'imprégner.

Et l'enfant leur sourit, le regard apaisé
De revenir aux siens, des dieux le messenger ;
Des souffrances de la terre lui revient la pensée :
Il se dit qu'un printemps l'hiver peut effacer !

Or déjà sur la berge son radeau l'a mené :
Pour ses amis d'hier le couvrant de baisers
Il n'a que bonnes paroles et, de ses yeux mouillés,
Heureux il les regarde, sa tristesse oubliée.

Car de joie sont ses larmes du pays retrouver
Et serrer dans ses bras ce qu'il a dû quitter ;
Les enfants ont grandi, les vieillards patienté :
De la mort son départ a l'horloge arrêté.

A la dévastation attendre est mesuré
Et c'est ainsi de l'homme qu'il doit être pensé ;
Quand revient le poète, qui sait les noms sacrés,
Un dieu sur nos destins aime son regard poser.

Les jeunes filles ont de fleurs leurs cheveux couronné,
Des fiancés leurs mains les invitent à danser,
À toutes ces joies la flûte a son air accordé
Et les mères enjouées ont le festin dressé.

De son tonneau le vin par l'homme est délivré
Dont se comblent les cruches que rapportent les aînés
Et quand les joues de rose alors se sont teintées,
Il s'écoule dans les coupes le raisin partagé.

De l'enfant qui revient l'œil soudain s'est figé
Et des pas de la danse chacun est arrêté ;
Accueillant vers le ciel son regard s'est tourné :
En arrivent les Célestes pour l'instant partager.

IV

Aux larmes de cet enfant combien se sont damnés ?

On rapporte que les flammes ont tout lieu consumé

Qui fut par ce tableau un seul jour habité :

Étrange malédiction d'un regard attristé !

Diras-tu ce chagrin dont tes joues sont mouillées,

De quelle profonde tristesse ton âme est écoulée ?

Non ! Tu ne diras rien, ta gorge est trop serrée,

Tu parles avec des pleurs et nul n'est offensé !

Les larmes d'un enfant sont-elles toujours signe de santé

Ou d'un trop grand mal-être qui ne peut s'exprimer ?

Par quelle douleur secrète ton cœur est-il rongé,

Quels affres de la vie soudain viennent l'arrêter ?

Quelles oreilles attentives ce mal peuvent écouter

Et s'armer de patience pour tes larmes assécher ?

Qui les pleurs d'un enfant au mur veut accrocher

Et de cette infamie sa demeure habiller ?

J'avoue ne pas comprendre de pareils insensés :
C'est du rire des enfants qu'on aime s'accompagner !
Aussi pourquoi de pleurs son logis tapisser :
Si bien faite est la toile, qu'en est la vérité ?

Sans doute que la question on s'est trop peu posée :
Le marmot d'une bêtise par son père fut châtié !
De pareils boniments on aime se rassurer,
Le portrait d'une menace aux malices adresser.

Soudain j'ai la nausée de telles choses évoquer :
Faire de ces pleurs d'enfants un devoir appliqué !
Que cendres soient les murs de ces règles imprimés :
Jamais larmes d'enfant ne seront méritées !

Ce ne sont pas les pleurs qui font les yeux parler :
Ils ne sont que les signes d'une souffrance qui se tait.
Les larmes sont un murmure, un silence habité
De ce qu'on ne peut dire, tant les mots sont usés.

Il est ainsi des peines qu'on ne peut raconter,
Des souffrances assassines dont l'âme est tourmentée,
Une blessure intérieure dont larme est sang versé :
Dans le regard se dit ce qu'on ne peut nommer.

Car jusqu'au bord des yeux le mal est remonté
Et c'est avec des pleurs qu'il vient s'y présenter ;
Mais quel est donc ce mal dont l'œil est embrumé,
De quelle nature intime peut-on le soupçonner ?

Les larmes sont une rivière dont nous sommes emportés,
D'une épave intérieure le simplement montré ;
Or nos regards s'arrêtent sur les joues maculées
Et de ce qui s'écoule ils sont ainsi privés.

Or l'enfant nous observe de son regard troublé
Et voit de son malheur qu'aucun être est soucie
Car rien ne le saisit du sanglot étouffé
Qu'un murmure gémissant qu'il ne peut supporter.

Car il est incompris l'enfant s'est réfugié
Au creux de sa douleur qu'il ne veut plus montrer ;
D'un revers de la main sa peine est asséchée :
Il retourne en lui-même pour d'autrui se cacher.

Et les siens se contentent d'une peine vite oubliée :
Il arrive qu'un enfant n'a raison de pleurer
Qu'un excès de fatigue ou un plaisir manqué,
Autant de bons mobiles qui sont les plus mauvais.

Si au repas du soir il n'a voulu goûter,
C'est que son corps fragile doit au lit reposer ;
On salue sa partance d'un sourire négligé :
Le sommeil de sa peine aura l'enfant lavé.

L'enfant semble endormi, inutile de veiller
Et sur nos bonnes consciences l'oubli est étiré ;
Nos scrupules, en dormant, de rêves sont effacés
Mais sous ses draps l'enfant s'est remis à pleurer.

La nuit a fait son temps, c'est l'heure de se lever !

L'enfant s'est endormi sur un coussin mouillé :

Pour que rien n'en paraisse, il doit le retourner

Et feindre de sourire à ses parents pressés.

Sur les bancs de l'école l'enfant s'est isolé

Et ne voit de la classe que son livre posé ;

Au maître qui s'étonne il se dit fatigué

Car, frappé d'insomnie, sa nuit fut écourtée.

De son manque de sommeil l'enfant est excusé

Et par bonté son maître l'autorise à rêver ;

Or cet enfant qui veille, à quoi peut-il songer

Si ce n'est ce mal-être dont son âme est blessée ?

Quand le dernier calcul sonne l'heure de la récréé,

Dans un coin de la cour l'enfant s'est réfugié :

Il n'entend rien des rires dont tout s'est animé

Car il est tout entier perdu dans ses pensées.

Retour à la maison dans un car sans pitié :
Il n'en sait que la vitre, par le reste ignoré ;
Déjà la porte s'ouvre, ses parents sont rentrés
Mais rien d'autre l'attend que de pain son gouter.

Sur un coin de la table il prépare sa dictée,
Aux propos de sa mère ses mots sont ajustés
Qu'elle ne saurait entendre, au repas affectée ;
Le silence de son père s'excuse de la télé.

Des trois qui s'en remettent à la table dressée,
Chacun à son repas de se taire épicé ;
Quand vides sont les assiettes, elles retournent à l'évier :
Sans même se retourner l'enfant monte se coucher.

Pourquoi le ferait-il, Tout paraît l'ignorer :
Le bruit de la vaisselle, l'autre de la télé ;
Du chien sur le tapis on dirait une poupée,
Un jouet privé d'âme dont la pile est usée !

Du portrait sur le mur les yeux se sont fermés

Et plus rien ne s'écoule sur son visage grisé ;

Du tableau suspendu la mort seule est restée :

Un enfant s'est pendu, on peut le décrocher !

LE DEVENIR D'ESPRIT



Caspar David FRIEDRICH, « Deux hommes contemplant la lune »,
1818-1820

Le devenir d'Esprit

*« Le devenir d'Esprit n'est pas caché aux hommes,
Et, telle qu'est la vie qu'hommes se sont trouvée,
C'est le jour de la vie, le matin de la vie,
Comme sont, de l'Esprit, trésor sur les hautes heures.*

*Que Nature se trouve en outre somptueuse,
Alors l'homme contemple avec la même joie,*

*Comme il se fie au jour et se fie à la vie,
Comme il se lie à soi par le lien de l'Esprit. »*

(Hölderlin, « Des Geistes Werden... », traduction personnelle)

L'ÉNIGME

L'énigme n'a de pouvoir que tourmenter l'esprit :

Ne vaut envers le monde que ce qu'y est caché ;

Il faut que de patience déchiffrer soit nourri

Et qu'un brin de hasard daigne nous accompagner.

« Je suis ton labyrinthe » : au creux de ton oreille

Place un mot avisé ! Ariane en fut gênée :

De quel mot s'agit-il ? Il n'est âme qu'émerveille

Quand on gagne en souffrance d'être ainsi conseillée.

Si le dieu se réjouit d'ainsi l'apprivoiser,

Il demeure une énigme qu'Ariane doit déchiffrer :

Que se cache en ce dieu, qui s'étant morcelé,

Réunit les fragments en sa propre unité ?

Qui, armé de son Thyrses, écoule l'eau du rocher

Et fait valser ces dames sur des airs endiablés ?

Que dire à cette énigme qui paraît insensée :

N'a-t-elle, en sa tournure, la réponse déplacé ?

Ce n'est pas une question, nous prévient l'enchanteur :

Nul besoin d'y répondre et au mieux l'oublier !

L'énigme voudrait-elle dire qu'il est aussi menteur,

En plus d'être démon et d'agneaux affamé ?

Zarathoustra le pense mais ne peut rien en dire,

Sinon qu'il est fâcheux de l'avoir écouté ;

De raison mal cousue, sachant se contredire,

L'enchanteur se fait gain de propos déplacés.

La question nous revient, les soupçons écartés :

Que se cache en l'énigme qui nous est proposée ?

Il n'est malentendu que l'on peut invoquer

Ni de cause inconnue qu'on se doit suspecter.

S'agit-il d'affliction qui nous ferait douter

Qu'existe une solution à ce qui est posé ?

Descartes, en son tourment, l'avait déjà pensé :

Aussi dieu n'est pas sot à nous vouloir tromper.

Et qu'y répondrait Kant en un jugement fondé :
Nous faut-il à déduire nos deux sens accorder ?
De l'espace et du temps l'énigme est-elle tissée
Ou veut-elle autre chose qu'on puisse imaginer ?

Il n'est en cette énigme rien qui nous est conté
Sinon que d'en parler suffit à la créer :
Les mots qu'ici s'enchainent n'ont de chose à cacher
Que ce qui fait leur suite sur le blanc d'un papier.

IGITUR...

Ce qui fait toute énigme, ce sont les mots eux-mêmes :
Non pas tels qu'ils s'assemblent et forment ainsi des phrases
Mais tels qu'on les choisit pour leur donner un sens
Qui, n'étant pas le leur, est toujours inédit.

L'AVENEMENT

Que de crayons usés à dévoiler ce terme :

On ose que l'Ereignis du penseur est la clé !

L'avenance est-elle secret que le concept enferme :

À peser les discordes, il m'arrive d'en douter !

Depuis les « Beitrage », le mot dut assumer

De suivre les chemins d'une pensée capricieuse ;

On dit le penseur deux de s'être retourné

Et qu'au « tournant » il doit sa fortune ombrageuse.

N'importe en toute affaire que ce qu'on en retient :

Encore faut-il y voir bien plus qu'on en regarde.

C'est du blanc dans les lignes que jaillit le certain :

Aux mots n'est d'autre lieu que la page qui les garde.

Tout devient synonyme à trop douter des mots :

Or ils ne sont que mimes des lieux où on les jette !

Au parler ne suffit d'abuser le propos :

Les mots ne sont au pain que ce qu'y sont les miettes.

Le dire est un semis entre fleurs et chardons :

Ses fruits ne se récoltent qu'au jour de la méprise ;

Des amis de culture suivant la fenaison,

Du dire ce que l'on cueille est d'humeur indécise.

Au mot indécidable est-il un convenant :
L'histoire fait provision de ce qu'on lui accorde.
Je n'y vois d'autre lieu que celui d'avènement,
Venir d'un Etre-Soi qui tout présent déborde.

L'avènement est royal selon son premier sens
Et convient à penser le règne qui prend place ;
De l'Etre en sa demeure il couvre la béance
Et l'affirme Etre-propre de tout ce qu'il embrasse.

Du fait des « il y a » il brise la contingence :
À ce qui se constate et jamais ne s'explique
Il offre un singulier qui en forge l'essence ;
Des êtres ouverts à Soi aucun ne se réplique.

Advient cette puissance qu'il nous sied de valoir
Car ce qui n'est que germe se voue à la croissance ;
D'être au plus près de Soi, il nous dit le devoir
Quand l'Etre se fait nôtre du don de sa présence.

L'avènement n'est au temps que sa mise en demeure
D'emporter dans son flux ce qu'il pense dépassé :
Ce n'est pas une mémoire où ce qui fut se meurt,
En ce qui croît s'accorde le moindre composé.

L'Etre-Soi ne parvient qu'à celui qui l'appelle :
Nous sommes prédisposés à recueillir sa voix,
Au motif qu'on s'épouille de ce qui nous attelle
À nourrir la Raison de ce qui s'entrevoit.

Abjurer la Ratio n'est que le commencer :
Il y faut un vouloir de la puissance de Soi !
Exister est chemin en vue de la contrée
Qui dans la « Déclosion » nous en livre la voie.

Convient à l'esprit libre d'en approcher l'audace,
Surpassant de la Dite les mots qui l'en séparent ;
Ereignis n'est pas lieu d'une éclaircie fugace,
D'un Etre qui devient en son propre départ.

L'avènement nous dépose en notre devenir
Car l'Etre approprié du Soi fait la promesse ;
Le propre qu'il se donne est toujours à-venir
Et n'abolit du monde qu'un peu de sa détresse.

« Tu es ! » dit l'Ereignis : à nous d'écrire la suite,
D'un « il y a » faire Soi, un « je suis » qui serai !
S'agit-il d'une histoire dont la vie est construite
Ou d'un instant unique cousu d'éternité ?

Minuit ! Le temps s'efface, caché sous la poussière :
Chaque seconde est mille ans aux horloges arrêtées !
La nuit brise du jour les restes de lumière :
Du soir qui tout confond nait-il un singulier ?

C'est du sans-fond de l'Etre qui plus rien ne sépare
Que surgit ce mystère qui d'un Soi fait chacun ;
D'entre la terre aux cieux qui porte son regard
Aussi loin que du proche in n'en conserve aucun ?

C'est celui qui seul pense et s'en remet aux mots
Figés par la Raison dans un écrin de pierre ;
Or les mots sont menteurs et nous disent à propos
Ce qui leur est prêté dont ils nous font barrière.

Du soir nait le silence qui garde la parole,
Indicible de l'Etre approprié dès l'aube
Aux Soi qui se redressent et perçoivent l'obole
De sombrer dans l'abîme où l'éveil se dérobe.

« Je suis » doit-il penser qui s'offre à la lumière,
Puis, chaussant ses godasses, dévale un escalier
Et dépose son regard, accroché à la pierre,
Sur l'aigle qui l'étreint de ses ailes déployées.

Vers la plaine il descend, par le Signe assuré
Que le temps est venu de saluer les dieux :
Zarathoustra redoute les humains partagés
Au sort de cette annonce et marche silencieux.

Le lion a du flair pour tout ce qui rumine :
Il convie le prophète à ne trop y penser.
Que pourrais-tu savoir de ce qui les anime
Et nourrit leur espoir : un dieu ou un sorcier ?

Descends leur faire annonce de ce qui t'est confié :
Les dieux sont de retour et brisent le destin
D'un humain en détresse de son Etre oublié !
Le lion des colombes a suivi le chemin...

C'est la métamorphose dont s'accomplit l'enfant
Et verse sur la terre une ondée d'insouciance ;
N'a-t-il fait du souci l'être-là son étant,
Ce penseur qui de l'Etre a convoité le sens ?

Or c'est d'un vif tourment qu'il s'est ainsi lesté :
Qu'importe le grand large aux eaux de la fontaine ?
Le lointain est au proche d'un regard avisé
Sur l'Ouvert infini qu'est la grandeur humaine.

J'entends que la clairière de l'homme est un miroir :
À qui franchit la Dite il offre son reflet.
Du propre en son enfance vient-il s'apercevoir :
Nietzsche aurait de l'humain dénoué le secret.

Car il est bien plus grand que le plus grand des hommes,
L'enfant qui s'enhardit à détourner le vent
Et de son souffle neuf donne la vie au Surhomme :
Il n'est de « là » l'humain qui ne soit cet enfant.

M'a-t-on vraiment compris ou est-ce un faux-semblant ?
Je dis au genre humain qu'à germer de la terre,
Il se forme en ivraie d'y ajouter les ans :
Aînés en leur Sagesse toujours vont en arrière.

Du penseur de Fribourg je repense au chemin
Traversant la campagne jusqu'au pied du grand chêne
Et me souviens du banc gravé de mille destins :
Ami de solitude, ta pensée m'est sereine.

Le visible et dicible d'époque sont les figures
Mais qu'en est-il de l'Autre qu'on ne voit ni peut dire ?
Jadis pensé multiple et puis de l'Un mesure,
Effacé d'un soupçon, de quoi demain prédire ?

« Je suis » n'est-il qu'un mot gravé sur un vieux banc ?
De ce qu'y fut inscrit, lui seul est la demeure ;
Que nous dit le Mystère qu'Heidegger, l'évoquant
Du souci au tourment, a sans fin questionné ?

« Je suis » est nom du banc qui invite au repos,
Ultime Sérénité pour qui s'est fait tourment
De dévoiler de l'Etre l'impossible propos :
« Je suis » nous dit le lieu du dernier commencement !

Du repos de l'Esprit en ce temps de détresse
Le divin nous fait don quand l'Etre devient Soi ;
De cet avènement l'Ereignis est promesse
Et confie au poète d'en indiquer l'endroit.

S'approchant de la plaine, Zarathoustra hésite :
D'une sombre nuit de l'âme les hommes sont prisonniers !
Le Signe n'est-il menteur si des humains l'élite
Le lion dans la grotte a de vie dépouillée ?

Quand les dieux et mes maitres ont ainsi disparu,
Qu'il n'est plus de ce monde que penseurs de l'en vain,
De quoi se faire espoir d'un soupçon de salut :
Au souffle ainsi tombé ne faut-il un levain ?

Du vain qui vous dévore le Signe me fait devoir
D'en chasser le démon et les faux-monnayeurs ;
Je suis Zarathoustra et d'en-Haut m'est vouloir
D'en conter la lumière qui de l'Etre est faveur.

J'ai vent de la détresse quand dieu s'en est allé,
Des solitudes humaines et des larmes versées,
Du non-sens et l'absurde affligeant vos pensées
Et de ce peu d'espoir dont on vous a lavés.

Je vous dois partager qu'un Autre est à-venir !
Au plus haut des montagnes m'est parvenu son nom ;
Du « Je suis » qui s'annonce auriez-vous souvenir
Qu'il vous faut n'oublier : il n'en dit rien de bon !

RETOURNEMENT

Retour à l'origine, là-bas où je suis né :

Plus rien n'y est pareil, par le temps effacé !

De l'âtre et des attentes, seuls les murs sont restés :

Demeure de mon enfance, où est ton âme passée ?

Je fus un étranger, fuyant l'inimitié

De l'Etre et de son Temps dans les choses enmurés ;

J'ignorais tout du monde, par son dire aveuglé :

Qu'importaient le ruisseau et les morts inhumés ?

Je m'en allais, fuyant, les secrets oublier

Quand un jour, par un Ange, la clé m'en fut donnée :

Il cachait dans les plis de son aile déployée

La source de lumière dont je m'étais privé.

Se peut-il que les hommes n'ont jusqu'ici pensé,

Que d'un épais brouillard leur œil fut prisonnier,

Qu'un horizon trop proche ils effleurent du nez ?

Lointaine est notre vue de la proximité !

Dans le regard de l'Ange, mon âme fut ek-stasiée :
Je m'y voyais sans peur, à ce Je dérobé,
Un autre en tenant lieu, et mon Moi dépouillé
N'était plus qu'être-été, néant d'ipséité.

L'Ange

Retourne sur tes pas, vers ton destin brisé
Et cherche du désaccord ce qui peut l'apaiser ;
Je te confie la clé d'un secret bien gardé,
Une Parole que toute chose conserve en son retrait.

Il est minuit déjà, l'heure de tout rassembler
Quand le temps des horloges, qui vient de s'arrêter,
Se retire dans les failles de ce qui est semblé :
Le temps qui bat le monde lui est un étranger.

Il faut que tu reviennes dans la proximité :
Ton âme dans le lointain d'un dire s'est égarée !
Le monde est si étrange qu'il te semble ignoré :
Tu penses n'en rien savoir qu'un secret bien caché.

De l'Etre en son repli je t'ai confié la clé
Mais il te faut encore être un bon serrurier ;
Trouver à son usage le portail destiné,
T'éloigner des empreintes dont l'histoire fut marquée.

Il n'est d'histoire de l'Etre que le temps défilé
À conserver les traces de ce qui fut manqué :
Nous ne savons de l'Etre qu'une galerie de portraits,
Qu'il suffit d'un pinceau pour le mettre à nos pieds.

L'homme

J'ai osé le pari de chez moi retourner,
Y chercher les racines dont partir m'a coupé :
Dans la Libre Etendue du Natal retrouvé,
Tout ce qui fut hostile devient Sérénité.

De l'Etre et de son Temps, qui jamais n'ont été,
Je mesure la distance de cette altérité
Dont chacun fit de l'autre son fidèle opposé :
Qui pourrait que s'écoule ce qui doit demeurer ?

Il-y-a Etre et Temps qu'on ne peut concilier
Que dans une origine par l'histoire oubliée ;
Le retour qui nous mène au premier commencer
Est souffle sur les braises d'une vaine hostilité.

De quoi l'histoire de l'Etre est-elle un oublié
Qu'un retour à la Source peut seul nous dévoiler ?
Si le chez-soi de l'Etre s'impose à la pensée,
Le temps de l'origine est un a-présenté.

A ce qui commença vpudrait-on retourner :
Au temps qui est déjà on ne peut échapper !
Le retour est la voie d'un nouveau commencer
Qui brise les origines de nos erreurs passées.

L'Ange

C'est le temps que tu brises d'ainsi te retourner :
La Phusis est de l'Etre le temps mal conjugué.
Le destin n'est la tombe d'aucun d'eux sacrifié :
Il faut que Temps et Etre d'un Même soient le pensé.

Il est un nécessaire de ces deux accorder
Mais qu'y peut l'être-là qui au temps s'est voué ?
C'est la question de l'Etre en notre âme résidée :
Faut-il que l'un des deux par l'homme soit répudié ?

De ceux que l'origine donne de se chamailler,
Faut-il que l'un s'épuise quand l'autre est mystifié ?
Le temps n'est qu'une horloge sur les étants jetée,
Mesure de ce qui change sans pouvoir s'oublier.

Retour à l'origine et son hostilité,
Impossible rencontre : la temporalité
Enferme en son retrait ce qui fut oublié ;
Du temps qui vient au monde l'Etre est un absenté.

Le temps de l'être-là est un représenté,
La forme a priori d'une subjectivité,
La mesure qui sépare de tous les distanciés,
La Raison convenante d'un être intercepté.

L'homme

Si Kant fut mal penseur, bien d'autres l'ont été :
Que cachent les apparences qu'on ne peut dissiper ?
En tout ce qu'on peut voir est un non regardé :
Le temps qui tout dévoile est notre cécité.

Le proche-à-l'origine dit la contrariété
De l'éclaircie de l'Etre qu'assombrit la nuée ;
C'est aux Anges de l'an que se doit la Clarté
Tandis qu'au feu de l'âtre le secret fut confié.

Es-tu de la maison ou un Ange de l'année,
Le gardien du secret ou celui de sa clé ?
J'entends que l'un et l'autre sont tous deux préposés
À lever sur le monde un brin de vérité.

La terre est une prison de la moindre clarté,
De tout ce qu'elle enferme le feu, dût-il parler,
N'avouerait du secret que le seul exister :
La flamme n'est qu'un montré de ce qu'elle a brûlé.

Se pourrait-il qu'un Ange soit un démon caché
Et que par sa lumière le poète aveuglé
S'échoue dans les ténèbres, de l'abîme naufragé ?
Au bas de la montagne les hommes sont-ils derniers ?

L'Ange

Les Anges de la maison veillent sur le feu sacré :
Ils soufflent sur la braise quand elle devient cendrée !
Les Anges de la montagne apportent la Clarté
Au premier jour de l'An quand l'hiver est passé.

Le ciel est un sans-fond quand il est étoilé
Et pourtant sur la terre il semble se poser :
Il est parfois si bas qu'on voudrait le toucher
Et c'est sur l'horizon que le rêve est brisé.

Le ciel n'existe pas : c'est une immensité,
Le néant de la terre qui vient s'y refléter ;
Du haut de sa montagne le poète avisé
Redescend vers la plaine qu'il n'a jamais quittée.

Et la terre se fait joie du prodigue retourné :
Ceux qui ne reviennent pas sont les impardonnés !
S'ils viennent à sa rencontre de présents l'honorer,
Se parents gardent en terre un secret réservé.

Et le poète accourt en agitant sa clé
Car il vient de sa terre le trésor dévolier ;
Il voudrait de la nuit son pays détourner,
En assécher l'abîme, son Natal embrasser.

L'homme

Mais dans la terre enfoui, le secret bien gardé
Résiste à la lumière dont il détient la clé ;
Il cherche en son retour ce qui fut commencé,
La vaine habitation de son être hésité.

La clé, qu'un Ange de l'An dans ma poche a glissée,
N'accède à d'autre porte que celle de ma pensée ;
De retourner la terre, je n'y peux rien trouver
Que ce qu'on a confié à sa fertilité.

Le trésor est ailleurs, enfoui dans la pensée :
Un mot ne peut suffire à nous le dévoiler.
L'énigme est si rétive qu'il nous faut méditer,
Saisir dans le silence ce qu'elle nous veut cacher.

Et si « les autres, non ! », souci est réservé
Au poète malgré lui, qui d'Obscur et Clarté,
En perçoit la tendresse en cette hostilité
Qui fit, dès l'origine, de l'homme un naufragé.

Je trouve chez Hölderlin surcroît de déité :
Ce Plus-Haut que le haut d'où jaillit la Clarté
Qu'Heidegger, en son nom, appelle « Sérénité »,
Plus lointain que le ciel quand il est dégagé.

L'Ange

C'est un non-lieu jouxtant la terre où tu as pied
Car la Libre Etendue ne peut se mesurer ;
Cet « à-côté » veut dire : dans la proximité.
Ce lointain du Plus-Haut convie à s'approcher.

C'est le proche qui souvent est le plus éloigné :
Revenir au Natal, c'est surtout renoncer,
Dire « non » à tous ces lieux où l'homme est étranger,
Renoncer aux mirages pour chez-Soi retourner.

Tu te méfies des dieux par les Anges évoqués :
Or c'est dans ta maison que l'Ange s'est installé.
De l'An vient la lumière qui n'y peut demeurer
Car c'est parmi les hommes qu'elle a sa destinée.

Toutes les captures de l'Etre sont empreintes destinées
Mais d'autant mal reçues qu'il en fut oublié :
S'il vint à la question par l'être-là jeté,
À défaut de réponse, son destin fut retraits.

Oubli dans une querelle native de la pensée :
De l'un et du multiple n'étant d'union sacrée,
Fragment venu d'Ephèse, par les flots ballotté,
Jamais ne s'échoua sur un poème d'Elée.

L'homme

Tu confies au poète d'aujourd'hui consacrer
L'union de ces penseurs par l'histoire opposés :
Que nous dit le poème qu'on ne saurait penser,
Que cache-t-il en ses mots s'ils n'en sont l'indiquer ?

Poètes et philosophes usent de mots partagés
Et ceux-là ne diffèrent que dans leur enchaîné :
Si l'homme est un poète par sa terre habitée,
Il faut que par son Dict un espace soit nommé.

Et cet espace est libre de possibilités,
Rencontres inattendues de tous les impensés ;
Si l'un et le multiple trouvent à s'y accorder,
Le revenir n'est plus... retour à l'opposé.
Le poète est penseur de tous les impensés
Qui parlent dans le silence d'un Ouvert destiné ;
Les deux futs d'Hölderlin sont ainsi rassemblés
Dans une méditation qui leur est propre.

Dans cette Libre Etendue gît la Sérénité,
Une Sagesse malicieuse qui tout peut composer,
Mélancolie bergère du troupeau ramené
Dans le chez-Soi tranquille d'un espace éjoué.

L'Ange

Or cette mélancolie est une joie détournée
Qui dit « les autres, non ! » : ce sont les épargnés
Du souci de ce Dict qui ouvre à la Clarté,
Une Parole silencieuse sous les mots abritée.

C'est dans le temps du monde que l'Etre fut oublié
Et pourtant notre histoire en est le destiné,
Un destiné multiple, selon son éPOCHé,
Un flot de parenthèses aux époques adressées.

J'avoue qu'il est subtil d'ainsi le présenter :
Des Idées platoniques au vouloir dépasser
Ne sont que les empreintes d'un Etre en son retrait ;
Ce défilé des traces est une histoire manquée !

Le temps est patricide en son désaccordé
Et c'est de son errance qu'est l'histoire du penser ;
Or vient le temps de l'Etre d'un chez-Soi retourner,
Non pas simple venir mais un transfigurer.

« Retournement natal ! » confie en sa gaieté

Un poète accosté aux rives de son passé :

Il offre à sa demeure, dont tout s'est effondré,

Une nouvelle Origine, un Natal impensé.

L'homme

On a paré les dieux d'un romantisme usé :

Entre Goethe et Wagner, lequel nous a trompés ?

« Je suis un décadent » semblait Nietzsche regretter :

« Il m'arrive quelques fois d'à cette humeur céder... »

Le sentimentalisme s'égare de mystifier

Ce qui souvent du monde n'est que banalité

Et « là où elle s'assit » devient le transcendé

D'un souvenir malade qu'on ne peut apaiser.

« O temps, suspends ton vol » décline le torturé

Mais d'où vient ton malaise, orant désabusé ?

As-tu compris du temps qu'on ne peut l'arrêter

Et qu'il tient sur nos têtes la pointe de son épée ?

Le temps est infidèle à qui le veut compter :
Il faut prendre le temps, qui nous est étranger,
Avant qu'il ne nous prenne et puisse nous dérouter !
Le temps est un mensonge, de l'Esprit meurtrier.

Est-il un autre temps qui jamais fut pensé,
Un temps qui ne s'écoule qu'aux horloges arrêtées ?
Est-il ce temps de l'Etre par l'histoire enfermé
Dans le secret du monde dont tu m'offres la clé ?

L'Ange

Il est tant de mystères que l'on voudrait sonder :
Le Même nous dit le Simple dans la complexité !
C'est le plus difficile, qu'aveugles on veut cerner :
Qui doit s'y attacher s'il veut tout posséder ?

Or qui de tout s'empare n'en sait que la moitié
S'il n'a, dans sa caverne, toute chose décomposée.
Et que lui reste-t-il du pain sec émietté :
Un Même qui de tout bien fait la Simplicité !

On sait ! Le temps du monde est une fatalité ;
« Vraiment ? » dit l'intrépide qui du temps mal pensé
Fait objet de requête et de pugnacité :
La mort n'est pas l'instant d'un vécu au passé.

Ainsi revient la faille : « Etre et temps » assigné
A faire de notre mort une histoire consumée.
Le souci du mortel devient un angoissé
Devant l'incertitude de sa mort annoncée.

Quand meurt un être-là, devient-il un passé,
L'ombre d'un survivant qui s'accroche à ses pieds ?
Le deuil met en présence un ami absenté :
Cette joie mélancolique en est le subsister.

L'homme

C'est la question du temps qui est ainsi posée,
Un temps que défigure la remporalité :
Le temps s'oppose à l'Etre quand il est mesuré,
Débit de l'eau qu'écoule une rivière en son pré.

Si le présent du fleuve où l'Etre s'est baigné
Est, au pas de son cours, vers une mer emporté,
C'est à sa propre source qu'il prend sa destinée
Et conserve, où qu'il aille, ce sol dont il est né.

Au fil de l'eau qui traine le temps est avancé :
Demain en est l'hier, à sa source arraché,
Et son présent toujours la continuité ;
Le temps ne peut d'un cercle un instant isoler.

On pense que la lumière du ciel nous est donnée,
Que la terre en son ventre est une obscurité ;
Or c'est du sol profond qu'un lys vient à germer
Et offre à la lumière sa propre destinée.

La lumière ne paraît que dans son éclairé :
Qui la suit du regard doit toute chose négliger !
La Clarté vient de l'An, par les saisons rythmée :
L'hiver par le printemps est toujours succédé.

L'Ange

Mais c'est du temps de l'homme dont tu viens me parler,
Celui des successions et des « brûlures d'été » :
Celui qui sied à l'Etre n'est pas un enchainé
Des maillons du semeur et du pain récolté.

La saison des promesses n'est que le temps creusé :
L'hiver, au pied de l'âtre, est souvenir d'été.
Le temps a fait son œuvre et l'horloge arrêtée
S'ennuie d'avoir perdu son précieux balancier.

Il est un autre temps, celui du demeurer,
Qui méprise les tempêtes et les orages versés :
Ce temps est un secret en ta maison caché,
Le secret du Natal qui se doit d'apaiser.

C'est le temps des rivières et des sources écoulées
Car l'eau qui se déplace ne peut que s'étirer :
Ce qui semble passer est une éternité,
C'est l'Etre en sa demeure, à son Temps conjugué.

Voilà ce qu'Hölderlin entendait retourner ;
Venant à l'origine et sa duplicité.
Pourquoi ne voit-on pas ce temps qu'on dit passer :
Tu ne peux le saisir qu'en usant de ta clé.

L'homme

C'est donc la clé qu'alors tu m'as confiée !
Prenant pied sur la rive, le poète est troublé
Car vient à sa rencontre ce qui est réservé
À ceux qui l'origine jamais n'ont désertée.

De ces deux qui s'opposent nous est dit l'unité :
Le Simple qui de toutes choses affirme la Mêmeté !
C'est la pensée du peuple, disait avec fierté
Le vieux Schopenhauer, par le diable avisé.

Il évoquait des dieux la Sagesse sacrifiée
Par un commun vulgaire inapte à la pensée ;
Il ne voulait du monde que son représenté,
Kantien de pacotille et de vie meurtrier.

Et c'est le temps de l'Etre aux humains destiné
Qu'il brisait de ses dents par le Mal acérées ;
Or parmi les gens simples il n'en fut pas parlé,
De sorte que l'origine de lui fut préservée.

Le poète fait offrande de ce qui n'est pensé
Et qui pourtant des siens ne peut être ignoré ;
C'est la pensée comptant qui aime les opposés
Et tire du différend un profit calculé.

L'Ange

Je suis de la maison, ce qu'à présent tu sais !
Les pins ont pris leur part de la plus haute Clarté :
Le feu du ciel tombé n'a rien à éclairer
Car le tonant est gronde d'une lumière égarée.

Quand l'astre qui fait jour le soir vient décliner
Et que la nuit s'empare d'une terre abandonnée,
Il flambe dans les chaumières une timide clarté,
Réconfort de l'Esprit qui vient à méditer.

Il habite en poète qui, dans ce clair dansé,
S'abandonne à la joie d'avoir au temps voler
Ce qui est, dans l'instant, fragment d'éternité
Et s'ouvre au temps de l'Etre dont il est proprié.

Ce n'est pas un retour mais le manifester
De ce que le Natal a toujours préservé ;
C'est par un accident qu'il s'est enraciné
Au pays de ces brumes dont se cache la vallée.

Car ce n'est pas un lieu qui est ici nommé
Mais une parole sacrée, de silence protégée,
Que le souffle du temps aux âmes vient murmurer :
« Je veille en ton Natal sur notre parenté ».

LE VOYANT (2024)

Tu rêvais de voyance, dénicher cette beauté

Qu'un voile sur notre monde aux hommes avait cachée ;

Génie ! Du tout l'Esprit, sereine fécondité

Qui dit le monde en joie et leur immensité.

Et tu te joues du temps, vertige d'éternité :

Des murmures de l'été l'hiver fait son grenier !

Si tu es rédemption de nos moindres péchés,

C'est d'amour bienveillant que nous sommes transpercés.

Tu fuis de nos affaires le vacarme effronté,

Rêvant d'une musique qui convie à danser ;

D'un souffle tu conjures les larmes du passé

Et d'un demain chantant les voiles sont étirées.

L'ivresse de ton bateau si loin peut nous mener,

Vers des îles de lumière aux sommets enneigés ;

Tu écris d'encre d'or ce qu'il nous faut aimer

Des souffrances de jadis qu'on ne peut effacer.

Dis-nous les mots riants dont s'oublie le passé
Et s'invente la vie dont nous sommes absents ;
Fais-nous présent de l'Autre par nos Je ignoré,
À qui n'est pas au monde accorde de le rêver.

Je sais que de malheurs demain sera tissé,
Que reviendront toujours trop de larmes à verser ;
Or ce qu'on ne peut fuir qu'on sache au moins l'aimer,
En supporter le poids et n'en jamais plier.

Toute grâce aime à du sang pouvoir se mélanger
Et souffrir est le dû que nous devons solder
Pour qu'un peu de bonheur à l'homme soit accordé :
Tout ce qui vient repart, le lieu doit seul rester.

Tes poches sont déchirées, tu n'y peux rien cacher
Si ce n'est quelques mots, du génie le brasier
Qui, d'aussi loin qu'il passe, embrase tout exister :
Renouveau de Phénix enfui dans sa cendrée.

Et la vie qui revient de rimes s'est colorée :

Les yeux se sont ouverts à d'inconnues clartés,

Voyance brisant l'abîme des regards aveuglés

D'un pieu ressentiment de vengeance épicé.

Quand les fronts se relèvent pour au ciel contempler

Ce qu'un génie des cimes eut l'audace d'y graver,

Les visages d'un sourire soudain sont éclairés

Et sur le bord des cœurs une grâce vient s'échouer.

Le vent de tes semelles a nos âmes caressées,

Un mot qui de nos vies en révèle le Sacré ;

Le génie est Esprit dont toute chose fécondée

S'élève jusqu'aux Célestes, par-dessus toute nuée.

Du dire sont par les mots tant de trésors cachés :

Génie est ce talent de nous y faire goûter,

D'en livrer la saveur et cette félicité

Que sème au cœur des âmes le poète avisé.

REDEMPTION

Et je m'élançai en vain, ne sachant où aller,
Une écorce de chêne par le fleuve emporté,
Glissant parmi les ruines d'un rêve inachevé :
C'est ainsi qu'au tragique mon destin s'est noué.

Qui suis-je en cette histoire, du présent nul passé,
Pas même un horizon qui voudrait m'attirer ;
Comment venir au monde quand il s'est effacé :
Il n'est plus rien des choses, pas même un oublié.

Je ne suis que l'abîme de mon âme échouée,
Un obscur trop profond pour qu'y naisse une clarté ;
Serais-je le survivant d'un bateau naufragé
Ou la dernière épave d'un torrent meurtrier ?

Qui me dit mal-croyant, misérable insensé ?
Un sujet de Platon, au mentir abonné ?
Ou celui d'un démon, aux paroles enchantées,
Qui cache en son habit toute son obscurité ?

Le monde devient silence qu'on voudrait habiller
Des mots les plus savants et la subtilité
De ce qui se démontre, le regard aveuglé
Par l'éclat d'une peau qui n'a rien à cacher.

« Tu n'es qu'une apparence, me dit un effronté,
Tendue sur le néant de ton propre exister ;
Ce qui n'a de revers, pourquoi le déchirer
Quand rien n'est à y voir dont on pourrait parler !

« Rien, me dit-il encore, qu'on puisse imaginer :
Il n'est que des menteurs qui l'ont voulu penser.
Tragique est la demeure qu'on ne peut habiter :
Te faut-il un palais pour ton rien l'y cacher ? »

On se nourrit d'un Soi qu'on voudrait exister
Et nous donner raison d'avoir été jetés
Ainsi nus sur la terre qu'on se dit réservée
Au venir contingent d'un humain désarmé.

Or il n'est aux humains qu'impossibilité
S'en penser le motif, moindre finalité ;
Si l'homme est une erreur qu'on ne peut excuser,
A quoi bon l'origine qu'on rêve de lui prêter ?

Voilà pourquoi de l'homme qui est un hasardé,
Il n'est d'autre raison que le pouvoir des dés,
D'en indiquer le nombre qui jamais n'est sacré
De sorte qu'on les relance pour un autre espérer.

On doit, Amor Fati, aimer sa destinée
Et d'exister si peu vouloir le prix payer :
Si les joies et souffrances sont aussi mal pesées,
Sans doute que le hasard est un vil usurier.

« Je ne suis pas bien riche, me dit l'infirmité,
N'ayant que mes débours pour du sort m'acquitter ! »
« Peux-tu souffrir encore, lui répond son banquier,
Car de trainer la patte, ton dû n'est pas payé. »

Comprendra qui le peut, volant se justifier :
Il n'est d'ombre au tableau que celle qu'on a rêvée !
Rêver, la bonne affaire ! Et pourquoi pas prier ?
C'est du pareil au même pour les désespérés.

Quelle idiosyncrasie ! La vie est un péché ;
Alors il faut mourir, à petit feu brûler :
L'enfer mène au salut, des saints l'ont confirmé,
C'est dans la comédie qu'un drame est oublié !

C'est le diable qui sourit quand dieu est crucifié
Car au pied de la croix tout mal est pardonné ;
Alors pourquoi pleurer si rien n'est plus fauter :
Que tombent les noirs habits des épouses endeuillées !

Il n'est de rédemption que pour le déchiré :

Quand l'homme est en lambeaux, qu'y sert de convoquer
Le Credo chimérique d'un usage dépassé ?
L'espoir est de l'humain ses morceaux rassembler.

On prétend que de formes notre histoire est tissée :
À peine les a-t-on vues qu'elles nous sont dérobées !
Car ce qui devient formes n'est que la volonté
Qui sitôt les reprend pour les réagencer.

On se dit voir le même d'un tout représenté
Et pourtant du vouloir n'est que la Mêmeté ;
N'importe en ce vouloir que ce qui est visé :
C'est de ses créations qu'une forme nous est donnée.

Si le fleuve d'Héraclite n'en finit de couler,
Jamais dans une même eau on pourra s'y baigner
Car l'eau, fut-elle pareille à celle qui est passée,
Elle est toujours une autre, d'une même source échappée.

« Ne demeure que le lieu » nous disait Mallarmé :
C'est la source et le lit qu'on ne peut pas changer !
Si de l'eau qui s'écoule, sa forme est préservée,
C'est que l'œil est trompeur, la vue mal ajustée.

Car c'est d'une autre forme que le cours s'est paré :
Ce qui est du même genre d'espèce n'a parenté,
Autant vaut de la forme qu'il nous faut distinguer :
Ainsi n'a pas le genre de l'homme son épousée !

Mais revienne le tragique qu'on a trop peu sondé...
Tragique est de fragments devoir se contenter
Car l'homme aspire à l'un de tout son démembré,
À de ce répandu faire son ipséité.

Or ce qui est épars du monde n'est séparé
Et c'est de tout étant que naît la soi-ité ;
Si l'homme n'est pas au monde, c'est qu'il est son été
Et de ce qui paraît, au mieux son reflété.

On est vécu du monde, à défaut d'exister,
Car c'est par lui qu'on est, hors-soi, déterminé ;
Qui se nourrit du monde de Soi en est privé :
Un miroir n'a de sens que celui de montrer.

« Je ne suis qu'une oreille » me disait un manqué,
S'il me sied de t'ouïr, je ne peux t'écouter ;
À défaut de cervelle, mon désir de penser
Se résout à l'enclume de tous les sons frappée. »

Si tu n'es qu'un oreille et de cerveau privé,
À quoi te sert la jambe qui vers moi t'a guidé ?
Que puis-je à ton malheur d'être un écervelé
S'i n'est pas un seul mot que tu puisses écouter ?

Et toi qui n'es qu'un œil pouvant tout regarder,
De ces choses que tu vois, tu ne saurais parler :
Il t'y faudrait des mots et surtout la pensée !
Je ne peux rien pour toi, même pas te consoler.

Si l'homme n'est que fragment, de son reste éloigné,
Qui de leur conjonction deviendra l'obligé ?
Quel est ce rédempteur qui tout peut rassembler
Et renouer la corde par un bouffon brisée ?

Il n'est qu'un Surhumain qui nous peut unifier,
Donner but à la corde qu'il nous faut emprunter,
Confie Zarathoustra, pour alors s'écarter
Du ne vouloir que vivre et sa bestialité.

On reviendra toujours, de l'obstacle évincé,
Vers de nouvelles souffrances et par l'en vain tenté ;
Poète est le Surhomme et des dieux le convié :
Il suffit qu'à la pierre il veuille nous arracher...

DU SIMPLE

Le Simple garde le secret de toute permanence et de toute grandeur. Il arrive chez les hommes sans préparation, bien qu'il lui faille beaucoup de temps pour croître et mûrir. Les dons qu'il dispense, il les cache dans l'inapparence de ce qui est toujours le Même. Les choses à demeure autour du chemin, dans leur ampleur et leur plénitude, donnent le monde. Comme le dit le vieux maître Eckhart, auprès de qui nous apprenons à lire et à vivre, c'est seulement dans ce que leur langage ne dit pas que Dieu est vraiment Dieu.

(M. Heidegger, « Le chemin de campagne »)

De tout ce qui l'entoure, le chemin fait offrande
Du monde en sa grandeur et toute sa plénitude :
Il dit le Simple qui au Même lui demande
D'enfouir en son retraits pareille sollicitude.

Or rien n'est jamais Simple en tout ce qui paraît :
C'est aussi vrai du Même selon son apparence ;
Ce qui semble pareil quand il nous apparaît
Exige de nos regards une attentive prudence.

Car autre est l'identique qu'on ne peut discerner :
Le Même se dit de deux la co-appartenance
De sorte que l'un et l'autre ont en communauté
Une pareille qualité mais aucune ressemblance.

Le Même est identique mais n'a pas de visage
Car il s'agit de l'Etre dont on sait qu'il n'est pas ;
Que l'Etre ait une essence résulte d'un arbitrage
Qui dénigre à ces termes le sens qu'ils ont déjà.

Chez les anciens c'est sûr, mais les modernes aussi,
Qui donnaient à ce mot le sens d'une quiddité,
Une substance en somme, sens que Descartes reprit
Sous le concept de chose pour décrire la pensée.

Dire que l'Etre n'est pas n'en fait pas un néant
Car s'il est un sans-fond, c'est qu'il n'a d'origine ;
Il n'est pas plus un acte figé dans son présent :
De l'Etre s'écrit l'histoire en tout qui se destine.

L'Etre est fixé au temps qui lui donne sa mesure
Et ne peut devenir qu'en ce qui le retient :
De l'Etre qui devient, ce temps n'est pas l'usure
Mais son accomplissement, au fil de nos chemins.

Les choses ne sont de l'Etre qu'une multiple façon,
Non point les détaillants d'un Etre débité :
Le monde n'est pas étal d'une vulgaire salaison
Mais l'expression d'un Même en singularités.

Ce qui est en partage, c'est le seul exister,
Surgir à l'improviste dans une brèche du temps
Et, sans préparation, s'ouvrir à ce donné
Car « il y a » veut dire : accepter ce présent.

Ce don sur le chemin est seuil de l'existence,
Aurore du premier jour d'un monde qui se déplie
Et offre à la lumière une insigne espérance
Que s'enrobent les êtres d'une précieuse harmonie.

C'est alors que le Simple défie le composé
Des fragments qui s'agencent pour ne former qu'un seul ;
L'Un-Tout n'a de raison que de vouloir cacher
Ce qui parfois s'oppose, dont il n'est que linceul.

Pas plus d'Un que le Tout : Deleuze est une chimère !
La voix d'un Enchanteur qui voudrait caresser
Ce qui n'existe pas et qui se désespère
De tenter l'impossible d'une structure insensée.

Le virtuel serait miroir de ce qui manque,
Réalité certaine et qui pourtant n'est pas,
Ruinant tous les possibles qui dénierait sa planque,
Le faux de son caché et futur être-là.

Faut-il à ce délire chercher une intention ?
N'y gâchons pas ce temps dont nous sommes crédités !
Le chemin du possible conduit à sa moisson
Qui en perçoit le Simple avec Sérénité.

Nous n'apprenons des choses que ce qu'on n'en dit pas,
Ainsi que Maître Eckart l'affirmait du divin :
De ce qu'on prête à Dieu, on n'y voit d'alias,
Le privant d'être libre et trahir nos desseins.

Les dieux dont on dispose sont ceux que l'on mérite
Car on les a forgés pour faire de nos misères
Le prix d'une rédemption qui, dit-on, fut inscrite
Au pied même de la croix d'un injuste calvaire.

Si l'on revient aux choses et ce qui s'en peut dire,
Il faut d'entre les lignes en saisir la portée :
Ne sont-ils malicieux de se laisser écrire
Pour taire en ce qu'ils disent ce dont on veut parler.

T'en voudras-tu, Eckart, de n'avoir de ton dieu
Pu dire que l'indicible et l'Etre aussi lointain
Qu'on ne sait le nommer ni concevoir le lieu :
Un existant si peu qu'il pourrait n'être rien.

N'est-il simple néant auquel tu crois pourtant :
S'il sied par-dessus l'Etre, n'y devant s'accorder,
Pour quels cieux le mystique, qui n'est pas simple orant,
À genoux sur la pierre, se veut-il mortifier ?

Tu es de cette espèce à te crever les yeux,
Œdipe au Moyen-Age ne pouvant supporter
Que d'un simple regard, faisant offense à Dieu,
Un homme, sur sa misère, n'a le droit de pleurer.

Tu n'attends rien de voir ce qu'on ne peut nommer :
Qu'aurait-il à te dire d'aussi peu d'existence ?
Que m'importe la Foi de n'en rien espérer
Qu'honorer de vains mots un dieu sans consistance !

Foutaise ! Dieu m'est un autre qui le Simple a sacré,
Un jamais composé de trinité obscure,
Fabulation mesquine d'un concile de Nicée,
Qui veut que du trois l'un confine la démesure.

Combien de dieux possibles s'il en faut un au moins ?
Si dieu a sa demeure, qu'importe le résident :
Il est comme il se veut, apte à ce qu'il devient ;
Un dieu qui n'est pas libre ne saurait être avenant.

« Le chemin de campagne » se garde de trop en dire :
De la Sérénité qui toujours prend son temps,
Il fait règle des Sages qui, n'ayant à prédire,
Se font juste propos de ce qui est présent.

Car rien ne se dérobe à qui sait en juger :
Sur le chemin tranquille, en tout ce qui l'entoure,
C'est le Simple du monde qui nous est partagé,
Ignorant du calcul les néfastes détours.

Le monde est sans malice et ne donne à tromper
Que ceux dont l'ignorance lui trouve un air douteux ;
D'en affirmer le Simple leur est un préjugé
Et d'un mythe persistant le souvenir pieux.

D'un impossible Eden, et son affreux serpent
Qui tenait à l'écart une bienveillance divine,
De croquer à la pomme, pour devenir savant,
Fut le premier calcul d'une prétention mesquine.

Car il n'est rien de simple, prétendait le reptile :
Le croire est une offense à la Sagesse de Dieu ;
Ce sont les fous qui pensent le Savoir inutile
Mais la Raison de l'Etre n'en connaît que le mieux.

Le Savoir est une ruse qui oublie trop souvent
Qu'en tout ce qu'il enseigne, des êtres il fait défaut
De ce qui, sans paraître, les constitue vraiment
Et n'a garde à compter que le peu qui nous vaut.

La Science n'a de mesure que ce qui fait profit
Aux désirs que nous prête son besoin d'importance ;
Pour le salut de l'âme n'affichant que mépris,
Elle devient un abîme, tombeau de l'existence.

Si tout est vraiment simple, pourquoi mordre à l'envie
De chercher dans les choses une vaine machination,
D'exhiber de tout être la secrète industrie,
Si ce n'est les prêter à nos viles intentions ?

Le Simple n'a pas sa place dans le ventre du monde :
Qui voudrait en douter n'a jamais rien appris !
Le Simple est une caresse qui, du chemin la ronde,
Embrasse ce qu'elle rencontre et de sa main bénit.

Quand on s'accorde aux êtres, le Simple est évidence :
Le chant de l'alouette ne veut pas de question
Mais le temps d'une écoute, l'humeur d'une résonance :
Une simple mélodie jouée sans partition.

La Raison extractive ne retient qu'une partie
De tout ce qu'elle disperse, en brisant l'unité,
Et de ce qu'elle étale conçoit la machinerie
Dont s'animait l'ensemble à présent déchiré.

La Raison s'autorise de sa complexité
Pour affirmer du monde qu'elle seule peut le décrire ;
En dire la mécanique, ce n'est pas le penser,
Entrevoir l'harmonie guidant son advenir.

Ce monde tel qu'on le dit est un théâtre humain,
Celui de nos affaires et de nos égarements ;
L'Esprit est à l'étroit en ce qui le retient
D'en l'Etre caresser l'ineffable existant.

« Les choses sont ainsi faites » dit l'escrimeur savant
Qui porte son fleuret au cœur de la matière :
C'est d'un parfait accord que fonctionne tout étant,
Chacun selon son genre ou selon sa manière.

De notre digestion, voyez combien d'organes
Ont soin de la mener jusqu'au bord des toilettes !
Et d'une fleur éclore, songez, quand elle se fane,
Qu'elle fera de l'humus l'objet de sa recette.

Est-il une science galante qui sache parler des fleurs,
Admirer leur beauté, en humer les parfums ?
« C'est niaiserie de poète » répond le pourfendeur :
« Comprendre ses rouages est l'unique opportun ! »

Qu'il vous plaise, ma Mie, d'accepter d'un idiot
Le bouquet de ces fleurs en guise de sentiments :
On m'avait suggérer d'en offrir les grelots
Qui, du plat qui mijote, seraient un condiment.

SAGESSE MALICIEUSE

« Dans l'air, variable avec les saisons, du chemin de campagne prospère une gaieté qui sait et dont la mine paraît souvent morose. Ce gai savoir est une sagesse malicieuse¹. Nul ne l'obtient qui ne l'ait déjà. Ceux qui l'ont le tiennent du chemin de campagne. Sur sa voie la tempête d'hiver et le jour de la moisson se croisent, la turbulence vivifiante du printemps et le déclin paisible de l'automne se rencontrent, l'humeur joueuse de la jeunesse et la sagesse de l'âge échangent des regards. »

(Martin Heidegger, « Le chemin de campagne »)

AUX VENANTS

Les enfants sont promesses de lumière à venir.
Quand l'homme est assez vieux
Pour se retourner
Et qu'il regarde, d'un œil humide,
L'enfant qu'il a été,

Alors à la Sagesse,
Qui nous vient avec l'âge,
S'ajoute la Malice des premiers jours :
Ensemble ils forment la Sérénité.
La Sagesse est sereine quand,
De tout ce qu'elle a su,
Elle ne retient que le Simple,
Ce Même qui tout rassemble
Sans jamais rien confondre.

SAGESSE MALICIEUSE

De l'enfant malicieux à la Sagesse du père,
Au gré du temps qui passe, le Sage devient joyeux
Et c'est un Gai Savoir qui en chacun prospère
Dans la mélancolie d'un souvenir pieux.

Quand l'âgé se détache de ce qui l'a trompé
Il retrouve en l'enfance d'ignorer le souci
De survivre aux orages dont la vie s'est tissée,
Le sourire malicieux dont vivre l'a dépris.

C'est le temps des secrets d'une enfance cachotière
Quand s'y nouent des princesses à de preux chevaliers ;
De ce qui semble un jeu, l'enfant fait un mystère,
Une histoire consolante dont il détient la clé.

Il se vêt d'héroïsme et défie la Raison,
Tout habité des rêves d'une terre imaginaire ;
D'une écorce de chêne, il se fait un galion
Et vogue sur l'océan d'un baquet de lingère.

L'enfant n'a que malice qu'emportent ses secrets
Au plus loin des regards d'un adulte moqueur :
Gardien de nos oublis dont l'âge fait ses regrets,
Il sait de bien des choses l'infinie profondeur.

On le dit un rêveur qui de chimères s'instruit,
Chevauchant les licornes de l'infantilité ;
Peu fier de ces « mensonges » qu'il recouvre d'oubli,
L'adulte, en sa Raison, se doit tout calculer.

Adieu toutes ces malices qui comblaient son enfance ;
Il n'est aucun secret dont on pourrait sourire !
Les siens sont calculés, un poids sur sa conscience
Qu'il habille de faux mots pour ne pas s'y trahir.

La pensée, quand elle compte, s'enivre de tourments
Car il est trop d'agir qu'on ne peut calculer ;
Chiffrer est un démon ignoré des enfants,
Une manière des grands qui tout veulent contrôler.

Qui sait le poids de l'âme ou celui de l'Esprit :
Que pèsent les sentiments, les larmes et les sourires
D'un enfant dont la mère en ses bras le blottit ?
Que valent tous ces instants qu'oublier veut maudire ?

C'est dans l'âge avancé qu'un regard en arrière
Écoule sur nos joues les larmes du regret
D'une insouciance brisée d'un torrent de misères,
Le simplement paraître d'un vivre désuet.

Les vieux ne parlent plus : qu'auraient-ils à nous dire
Que ces erreurs passées à se faire un oubli
D'une Sagesse malicieuse qu'on ne peut contredire
Que dans le faux-semblant d'un bonheur éconduit.

« Le chemin de campagne » conduit à la Sagesse
Qui, dans l'âge avancé, renoue avec l'enfance,
Le temps de la malice et quelques maladresses
Dans les éclats de rire d'une profonde insouciance.

Fut-elle le temps d'un rêve ou celui d'une vision,
D'une énigme peut-être sur le chemin montant
Jusqu'aux portes du choix dont nous fait la mention,
Dans le « Zarathoustra », le croc d'un noir serpent.

C'est là tout un symbole qu'il nous faut éclairer :
D'un Eternel Retour le sens fut-il compris ?
Est-il poids le plus lourd qu'il nous faut supporter
Ou Sagesse d'un instant d'éternité surpris ?

Le vieillard et l'enfant partagent le savoir
De ce qui est parti et un instant revient :
C'est l'Etre, dans sa joie, qui en donne le pouvoir
Et qui, en sa Malice, en a fait les gardiens.

L'enfant est-il bohème emporté par le vent
Vers un pays lointain fermé par l'horizon,
Cartographe audacieux d'ignoré continent
Dont se rient sans effort nos simples opinions.

L'enfant n'a d'autre foi que celle de l'impensé :
Le rêve est son bagage, il n'a d'autre besoin
À porter sur sa route d'infinies traversées
Sur les écailles d'un chêne dont il suit les chemins.

Sur l'eau de la fontaine, voguant sans permission,
Nul pouvant la donner, il s'enfuit des rivages
De l'Esprit torturé de prudentielle Raison,
Récusant tout calcul et possible naufrage.

L'enfant se fait un jeu de surfer sur la gloire
D'intrépides chevaliers ou de pirates errants,
Les tueurs de dragons que Kant, en son Savoir,
Habillait de « tu dois ! » et d'inutiles serments.

Se peut-il qu'un enfant il n'a jamais été,
Qu'à devoir il fallait qu'il emploie sa Raison ;
S'il garda ses mains pures, c'est de n'avoir rien fait
Ou n'avoir pas de mains, de Valéry soupçon.

Un vent de liberté ne saurait émouvoir
Qui a, sur une horloge, rythmé tout son agir,
N'accepte d'exister qu'en ce qu'il peut devoir
Et doute qu'un rêve d'enfant viendrait à l'éblouir.

La Raison est injuste envers tous les enfants
Et ce trop de vieillards qu'elle a su tourmenter ;
Qu'importent les manières dont, l'homme se détournant,
Elle en tait l'intention d'impossible vérité.

Car la Raison nous ment quand elle dit tout savoir :

À ce qu'elle aperçoit il est des sens cachés

Qui, défiant toute logique, son modeste pouvoir,

Ne peuvent à ses principes se voir être enchainés.

« Tu n'as pas d'argument !, me disent les offensés,

En vain tu te répètes et n'es qu'un radoteur ! »

Si Raison tout écrase, quelle en est la pesée,

En quoi est-elle plus lourde qui en fait la valeur ?

Est juste ce qui nous vaut, au su de notre essence :

Que savez-vous de l'homme qui lui soit à-propos ?

Ajuster la nature au goût de sa jouissance,

Des besoins qu'on lui prête et dont il ne sait mot ?

LE DEVENIR D'ESPRIT

« Le devenir d'Esprit n'est pas caché aux hommes »

Du monde le jour venant a toutes choses déformées
De sorte qu'on n'y peut voir ce qui est dit caché ;
De quels signes un visage peut-il se dérober
Au détour d'un regard de lumière aveuglé ?

Les vivre est un tableau aux destins accroché :
Qu'y cache un personnage en sa main repliée ?
Le coloriage absent d'un secret réservé,
Un ce qu'on ne peut voir d'un humain démasqué ?

Ecrin d'une illusion, ce n'est qu'un poing serré,
Un cri dans le silence d'une histoire fragmentée,
La capture d'un instant en ce tableau nommé,
De son moindre détail l'éternel affirmé.

Il est de ces broutilles tant de choses à conter
Qu'on efface d'un regard de lueur absorbé ;
« Foutaise, dit l'Enchanteur, n'est mensonge la clarté :
Jamais trop de lumière pour ce monde éclairer ! »

Sur quel divin message se sont-elles refermées
Nos paupières alourdies d'un savoir contenté ?
Mentir est l'apparence au vouloir ajustée
De soumettre le monde à son représenté.

Echappe à nos pinceaux d'une image l'étranger
Qui en dénie l'utile de nos rêves écorcher ;
Aussi fine est la toile qu'il nous faut la creuser,
Arracher de ses ombres la lumière capturée.

Jaillit de la surface ce qui n'était caché
Qu'à ces regards envieux de n'y rien déceler ;
Qui se soucie d'Esprit quand abreuve la pensée
Le soupir méprisant d'un visage détourné ?

Et voguent de toile en toile les regards empressés
De fuir de leur histoire ces instants butinés :
Qu'y pourrait la Raison d'utile s'approprier
Pour en tisser la toile d'une sinistre araignée ?

Un passant de la toile m'a dit le point serré :
Un cri dans le silence d'un visage refermé,
La peau blanche et cireuse d'un enfant succombé ;
S'est repliée la main sur ces larmes versées !

Et s'enfuit la Raison de ces lieux dévastés
Qu'elle habille du linceul d'un absurde oublié ;
« Le devenir d'Esprit aux hommes n'est pas caché »,
Sinon dans le regard d'une présence aveuglée.

Et, telle qu'est la vie qu'hommes se sont trouvée,

Et, ainsi va la vie qu'humains se sont trouvée,
Le défaut d'un Matin, Origine impensée,
Non pas simple retour de racines oubliées
Mais le retournement d'un Etre abandonné.

C'est d'une vie dans l'absence qu'ils font leur destinée :
Et quoi ? N'est-il rien d'autre que l'on puisse y gagner ?
Faut-il que de nuages le ciel nous soit masqué,
Que d'ombres et lourdes pierres le jour soit habité ?

Un enfileur de perles et de rimes accordées,
Tel est ce du poète qui est souvent pensé ;
Je n'enchaîne pas d'agates mais des mots fragmentés
Qui disent à leur manière ce qui s'est effondré !

« Soit, me dit la sagesse, il faut ailleurs penser,
Sonder ce qui n'est pas, un défaut d'exister :
Il n'est en la façon qu'au néant naviguer
Dans une quête d'absolu dont vivre est le manqué. »

Où es-tu donc Parole d'un divin dissocié
De l'absurde existence dont l'homme s'est destiné ?
Faut-il qu'il se souvienne d'un jour avoir été
La promesse d'un divin à ce monde accordée ?

La nuit se fait buvard de ces maigres pensées
Qui déjouent de lumière un abîme insondé ;
Fragile devient le pas aux abords escarpés
Du puits de nos errances sur les voies empierrées.

Venu au crépuscule, l'humain s'est retourné
Et n'y voit que ses pas de la glaise prisonniers ;
Il n'a de sa Malice le secret conservé :
Sagesse de mots tissée n'est pas Sérénité !

C'est alors qu'il se tait et d'une larme versée
Il revient à l'enfance dont il s'est échappé,
À la maison des pères par ses rêves enchantée,
Aux étoiles mystérieuses dont il était bordé.

Du bord de sa fenêtre un ciel s'est approché,
Dans le bleu de la nuit un Ange s'est avancé ;
Et du chemin montant de nocturne éclairé
Lui revient le murmure d'une Parole oubliée.

Si mémoire a ses failles de l'immense effacer,
Se croyant au plus proche de son être accordé,
Se perd dans le lointain le regard aveuglé
Car il n'est de plus vaste que nos âmes déchirées.

C'est le jour de la vie, le matin de la vie,

Quand nocturne est la vie et nos cœurs évidés
Qui veille en sa nuit sombre sur ce désert glacé ?
Malheureux le poète rêvant d'une Clarté
Où toute chose au néant confie sa destinée.

Et le voici qui pleure sur l'humain désarmé
Voguant sur l'illusion d'un venir enchanté ;
Il confie à l'instant d'être une éternité
Mais dans l'abîme du temps le monde s'est replié.

Il n'est plus grand péril que cette nuit tombée
Qui efface le regard de ses paupières fermées ;
Prison est la lumière de nos vivre incendier,
Il ne plane sur les ombres qu'une poussière d'été.

Déjà le vent d'automne a nos portes refermé
Et déshabille le chêne de ses larmes fanées ;
Dans l'âtre aux crémaillères un vieux chaudron percé
A éteint du bois mort tout espoir de flamber.

De goûter la lumière nul ventre est affamé
Qui d'obscur se nourrit et croit sa vie peser ;
Aux eaux noires de l'étang le crapaud s'est logé :
Son regard de cristal a le ciel consumé.

De la plaine un brouillard a son âme effacé,
Résistent les faux-semblants à l'épaisse matinée ;
Le soleil de ce mur ne peut rien transpercer :
Hélios est assombri de sa grandeur blessée.

Se gonflent les nuages et d'ombre est la vallée,
Le ciel pesant et bas toute chose vient écraser ;
Il n'est des roses en pleurs que pétales dispersés,
Une mort qui se faufile dans le tout fragmenté.

Et joie cède à la peine, existants déchirés,
Brûlure d'un feu nocturne aux étoiles échouées
Dans la vase d'un étang, le mouvant insondé
Du profond d'un abîme qui s'ouvre sous nos pieds.

Matin d'un autre jour, un souffle est déchainé
Qui frappe de l'horizon sa trop lourde nuée ;
D'éclairs le ciel tonnant défie l'obscurité,
Des fureurs de l'orage un monde veut s'abriter.

Or des dieux en colère le souffle a redoublé,
Il ne pleut que lumière de l'obscur éventré ;
Aux lucarnes du néant s'infiltré une Clarté
Et d'un merle enchanté cette aube est saluée...

Comme sont, de l'Esprit, trésor les hautes heures

Un soupçon de lumière a mon rêve visité
Et la maison des pères en ses murs a tremblé ;
Avalée d'un abîme, l'histoire s'est effacée :
Un secret sur le monde venait d'être jeté.

Dans le temps suspendu aux horloges arrêtées
Sur cette heure souveraine, un trésor déposé
En le creux d'une absence avait le fil coupé
Dont s'enchainent les instants d'un devenir tissé.

Que manquait à son lieu où il nous fut confié,
Ce trésor de lueur, une étoile reflétée ?
Est-il Pandore des dieux, d'un enfer messenger ?
Qu'abrite de cette lumière qu'on n'a jamais pensé ?

De ce qui s'est fait lieu, lui seul est demeuré :
S'agit-il d'un Ouvert aux Célestes avancés ?
Si faible est sa lueur en notre obscurité :
Est-il démon qui peut de lumière nous tromper ?

Le devenir d'Esprit n'est que le débuté
D'un sillon d'infortune dans l'obscur cheminé ;
Montant en est le pas, cruel et déchiré,
Un fardeau sur la pente de sa cime absente.

C'est le chemin des ronces aux épines acérées,
Une larme dans le silence de douleur écrasé :
Est-il un cri, un mot dont il serait nommé ?
Souffrir en est Parole car manquent les noms sacrés.

Tragique est l'ascension mais non d'absurdité :
L'homme est un funambule sur la corde éclairée
De ce maigre faisceau d'une étoile échappé.
Et sous ses pieds l'abîme, nocturne éternité.

Mouvant est le filin et moindre pas risqué,
Du sans-fond sont les bras de la facticité ;
Et l'humain se déchire à mesure d'avancer :
Fuyant est donc destin d'impossible arrivée.

Mais trésor est l'Esprit qui porte la Clarté,
Faveur d'une chandelle par le souffle animée
Quand visible est la corde sur le gouffre élancée :
De joie est le supplice d'un nouveau pas tenté.

Et voguant sur l'obscur à ce fil accroché,
Il se dénoue du temps d'une histoire succédée
Qui lui cache l'Origine de son être manqué :
Si d'absence est le temps, surgisse son oublié !

Que Nature se trouve en outre somptueuse,

Ils sont calmes et paisibles les chemins forestiers
Et l'Esprit va sans crainte à l'ombre des futaies ;
De sa branche un oiseau chante notre avancée
Et sourient les regards aux abords attirés.

Un petit pont de bois a le ru traversé
Et sous les renoncules l'eau peine à s'écouler,
Capture de nos pensées par cet instant figées,
Extase et abondance de la félicité.

Sur la rive un chevreuil son pas vient déposer
Et savoure au limpide de ses lèvres y plonger ;
De concert les grenouilles saluent cet étranger,
Éphémère libellule sur son crin s'est posée.

Et murmure le ruisseau par un souffle emporté
Qui défie de son cours les bordures empierrées ;
Plus loin que l'horizon il va son eau porter,
Entrainant les galions qu'enfants lui ont confiés.

Et source est de la vie Origine impensée
Que savoure le poète et dit en noms sacrés ;
De la faveur du lierre les arbres sont parés
Qui répondent au silence par le cri des couvées.

Tout n'est ici que joie et bonheur assurés,
L'Esprit a fait sa couche d'une Nature enchantée ;
Y demeurent les Célestes à nos destins voués
Dans la surabondance d'une lueur caressée.

Et divine est la sente de la Nature foulée
De nos pas de silence qui s'accordent au Sacré ;
D'une joie claire et profonde notre âme est assiégée,
S'empare de nos visages un élan de piété.

Or chute sur un taillis le chemin forestier
Et aux buissons d'»épine nos mains sont écorchées ;
On voudrait sur hier notre allant détourner
Mais s'efface le chemin par la nuit capturé.

Et ne conduit nulle part ce layon cheminé,
Dans la gueule de l'obscur son cours s'est échoué ;
S'accrochent à nous fantômes de la forêt penchée
Sous le poids du nocturne aux étoiles absentes.

Se souvient un errant des images traversées :
Dans l'eau claire du chevreuil le regard s'est noyé
Et silence est la pierre aux crapauds délaissée.
Sur le chemin de nuit s'entend l'ami pleurer...

Alors l'homme contemple avec la même joie

Joie d'Esprit devenir d'en le vaste s'immerger,
Nature est le reflet de nos intimités,
Dans l'Ouvert d'un non-lieu au divin contemplé
De silence est l'extase en nos âmes médusées.

La Parole n'a de mot qui se peut rapporter,
Non-dit en est l'immense en sa proximité ;
Aux joies de l'indicible une lyre est accordée,
Prémices du dieu venant, souci est apaisé.

Et chantent les alouettes de célestes mélopées,
Nature est labyrinthe d'une Ariane emportée
Au bras de son époux dans une valse enchantée :
D'hier ne fait plus qu'Un le vouloir fragmenté.

De c ris le Minotaure à son Mal enchainé :
Il faut tuer la Bête, son obscur incendier
De cette lueur fragile aux regards détournés
Du néant de l'absence d'un faussaire l'habiter.

Et Malice est Ariane de son dieu l'avisée,
D'une douce mélancolie Sagesse est parfumée :
Esprit est un secret dans la Sérénité !
Elle danse sur ses blessures, en dénoue l'insensé.

Car temple est la Nature et demeure du Sacré
Et des moindres détails en leur infinité
Immense est le regard à ce proche accordé :
Le lointain n'est du près qu'illusoire reflété.

Il voudrait d'oraisons ce Retour saluer,
Accorder cet instant de propos ajustés
Mais se tait le mystère en ses lèvres scellées :
Il n'est du lieu savoir qui se puisse énoncer.

De souci est la joie en ses veines écoulé
Quand manque à ce poème l'écho des noms sacrés ;
Et limite est le dire de ses mots dérobé :
De silence est Nature qui s'ouvre à la pensée.

De garde est la Raison sur la Nature foulée :
Il n'est des choses à voir que leur utilité,
La nourriture amère d'existences contentées,
Factice manutention de cet Un dévasté.

Sous la joie le souci n'est secret bien gardé
Qu'il revient au poète d'en son âme conserver ;
S'y accordant ou non, il s'y est accordé :
Lui seul et autres non ! N'est-il frère du Sacré ?

Comme il se fie au jour et se fie à la vie

D'Esprit le devenir est sa prise délaïsser,
Au mystère abandon d'une aurore éclairée,
Drap de lumière viride au firmament glacé
Car de danse est l'Esprit par un murmure charmé.

Confiance et d'un même sort sont les destins liés
Dans la ronde infinie d'un anneau cheminé
De tout être en reflet de ce Même partagé :
Le Simple qui du monde en noue la parenté.

Ils se fient au levant d'une histoire impensée,
Origine d'existence sur les traces du Sacré ;
La vie se fait un chant aux Célestes accordé
Et dans l'âtre une flamme a la cendre effacé.

De lumière sont les larmes que verse la rosée
Sur les prés d'herbe tendre des agneaux savourée ;
Dans un talus d'épines la Bête s'est dérobée
Et s'en va le chemin les horizons défier.

Sur le banc des énigmes par un chêne ombragé
Se dénouent les secrets au regard médité ;
De silences est l'Esprit et les mots en retrait :
Il n'est ici qu'un lieu d'où reste est déployé.

L'énigme est du chemin sa lumière préservée,
Un éclair dans la nuit d'une histoire déchirée,
Le retour matinal d'une naissance oubliée :
Aux brumes d'un soir venant l'humain s'est dissipé.

Obscure est la lumière au crépuscule versée
Quand s'échouent les étoiles en nos yeux refermés
Et doute est la confiance d'avoir trop espéré :
La nuit coud de nos rêves les rendez-vous manqués.

S'il nous suffit d'y croire et nos paupières lever,
Réveil est le chagrin de nos rêves oubliés ;
La Raison n'est pas foi, une incrédulité
Que déjoue le chemin de confiance emprunté.

Or clôture est la foi de ses croyants priver
De goûter aux saveurs de l'herbe d'à côté
Et est aussi prison de ses dieux enfermer
Dans un flot de vertus, d'un Credo l'infondé.

Méfiant de son destin l'humain s'est retourné
Et n'y voit du chemin que son pas capturé ;
Étrange est le parcours de sublime affamé,
D'Esprit le devenir du monde est l'étranger.

Comme il se lie à soi par le lien de l'Esprit.

L'âme est une étrangère à ce monde calculé,
À Soi perdu le lien par l'obscur dénoué ;
L'homme est une illusion de s'être un jour trouvé,
Une errance dans la nuit d'une profonde vacuité.

Aliénation du dire de maîtrise affligé,
Le concept est miroir de nos fragilités ;
Muet devient le mot de l'avoir trop usé :
N'en demeurent que les lettres par nos raisons gravées.

Fuyant s'éteint le Soi aux délires capturés
Des serviles obsessions de savoir enchainées ;
Il n'est rien qui s'avoue en ces propos manqués :
Est défaillant le mot de son être absenté !

De limite est le Soi au terme de la pensée,
Indicible horizon de nos vies méditées ;
Ainsi court le chemin dans la nuit démasquée :
Il n'est de lien d'Esprit qui se peut arrêter.

Car mensonge est le temps qui dit s'en approcher,
En effleurer la peau et l'abîme en sonder :
Le Soi n'est que néant, d'un caveau l'inhumé
Quand s'éprend la Raison du savoir l'enfermer.

Il court après son ombre qui prétend le cerner
Car Soi est un ailleurs en sa proximité ;
Lointain ce que l'on vise en nos âmes replié,
Le Soi est une absence, d'un Je l'autre masqué.

Dépli est le chemin à cet Esprit lié,
Le fil d'un labyrinthe sur l'inconnu brisé
D'un Soi qui nous échappe dans les fissures caché
Des abords d'un non-lieu d'une expression bordé.

Il court le lien d'Esprit dans la sombre clarté
D'une remontée nocturne à ce chant murmuré :
Les ombres de la vie en ont secret gardé
Dont mémoire est du Soi le destin préservé.

Voudrait-on de lumière son message éclairer :
C'est aux éclats de lune et d'étoiles échouées
Dans les yeux de la Bête aux épines dérobée
Qu'il nous faut cette lueur de l'obscur délier.

Et de sang le vouloir de ces pierres déchirer
Et larmes sont nos pas d'en la nuit cheminer ;
Si du haut de la pente le Soi nous est chanté,
Sur la pleine endormie un silence est tombé.

NIETZSCHE

LETTRE A UN AMI

Pour compléter cet hommage à Hölderlin comment ne pas proposer une traduction personnelle de cette rédaction scolaire composée par Nietzsche à l'âge de 17 ans ?

Lettre à mon ami, dans laquelle je recommande la lecture de mon poète préféré.

Mon cher ami,

Quelques remarques que tu as faites dans ta dernière lettre concernant Hölderlin m'ont beaucoup surpris, et je me sens poussé à défendre ce poète que j'aime tant contre toi. Permets-moi de te remettre sous les yeux tes paroles dures, voire injustes ; peut-être, je l'espère, que tu as déjà changé d'avis : *comment Hölderlin peut-il être ton poète préféré ?* Cela m'est totalement incompréhensible. Pour ma part, ces sons flous, presque fous, d'un cœur brisé, d'une âme déchirée, ne m'ont fait qu'une impression triste, parfois répulsive. Ce sont des propos flous, parfois des pensées de malade, des éclats violents contre l'Allemagne, une idolâtrie du monde païen, tantôt du naturalisme, tantôt du panthéisme, tantôt du polythéisme, tout cela en un mélange confus – c'est ce que tu as trouvé dans ses poèmes, en effet, dans de *bien réussis* mètres grecs.

« Bien réussis, en mètres grecs ! » Mon Dieu ! Voilà tout ton éloge ? Ces vers (et je parle ici seulement de la forme extérieure) sortent du cœur le plus pur, le plus délicat ; ces vers, dans leur naturel et leur origine, éclipsent l'art et la maîtrise formelle de Platon ; ces vers, tantôt en un mouvement sublime digne d'une ode, tantôt se perdant dans les sons les plus délicats de la mélancolie, ces vers ne peuvent être loués d'aucune autre manière que par l'expression banale et

quotidienne de "bien réussis" ? Et ce n'est vraiment pas la plus grande des injustices. Des propos flous, et parfois des pensées d'aliéné ! C'est de ces mots pauvres que je comprends qu'il te faille encore un préjugé dépréciatif contre Hölderlin, et surtout qu'à tes yeux, ses œuvres ne sont que des illusions confuses, puisque tu n'as ni lu ses poèmes ni ses autres écrits. En réalité, tu sembles penser qu'il n'a écrit que des poèmes. Ainsi, tu ne connais pas *Empedocles*, ce fragment dramatique si significatif, dans lequel résonne la douleur de l'âme du poète et le tombeau de son long délire, mais pas, comme tu le crois, dans des propos confus, mais dans le langage le plus pur, digne de Sophocle, dans une infinité de pensées profondes. Tu ne connais pas non plus *Hyperion*, qui, dans la mouvance musicale de sa prose, dans la noblesse et la beauté des figures qui y surgissent, m'évoque les vagues d'une mer agitée. En vérité, cette prose est de la musique, des sons fondants et doux, entrecoupés de dissonances douloureuses, et qui finissent par se dissiper dans de lugubres et inquiétants chants funèbres.

Ce que je viens de dire concerne surtout la forme extérieure de son art ; permets-moi maintenant de t'ajouter quelques mots sur la richesse de la pensée d'Hölderlin, que tu sembles juger comme une confusion et un manque de clarté. Bien que tes critiques touchent en partie certains poèmes issus de sa période de folie, et qu'en certains d'entre eux la profondeur du sens lutte contre la nuit envahissante de la folie, ces poèmes-là ne sont rien en comparaison du grand nombre d'autres qui sont de véritables perles pures et précieuses de notre poésie. Je ne te renvoie qu'à des poèmes tels que *Retour à la patrie*, *Le fleuve captif*, *Coucher du soleil*, *Le chanteur aveugle* ; et je te recommande d'étudier les dernières strophes de *L'illusion du soir*, où s'exprime une mélancolie profonde et une nostalgie de la paix.

*Le ciel du soir fleurit d'un printemps ;
Innombrables sont les roses en fleur, et paisible semble
Le monde doré ; oh, emportez-moi là,
Nuages pourpres ! Et là-haut, qu'en lumière et en air
Se dissolvent pour moi amour et douleur !*

*Mais, comme chassé par une prière insensée,
Le charme fuit. Il fait sombre, et seul
Sous le ciel, comme toujours, je suis.
Viens maintenant, doux sommeil ! Trop a exigé
Le cœur, mais enfin, jeunesse, tu te consumes !
Toi, insatiable, rêveuse !
Paisible et joyeux sera alors mon vieux temps.*

Dans d'autres poèmes, comme dans *Mémoire* et *Voyage*, le poète nous élève à l'idéalité la plus pure, et nous ressentons avec lui que c'était là son élément d'origine. Enfin, il existe une série de poèmes remarquables dans lesquels il dénonce aux Allemands des vérités amères, souvent malheureusement fondées. Dans *Hyperion* aussi, il lance de sévères paroles contre le "barbarisme" allemand. Pourtant, ce rejet de la réalité est entièrement compatible avec un amour profond pour la patrie, un amour que Hölderlin possédait à un haut degré. Mais il haïssait, en l'Allemand, l'homme de la bourgeoisie, le philistin.

Dans la tragédie inachevée *Empedocles*, le poète déploie toute sa propre nature. La mort d'Empedocles est une mort de fierté divine, de mépris pour l'homme, de saturation terrestre et de panthéisme. Ce texte m'a toujours particulièrement frappé ; il y a dans cet *Empedocles* une grandeur divine. En revanche, dans *Hyperion*, bien que l'on semble entouré d'une lumière glorifiante, tout est insatisfait et inachevé ; les figures que le poète invoque sont des "visions, des images dans des sons, éveillant la nostalgie, nous envoûtant, mais aussi ravivant une soif inassouvie". Nulle part ailleurs, la nostalgie de la Grèce ne se révèle plus purement que dans ce texte ; nulle part ailleurs la connivence spirituelle entre Hölderlin, Schiller et Hegel, ses amis intimes, n'est plus manifeste.

Je n'ai encore pu effleurer qu'une partie de tout cela, mais je dois te laisser, cher ami, la tâche de te faire une idée de ce poète malheureux à partir des éléments esquissés. Le fait que je ne réfute pas tes reproches à son sujet, concernant ses opinions religieuses contradictoires, tu peux l'attribuer à ma connaissance trop limitée de la philosophie, qui nécessiterait un

examen plus approfondi de cette question. Peut-être te pencheras-tu un jour sur ce sujet, et en l'examinant, tu parviendras à éclairer les causes de son dérangement mental, même si, je le crois, elles ne se trouvent sûrement pas uniquement dans ce domaine.

Tu me pardonneras, j'en suis sûr, si mes enthousiasmes m'ont conduit à employer des mots trop durs contre toi ; ce que je souhaite, et que tu considères comme l'objectif de ma lettre, c'est que, par elle, tu sois amené à une connaissance objective et sans préjugés de ce poète, que la majorité de son propre peuple connaît à peine par son nom.

Ton ami

F. W. Nietzsche.

TABLE DES MATIERES

Les titres des poèmes sont en italique

INTENTION	3
<i>A toi</i>	3
INCIPIT : L'ENCRIER	5
<i>Le baiser de la Muse</i>	8
CHAPITRE 1. LES ANGES DE L'AN	17
SEVES DE PRINTEMPS	19
<i>Sèves de printemps</i>	21
<i>Naissances et renaissances</i>	36
<i>Un galion de papier</i>	39
<i>Promesses de printemps</i>	43
<i>Chat gris dans le jardin</i>	45
<i>Les rivières (2024)</i>	47
<i>Chantre du matin</i>	49
<i>Parole de chêne</i>	52
BRÔLURES D'ÉTÉ	59
<i>Brûlures d'été</i>	61
<i>Canicule et paradoxe</i>	75
<i>Eau trouble</i>	79
<i>Les salamandres</i>	82
<i>Les charbonneuses</i>	84
LARMES D'AUTOMNE	97
<i>Larmes d'automne</i>	99
<i>Il pleut</i>	105
<i>Jour des morts</i>	117
<i>La ronde des prisonniers</i>	122
<i>Une main sur l'épaule</i>	126
<i>Faux départ</i>	129
<i>Danse du vin</i>	145
SECRETS D'HIVER	149
<i>Secrets d'hiver</i>	151
<i>Repas d'hiver</i>	167
<i>Un ange passe</i>	171

CHAPITRE 2. MELANCOLIE	179
<i>Mélancolie, 1 à 4</i>	181
CHAPITRE 3. LE DEVENIR D'ESPRIT	197
<i>L'énigme</i>	199
<i>L'avènement</i>	202
<i>Retournement</i>	210
<i>Le voyant</i>	230
<i>Rédemption</i>	233
<i>Du Simple</i>	239
<i>Aux venants</i>	247
<i>Sagesse malicieuse</i>	248
<i>Le devenir d'Esprit</i>	255
EXCIPIT : « Lettre à un ami » (Fr. Nietzsche, 1861)	273